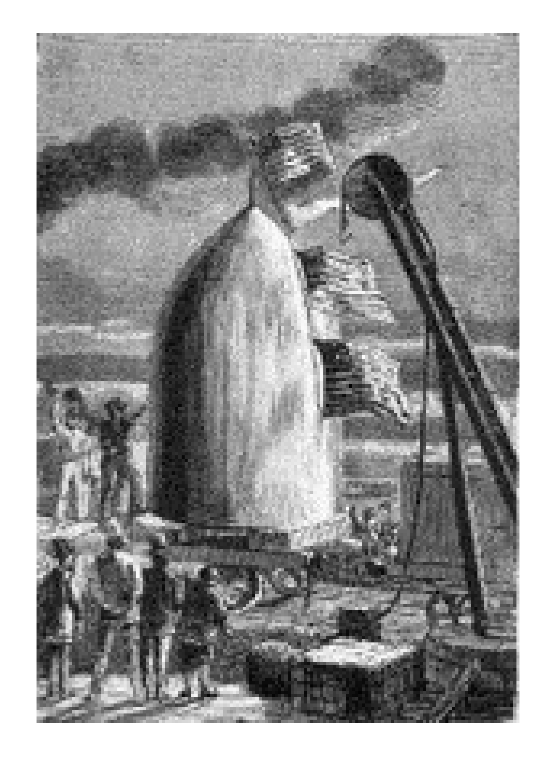
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Charlemagne Ischir Defontenay

STAR ou Ψ DE CASSIOPÉE

Histoire merveilleuse de l'un des mondes de l'espace, nature singulière, coutumes, voyages, littérature starienne, poèmes et comédies.

Traduit du starien.

Fantasia

(1854)

Table des matières

INTRODUCTION.

ORIGINE.

I.

Va !

Car déjà

De l’Himalaya

Les plus hauts sommets sont là

Devant nous. Et l’Inde ;... la voilà

Sous nos pieds !... Montons par là.

Tiens ! au ciel, Brahma

S’éleva

Là !

II.

Et l’indien montrait, dans un groupe de cimes,
Par-dessus tous les monts, le front des blocs sublimes.
Devant eux tout Mogol fléchissant le genou
Croit adorer les pas du Jupiter indou ;
Car les traditions du Thibet et du Scinde
Enseignent que Brahma, suivant à travers l’Inde
Du long Himalaya la rampe de granit,

Sur ces rochers parfois s'élançait au Zénith,

III.

Sans différer nous prenons la route

Que de la main mon guide indiquait.

La course d'un jour devait sans aucun doute

Nous mener au pied du mont qu'il me marquait

Comme le but de notre voyage.

Nous franchîmes donc pendant quelques instants

Plusieurs ravins d'un périlleux passage ;

Puis le jour baissant, nous gagnâmes à temps

Un frais plateau diapré de verdure

Où nous devions passer la nuit.

Lorsque j'eus pris quelque nourriture,

Je m'endormis du sommeil qui suit

Ordinairement l'extrême lassitude,

En dépit du bruit qui parfois m'effraya,

Car les cris du vent dans cette solitude

Étaient répétés sur tout l'Himalaya.

IV.

Quand je me réveillai, le soleil déjà de sa clarté

Illuminait l'Asie au loin. Un jour pur et limpide
Prolongeait le regard jusqu'à l'horizon agrandi.
Car de ce tertre riant au front des cimes adossé
L'Inde se déroulait, et devant mes yeux se retraçaient,
Des sommets du mont géant aux limbes de l'espace,
Les étages divers des riches climats que je sortais
D'explorer. C'étaient d'abord dans l'infini lointain
Des forêts d'où jaillissaient des touffes de palmiers ;
Puis, des champs sinueux, où les villages, par essaims
Groupés, nous semblaient faire à cette heure miroiter
Les minarets si capricieux des pagodes indoues.
Au contraire, à l'Occident, au pied de la montagne
Un sol abrupt, ainsi qu'un vaste abîme se creusant,
Entr'ouvrait l'écrin où brille la perle de l'Asie :
Mes yeux découvraient Cachemire au sein de sa vallée.
L'effroi vint vraiment m'assaillir quand je mesurai
Dans ce moment les profondeurs immenses, le grand vide
Accumulé sous mes pieds dans une marche de deux mois
Qui vit escalader les versants méridionaux
Du long Himalaya. Puis, un instant je regardai,
Enfin, ces plateaux comme un vaste escalier monstre
Disposés sur ces monts en pyramide sculptés,

Qui faisaient surgir au ciel une suite de degrés
Taillés par Brahma, presque à la mesure de ses pas.

V.

Mais bientôt la voix de mon guide,
Qui murmurait contre l'inaction
Où j'étais resté, me décide
À terminer la longue ascension,
Dont nous avions fixé le terme.
Nous nous mettons pleins d'ardeur en chemin,
Gravissant tous deux d'un pas ferme
Le plan rugueux des pentes du terrain.
Un froid vif glaçait l'atmosphère,
Et cependant un radieux soleil
Sur nos fronts perpendiculaire
Planait aux cieux dans un azur vermeil.
Par des sentiers impraticables
Rampant, grimpant, nous parvînmes bientôt
Devant des glaciers formidables,
Triple rempart, qui défendait l'assaut
Du mont où Brahma se dérobe
Aux yeux mortels ; de ce mont redouté,

Le point culminant de ce globe,
Par un Dieu seul jusqu'alors fréquenté.

VI.

Quand je me vis si haut perdu dans ce désert,
Aux célestes confins du monde et du chaos,
J'eus voulu reculer. La sainteté sauvage
De ces altiers sommets glaçait tout mon courage.
Alors notre voyage
Me semblait un outrage
Aux puissances du ciel que nous venions tenter
Si près de leur séjour... Et moi, courbant le front
Sous tant de majesté, j'allais céder la place,
Quand je vis dans les traits de l'Indien l'audace
Briller. Son œil embrasse
Avidement l'espace
Qui le sépare encor des extrêmes hauteurs
De l'univers connu. Car jamais montagnard
Ne s'était vu si proche
De la lugubre roche
Que l'Indostan, au loin, regarde avec effroi.
D'un tel succès son âme

S’applaudissant, s’enflamme,
S’exalte d’un désir d’immense vanité ;
L’orgueil lui persuade
De tenter l’escalade
Des monts dont les hauteurs plongeaient dans l’inconnu.
« Pauvre idiot qui tremble !
» Reste si bon te semble,
» Dit-il avec dédain. Moi je vais au plus haut
» Des sommets de la terre
» Pénétrer le mystère
» Dont s’entourent les dieux. S’élever, se grandir,
» N’est-ce pas ce qu’envie
» L’homme toute sa vie ?
» Le ciel est là si près !... Oui, je veux, pénétrant
» Aux demeures suprêmes,
» Dérober les problèmes
» Enfermés dans leur sein. Qui sait si, comme Dieu,
» Là ! j’allais tout connaître ;

» Dieu je serais... peut-être[1] !...
» Quelle tentation ! quand le ciel est si près
» Qu'il semble qu'on y touche !...
Et ces mots de sa bouche
À peine étaient sortis, qu'il s'élance inspiré.
D'une main sacrilége
Dans ces rochers de neige
Il se fraie un sentier. Je suivis du regard
Sa sublime démence ;
Et pendant qu'il s'avance,
Il me semblait d'en bas voir luttant, suspendu
Aux flancs de l'Olympe irritée,
Quelque Titan, ou Prométhée.

VII.

Sur le plan presque droit, de tout accident
Lisse,
Qui découpe le mont, son pas ascendant

---

[1] Les Indiens croient qu'on peut s'élever, par ses travaux ou par la pénitence, jusqu'à être une des puissances du ciel, jusqu'à détrôner un dieu.

Glisse.

Il s’élève, il gravit... Et je vis sa main

Prête

Un moment à saisir le front du divin

Faîte !...

Avant qu’il fit un pas, au milieu des airs

Passent

Les plus sinistres bruits ; de rouges éclairs

Chassent

Dans un sillon de flamme un orbe de feu :

Nue

Que le souffle rapide et vengeur d’un Dieu

Rue.

Quelle pierre arrachée au dôme éternel,

Trombe,

Poussais-tu ? ton flanc s’ouvre !... un fragment du ciel

Tombe,

Rompt le Pic de Brahma. Le mont fracassé

Croule,

Et l’Indien, horreur ! du sommet lancé

Roule !

VIII.

Le Bolide en morceaux saute avec le granit,
Et les blocs furibonds, bondissant sur ma tête,
De leurs pesants débris brisent les hauts glaciers.
De vieux nids d'aigles roux roulaient dans les torrents ;
L'avalanche versait ses rochers, et sa neige
Renversant tout, frappant, pendant qu'elle grondait.
Oh ! je ne la vis pas passer à mes côtés,
Car mes yeux se fermaient ; mais je sentis un souffle,
Un jet d'air convulsif siffler à mes oreilles...

Puis le bruit descendant, dans les fonds s'éteignit.

IX.

Le lendemain,
En suivant de nouveau, mais tout seul, le chemin
Qui des sommets de ces montagnes
Devait me ramener dans les chaudes campagnes
De l'Inde, qu'inondait un soleil plantureux,
Je rencontrai sur un tertre pierreux,
Au milieu d'un amas de neige grise et blanche
Poussé jusque là par l'avalanche,

Un bloc étrange, terne et d'un sombre métal.
Son arête émoussée au contour inégal
Portait encor sur sa crête sanglante
Les lambeaux écrasés d'une chair pantelante.
Mon cœur navré reconnut tristement,
Dans cette pierre, un lourd fragment
Du fulgurant Aérolithe
Qui frappa l'Indien atteignant la limite
Qu'un Dieu, des champs du ciel le gardien et l'appui,
Traça d'un trait de foudre, entre ce monde et lui.

DÉCOUVERTE.

I

Malgré mon froid dégoût pour ce hideux spectacle, la curiosité me poussait cependant à faire l'examen de la masse céleste qui pendant un instant avait pesé peut-être dans la main de Brahma, ou qui du moins au ciel avait longtemps erré dans les flots supérieurs de la mer des étoiles.

II.

Je déblayai la neige dans laquelle gisait cette pierre du ciel, et je pus voir alors la tranche micacée et quelque peu rugueuse de sa cassure ornée des plus vives paillettes. En déblayant toujours, j'aperçus chose étrange ! La coupe ainsi brisée de cet Aérolithe décrivait l'ouverture d'une excavation creusée en sa substance : Cavité régulière dont la partie absente se retrouvait sans doute dans les fragments perdus ou broyés dans la chute.

III.

Le Bolide était creux !......

Quelle était cette roche échappée aux volcans d'une sphère inconnue ? D'où venait-elle ainsi ? Était-ce des montagnes désertes de la lune ? ou, chassée à distance par le scintillement d'une étoile qui roule dans le torrent des mondes, a-t-elle, fatiguée, choisi ce globe étroit pour s'y réfugier ?

Pourquoi ces flancs creusés, cette excavation dont les parois cubiques brillent d'un éclat sombre ?

Mon esprit s'abîmait dans ses incertitudes !...

IV.

Je déblayai la neige en cherchant à l'entour.

Je pouvais espérer que les restes épars, les débris du Bolide viendraient enfin m'apprendre à quel fragment de roche ou de construction s'ajustait cette pierre...

Or, je ne vis plus trace du bloc tombé des cieux ; ses éclats en roulant s'étaient perdus sans doute au fond des précipices.

V.

Seulement, en suivant la pente des rochers, mon pied vint se heurter contre un objet sonore. Un coffret métallique finement travaillé reposait dans le sable. Son couvercle incliné comme un large pupitre était historié de figures bizarres.

VI.

Dans les sentiers déserts des monts Himalaya cet objet transporté recélait un mystère !

Je cherchai par l'étude des signes ciselés sur l'étrange cassette à fixer l'origine d'un semblable trésor, oubliant le Bolide qui montrait ses flancs creux à quelques pas de là.

VII.

Or, mon incertitude croissant de plus en plus, je saisis mon poignard pour briser les liens qui retenaient soudées les lames du pupitre.

Encore un mince effort, et ces lames disjointes allaient se détacher...

J'hésitai cependant, car mon cœur avec force battait dans ma poitrine !

Que pouvait renfermer cet objet enfoui aux froides régions des grands monts de l'Asie, aux plus hautes limites de la terre habitée ?

Étaient-ce les plats d'or des Dieux de Bénarès ? La mitre d'un grand-prêtre du temple de Bouddha, ou bien les diamants du trône des Mogols ? Dis ! terre de Golconde qui caches dans ton sein des brillants tous de flammes, ai-je trouvé l'écrin où ton Rajah cupide a mis tes escarboucles les plus étincelantes ?

Et l'esprit enivré du merveilleux délire de ces rêves dorés, oh ! j'eus peur un instant d'être aveuglé des feux qu'un rayon de soleil pouvait faire jaillir du foyer de richesses renfermé dans ma main.

Toutefois, en cherchant à chasser de mon âme ces splendides chimères ; le lieu, l'objet, l'aspect me faisaient pressentir quelque rare trésor.

J'ouvris en palpitant !

VIII.

Je trouvai plusieurs livres, avec un petit nombre de papiers manuscrits......

IX.

Il me fut impossible de deviner la langue parlée en ces écrits. Je n'y pus reconnaître les signes du langage d'une des nations qui pivotent autour des monts Himalaya.

De tant d'événements et d'étranges mystères inquiet, curieux, je résolus dès lors de me charger du coffre. C'était un grand dessein, car ma vie aurait là un immense secret sans doute à pénétrer.

X.

Avant de m'éloigner mon regard se porta une dernière fois sur cette scène abrupte depuis deux jours, deux siècles, solitaire témoin de mes longues angoisses.

Pyramide brisée, le pic décapité paraissait épancher au versant des montagnes sa neigeuse traînée.

Le Bolide gisait, sa cavité béante regardant le coffret à mes pieds déposé.

XI.

En fermant le pupitre que j'allais emporter, à l'un de ses côtés, je crus voir une tache de sang noir desséché, pareille aux teintes sombres que j'avais remarquées sur la pierre céleste...

Des lambeaux de sa chair fixés sur le Bolide, le sang de l'Indien avait-il pu jaillir jusqu'à cette distance ?...

LES LIVRES STARIENS.

La déclivité des sentiers était encore obstruée par des monticules de neige, ou entrecoupée de petites roches dressées en écueils. Porteur du fardeau dont je m'étais chargé aux sommets supérieurs de la montagne, je descendis deux jours encore, avant de retrouver la caverne où les guides indiens ont coutume de faire déposer aux voyageurs qui montent la portion des provisions de bouche dont le poids les surchargerait. J'y arrivai mourant de fatigue et de faim ; car je ne possédais plus dans ma gibecière que quelques croûtes de pain desséché que j'étais obligé de faire ramollir dans de l'eau de neige.

Je me reposai un demi-jour ; et l'esprit encore tout rempli des scènes qui l'avaient épouvanté naguère, j'ouvris le pupitre dont j'étais devenu le possesseur. Il était d'un bois précieux, recouvert d'une enveloppe de métal ciselé. J'en tirai quelques-uns des livres et des manuscrits qu'il contenait. Ce n'était ni du persan, ni du thibétain, ni de l'indou, ni même du chinois ou du sanscrit. L'alignement horizontal et la liaison cursive des caractères les rapprochaient plus tôt de ceux qu'emploient les nations européennes. Le papier, surtout, était tel que jamais je n'en avais vu d'un tissu aussi serré et aussi compacte.

Je me crus sur la trace de quelque grand mystère historique ou d'un secret diplomatique important.

Mon retour s'effectua au milieu de phases et d'événements divers. Je n'ai rien à en rapporter ici.

Revenu à mes études, je me retrouvais toujours en face de cette bibliothèque écrite en une langue inconnue, même aux archéologues et aux linguistes les plus exercés.

Je cherchai, je cherchai. Car grand était l'attrait qui me poussait à deviner la signification de ces lignes dont mes regards ne pouvaient se détacher.

J'eus le courage de recommencer méthodiquement, patiemment, pour cet idiome étrange, les travaux d'un Champollion.

Après six mois de recherches, j'avais trouvé l'alphabet, et je pus enfin assembler, articuler les mots. Dès ce moment je ne me donnai ni cesse, ni relâche avant d'être parvenu à déchiffrer le sens de quelques passages des manuscrits, et surtout des livres qui me paraissaient contenir une histoire, une science ignorée.

Quand deux années d'efforts, d'attention et d'études m'eurent initié au mécanisme de ce langage et ouvert les secrets de la traduction, pendant quelques jours, il se passa en mon âme un tumulte de doutes, d'angoisses et d'hésitations infinies.

À mesure que je pénétrais le sens de ces ouvrages, un suprême vertige me tenait haletant.

Jugez-en :

Je cherchais avidement quelques passages de ces livres que je pusse rapporter au courant de mes connaissances, et en expliquant, en traduisant toujours, je ne trouvais rien ni des hommes, ni des choses de ce monde. Il n'y était question ni de sciences, ni de mœurs, ni de faits semblables aux sciences, mœurs et faits de cette terre ; mais je débrouillais, en étudiant, une histoire, des sciences, un monde auquel le nôtre paraissait inconnu.

Alors, je me rappelai les circonstances au milieu desquelles j'avais fait la découverte de ces livres dans les solitudes de l'Himalaya : ce pupitre teint du sang de l'Indien écrasé par la chute de l'Aérolithe : cette pierre céleste qui, en se brisant, avait laissé paraître une cavité intérieure, dont la moitié au moins devait appartenir à un autre quartier de roc perdu dans les neiges

de la montagne. Ah ! je n'en pouvais douter ; le coffre que j'avais rencontré à quelques pas du Bolide était renfermé dans ses flancs. Mon ambitieux délire m'avait fait espérer un trésor dans cette boîte de métal ; et elle contenait tout un autre univers.

Je voulus vite apprendre à quel être intelligent avaient appartenu ces livres, dans le globe de l'espace dont l'Aérolithe avait été sans doute une parcelle détachée, et, surtout, à quelles mains je devais ces manuscrits, que j'avais reconnus déjà en grande partie être extraits de la correspondance de deux amis, de deux sages.

Or, voici ce que m'apprit la lecture attentive de ces papiers : Ce pupitre avait appartenu à un magistrat suprême d'une grande nation de l'un de ces mondes que la voûte étoilée nous montre la nuit semés dans le grand vide, dans l'immensité des cieux.

Loin du tumulte et des passions de ses semblables, il s'était choisi une retraite dans une habitation creusée dans le roc d'une montagne tourmentée quelquefois par des secousses volcaniques. Là, dans un réduit taillé à même le porphyre, il plaçait habituellement le pupitre dépositaire de ses livres les plus chéris, et surtout de ses pensées manuscrites les plus intimes. J'inférai de ces détails et de ces circonstances qu'un cratère avait pu s'ouvrir sur la partie de la montagne où était construite l'habitation du sage, et que, dans une effroyable éruption, ses bouches de feu avaient lancé à une distance infinie les dalles qui avaient formé de ce côté la croûte extérieure du volcan.

Qui pourrait dire combien de temps ces pierres ballottées entre les mondes sont restées errantes, jusqu'à ce que une attraction puissante ou un souffle divin vint les précipiter, sur une planète obscure comme la nôtre, mais peut-être aussi dans le sein d'un soleil éclatant de lumière ?

Ce ne fut que lorsque j'eus consulté la partie astronomique et cosmographique de mes documents transtellaires, que je crus

devoir assigner la place occupée par le monde qu'il m'était donné d'étudier. Au milieu de cet océan de soleils visibles et observables, la disposition et la pluralité des globes lumineux dans un même tourbillon ou système planétaire, me fit penser qu'il devait se trouver dans l'étoile désignée dans les catalogues sous le nom de « psi » de la constellation de Cassiopée : ce groupe bizarre d'étoiles, dont les cinq plus grandes marquent les angles d'un zigzag presque régulier.

J'ai laissé à ce monde le nom de *Star*, qui est à peu près l'énoncé du mot Terre dans le langage que j'ai sous les yeux.

Il m'a fallu rassembler dans ce livre la substance des livres stariens que j'ai traduits ; peut-être trouvera-t-on que je l'ai fait avec moins de méthode que de fantaisie.

FIN DE L'INTRODUCTION.

LIVRE I.

PRISE DE POSSESSION.

I.

Au-delà des orbites d'Uranus et de Neptune, plus haut que les espaces du ciel où brille Syrius menacé par l'épée d'Orion, portez vos regards par la voûte étoilée, sur la ligne qui va de la Polaire vers Andromède ; transportez votre imagination à des distances supérieures à plusieurs millions de fois la distance de Syrius au soleil, égales à un nombre de fois illimité, presque infini la distance du soleil à la terre ; et, cette parcelle de l'immensité des cieux entrevue par votre esprit, allez plus loin, allez encore, montez, montez toujours !... Peut-être alors pourrez-vous atteindre par la pensée, dans les profondeurs de la constellation de Cassiopée, un point perceptible au télescope dans les nuits sereines. Ce point, cet atome de lumière, c'est l'étoile de cette constellation que les astronomes désignent par la lettre ψ, et que, là-haut ; les êtres qui pensent et parlent nomment Star.

II.

Au milieu de cette voûte d'étoiles, dans cette mer de feux, qui semblent autant de flambeaux destinés à éclairer nos regards s'enfonçant dans les champs de l'infini, Star n'est qu'une étincelle assez puissante encore pour scintiller jusqu'à nous son filet de lumière ; mais, là-haut, dans le vaste tourbillon où elle resplendit et se déroule, cette faible lueur est un harmonieux système de globes et de soleils dont le moindre égale le nôtre en grosseur et en clarté.

III.

C'est vers ce point de l'espace que j'ai dirigé mes esprits, et, tout pénétré de la lecture et de l'étude de mes livres stariens, plus rapide que la lumière j'ai traversé les cieux ; rien de terrestre n'occupe plus ma pensée ; je me crois, je suis réellement sur un globe dans le tourbillon de Star.

Effrayé d'abord de l'audace de mon projet et du vide immense, de l'isolement sans limites qui peut-être m'attend, j'y cherche avec inquiétude des traces du passage d'êtres intelligents et sociables ; mais rassuré bientôt par la certitude acquise qu'une telle nature, que cet univers somptueux ne saurait être ni rationnel, ni complet s'il n'était habité par des individus capables d'apprécier et de sentir ses poétiques beautés, je me laisse aller avec ravissement à l'espoir d'admirer et de vivre, en esprit au moins, sur cette sphère merveilleuse.

IV.

C'en est fait ! D'un seul bond, vous avez pénétré avec moi dans ce nouvel univers.

Cependant, si, dans ce voyage éthéréen que nous venons d'accomplir à travers l'océan de l'incommensurable espace, notre pensée, rasant dans son vol les étoiles semées sur sa route comme autant d'îles lumineuses, avait pu s'arrêter un moment sur un soleil voisin de Star, un fait étrange l'eût frappée d'abord. Dans ces millions de mondes que la nuit nous montre suspendus aux divers étages du ciel, le système planétaire de Star lui fût apparu comme une gracieuse pléiade d'étoiles de couleurs variées, et lui eût désigné de loin les globes dont l'exploration devait surtout la séduire et la fixer.

V.

Mais nous sommes descendus sur une sphère dans ce système de globes ; nous sommes sur une terre échauffée par ces soleils. Leur chaleur est pénétrante et ineffable, et leur lumière suave autant que nuancée. Aussi, nous nous promettons d'observer avec volupté, car, ici, le jour et la nuit même ont une magnificence inconnue à nos yeux.

La contrée où nous avons pris pied est féconde, riche et couverte d'une végétation serrée, vigoureuse, exubérante. Sur la terre, des fleurs aux teintes vives s'étalent de tous côtés. Et c'est sur cette nature éblouissante que viennent se reposer les yeux quand ils sont forcés, quoique à regret, de se détacher des cieux, où quatre soleils de grandeur et de coloration diverses, quatre fleurs de lumière céleste émaillent l'azur et éclatent à différents points de l'horizon.

VI.

Que ne puis-je emprunter les expressions imagées et retentissantes de la langue starienne, pour décrire ce ciel embrasé par ses astres, comme il l'est dans nos fêtes, quand s'éparpillent dans les airs les jets fulgurants des pièces d'artifice, avec cette différence que, là, chaque étincelle est tout un monde de feu.

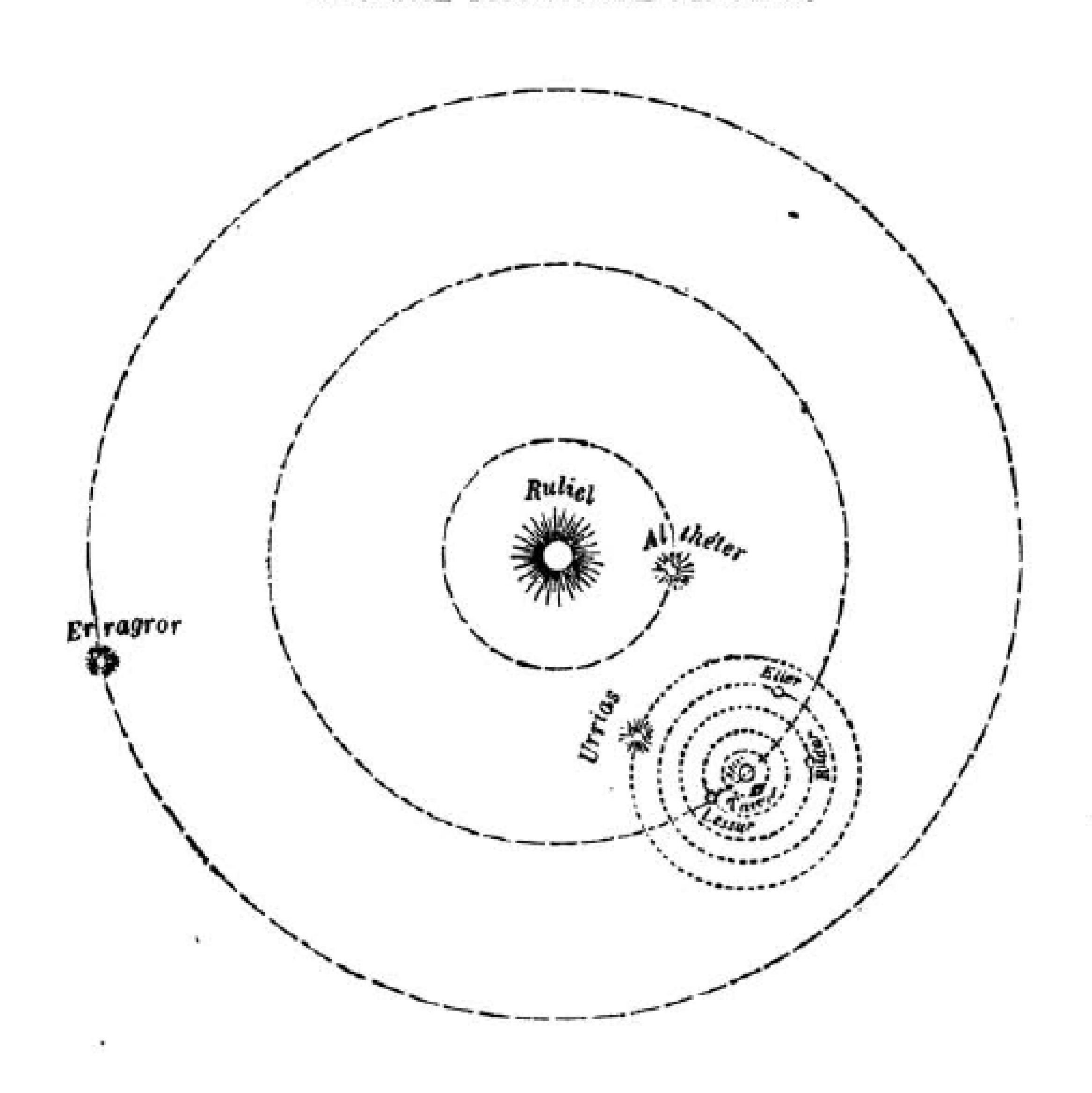
VII.

Le disque le plus grand, le pivot central, le véritable soleil de ce groupe planétaire se nomme *Ruliel.* Son orbe immense, plus blanc que le sillon que trace la foudre, rayonne d'une lumière si vivace et si diffusible, que les nuages ne sauraient le masquer entièrement, et que sa présence sur l'horizon atténue l'éclat des trois autres soleils.

À quelque distance de Ruliel, se montre en ce moment *Altéther* (*voyez* FIGURE A), dont la surface et l'auréole sont d'un vert transparent : Altéther est un joli soleil vert qui accompagne souvent Ruliel. Il le précède à son lever comme une douce et splendide aurore, et déverse encore quelque temps ses tendres rayons à la terre, alors que le grand astre a englouti son vaste disque dans les limbes brumeux de l'Occident.

***Figure* A.**

SYSTÈME PLANÉTAIRE DE STAR.



Vers l'Orient, se lève aussi *Urrias* (FIGURE A), le soleil rouge flamboyant, dont la lumière, corrigée par les feux de Ruliel, jette de ce côté un réseau de rayons d'un rose pâle, qui se colore et rougit vers l'extrême horizon. Urrias est le soleil le plus voisin de la terre appelée Star, dont nous verrons plus tard qu'il est un des satellites.

Enfin, nous nous hâtons d'admirer le dernier astre lumineux de ce magnifique firmament, car *Erragror*, le soleil au disque d'un bleu pur, incline déjà vers le couchant et baigne ce pan du ciel de sa lumière douce et mélancolique.

VIII.

Abaissons maintenant nos regards vers cette terre que les feux de ses astres inondent des mille reflets, des mille nuances d'une lumière blanche ou colorée ; un autre spectacle nous y attend : spectacle déjà prodigieux et sublime dans son ensemble, mais encore admirablement curieux dans ses détails.

IX.

De vastes forêts sont devant nous. Quelques oiseaux qui voltigent dans l'air nous révèlent les premiers l'existence d'êtres animés. La vie et le mouvement sont déjà à nos côtés ; nous ne sommes plus seuls ; mais nous avons besoin, avant tout, de trouver des êtres pensants, et une avidité curieuse nous fait courir irrésistiblement à la recherche de l'homme. Car,... quel est-il, l'être humain de cette sphère ? Quelle forme, quel aspect, quelle intelligence va-t-il découvrir à nos regards ? Et notre imagination, voyageant avec nous, l'habillait déjà de facultés et d'organes monstrueux.

X.

Nous avançons, étonnés des variations énormes que présente la végétation de cette planète. En effet, des arbres d'une vigueur effrayante s'élèvent comme des montagnes, comme des pics superbes ; et sous leur cime, abritant une circonférence de plus de mille pas, des végétaux délicats, d'une transparence vitrée et d'une ténuité microscopique, étalent leurs rameaux filiformes.

L'espèce des plus hauts arbres, qui dominent le front lointain des forêts et y creusent de profondes anfractuosités, est le *Syphus,* immense végétal aux mille bras incessamment ramifiés et perdant ses derniers ramuscules dans les nuages du ciel. Sur ce globe, le Syphus n'a de comparable pour l'étendue qu'un arbre marin, appelé le *Tarrios,* qui suspend de vastes forêts sur la plaine liquide des océans.

XI.

Le feuillage du Syphus est d'un orangé adouci par le velouté du limbe des feuilles ; ses fleurs sont des grappes d'un vert tendre. Car on ne trouve plus sur ce sol brillant l'uniformité générique des teintes ni dans le feuillage des arbres, ni dans les tiges des herbes qui le recouvrent. Le gris, le bleu, le vert et l'orangé sont les couleurs que revêtent le plus fréquemment les feuilles des plantes ; tandis que les fleurs larges et pompeuses y sont toujours en opposition de coloris avec le feuillage qui les accompagne.

Nous disons en opposition de coloris, quel que soit le jour qui les éclaire ; car il ne faut pas oublier qu'après le coucher de Ruliel, les couleurs des objets sur le monde Starien se modifient à chaque instant, selon le mélange ou la prédominance des lumières qui rayonnent des soleils colorés présents sur l'horizon.

XII.

Nous traversons des bois mystérieux, où des taillis d'arbres, semblables à des coraux ou à des madrépores verts et jaunes, dressaient à hauteur d'homme des rameaux de pierre couverts de belles fleurs bleues, dures et résistantes comme des lames d'ivoire. Cette sorte de corail sylvestre nous parut être une espèce singulière d'arbres monocotylédones dont l'épiderme secrète un enduit de chaux très-épais, qui, en se durcissant à l'air, entoure le tronc et les branches comme une gaine, et donne aux fleurs la consistance, l'éclat et la dureté de la porcelaine.

Et le vent en se jouant dans les rameaux de ces arbres y produisait des vibrations métalliques dont les accords nous suivaient d'une éolienne et vaporeuse harmonie.

XIII.

Notre arrivée imprévue sur le bord d'une rivière y cause un tumulte étrange. Une multitude d'arbrisseaux aux feuilles vertes et luisantes s'élancent comme des oiseaux, fuient dans les airs agitant branches et feuilles en guise d'ailes, et vont s'abattre sur les rives à quelque distance.

Ces oiseaux-plantes nommés *Bramiles* sont des êtres singuliers qui, avec l'organisation d'un végétal, ont la sensibilité d'un animal, et la faculté de se mouvoir en agitant leurs rameaux articulés avec le tronc. Les Bramiles se fixent sur le bord des eaux courantes au moyen d'un pied tuberculeux armé de racines ou de suçoirs en forme de griffes qu'ils enfoncent dans la terre humide. Leur réunion et les mouvements de leurs branchages animent mélancoliquement les rives des fleuves qu'ils habitent.

XIV.

Désireux de nous orienter sur cette terre jusqu'alors inconnue, nous avions gravi le flanc d'une haute colline. Le sommet de cette colline se trouva être un promontoire d'où la vue embrassait une mer immense. La mer était là, avec ses rivages où s'épanouissait à fleur d'eau la cime des Tarrios qui formaient comme autant d'îlots de verdure bercés par les vagues.

Combien d'idées de force, de majesté et de vie s'élevaient en nous à la vue de ces arbres colosses, qui, plongeant leurs racines au fond des mers peu profondes ou le long des rivages, soulèvent au-dessus des flots, au moyen d'un tronc énorme, des rameaux puissants, capables de résister aux efforts des vagues et des tempêtes !

XV.

Insensiblement les soleils s'étaient déplacés. Erragror a disparu de l'horizon, et Ruliel l'a suivi quelque temps après. Altéther lui-même montrait son disque vert agrandi dans les brumes floconneuses de l'Occident. Il va nous être donné d'observer une des nuits incomplètes de Star, alors que la foule des astres éclipsés par la lumière de Ruliel se montre dans l'azur du ciel, alors que les cinq lunes ou satellites de Star apparaissent escortés d'étoiles de première grandeur.

Mais ces nuits, qui ont tant de charmes mystérieux au bord des eaux et dans les forêts qui nous entourent, font briller aux cieux des magnificences que nos regards fatigués ne sauraient sonder sans se recueillir un instant.

XV.

Star est la sphère terrestre, le globe habité et vivant dont le nom nous a servi à désigner génétiquement le groupe d'astres où nous avons pénétré.

Star (*voyez* FIGURE A) est une masse planétaire de fort volume, dont l'orbite occupe à peu près l'espace intermédiaire du système à égale distance d'Altéther, le soleil vert, et d'Erragror, le soleil bleu. Star, comme ces deux soleils, gravite elle-même autour de Ruliel, immobile au centre de cet univers.

Autour de Star, ou la terre, se meuvent cinq petits globes, dont le plus élevé et le plus volumineux est Urrias, un des quatre soleils qui sillonnent le ciel. Les quatre autres satellites, dépourvus de lumière propre, figurent autant de lunes qui reposent le regard dans ce firmament dont les splendeurs aveuglent.

La première de ces lunes porte le nom de *Tassul,* la seconde s'appelle *Lessur,* la troisième est dite *Rudar,* et la quatrième *Elier.* Telles sont, en y comprenant les étincelants chapelets d'étoiles ardentes, les richesses de la nuit dans ce monde merveilleux.

XVII.

Les crépuscules de Star ont une magie enchanteresse. Malgré la présence sur le plan de l'horizon d'Urrias et d'Altéther, le disque de Tassul, éclairé en totalité par les rayons de Ruliel, se levait à l'Orient limpide et argenté. Un peu plus haut, Lessur présentait un phénomène étrange : une moitié de sa surface, recevant la lumière blanche de Ruliel, avait la couleur jaune pâle de Tassul un peu nuancée d'azur, tandis que l'autre moitié, qui réfléchissait seulement les rayons d'Erragror, présentait une teinte bleuâtre crépusculaire. Rudar, au contraire, perdu au milieu des feux rouges et verts d'Urrias et d'Altéther, suspend sur nos têtes son croissant luisant de couleurs caméléoniennes.

XVIII.

Le soleil bleu s'était déjà perdu derrière les montagnes du couchant. Le soleil rouge penche aussi vers ce point, tombeau de toutes les lumières des cieux. Pour cette terre, pour ces lieux toujours ruisselants de clarté, c'était presque la nuit, mais la nuit douce, tropicale et chatoyante.

À ce moment se lève dans l'azur de ces cieux riches un astre singulier, qui, chez les Stariens, est toujours contemplé avec étonnement. Ces peuples l'appellent *Elier*. Ce satellite de Star est un globe diaphane, solide et compact comme une terre de cristal, mais transparent comme l'air respirable, transparent comme l'espace où luit le jour. Dans les champs de ces cieux, où brillent comme dans un vaste écrin tant d'escarboucles, Elier est le diamant où se jouent, se croisent et se reflètent tous les feux des soleils, des lunes et des étoiles. Nous le voyions, en s'avançant, projeter en rayons distincts, en rayons enflammés les couleurs de l'arc-en-ciel.

Toutes les lumières des soleils, en le pénétrant ensemble ou tour à tour, déroulaient la fantasmagorie enflammée des couleurs réfrangibles du spectre solaire, ou faisaient onduler, du centre de l'astre vers sa circonférence, des anneaux chaudement colorés.

XIX.

Quel pinceau pourrait rendre les différentes phases de la physionomie imprimée au jour et à la nuit, sous le ciel féerique de Star, par la révolution de ses astres, et les changements qui surviennent à tout instant dans leur situation respective ? Qui pourrait décrire surtout la fantasmagorie des jeux et des chatoiements exécutés par les disques de ces astres dans les flots de la mer, quand ils plongent dans l'onde avec la vague, tremblent à sa surface ou miroitent dans l'écume aux reflets d'opale ?

Non, vous dis-je ! rien ne manque à la série harmonieuse des effets de lumière qui teintent cette terre et ces cieux enchantés, pas même l'antithèse, pas même l'obscurité profonde. Car, s'il est vrai que les nuits obscures sont rares pour les Stariens, elles arrivent néanmoins par instants, quand quelque lune attardée ou même quelque pâle soleil à son déclin se montrent seuls voilés par une atmosphère de nuages épais.

Star a donc aussi ses ténèbres !

XX.

Ô la brillante et douce nuit ! le souffle d'un vent tiède nous apportait le mugissement de la mer battant le marbre des falaises ; puis par intervalles d'autres sons plus distincts, qui venaient des forêts voisines, jetaient l'âme, déjà émerveillée d'un si beau spectacle, dans un abîme de rêveuse contemplation.

Sur la terre de Star, la mélodie erre de tous côtés presque aussi répandue que l'air qui rase le sol et bruit dans les herbes. Non-seulement la nature y a fait naître des multitudes d'oiseaux doués presque tous d'un gosier musical, des animaux mammifères même font entendre comme un cri d'amour, des chants que le voyageur écoute de loin avec ravissement.

S'il est des hommes dans ce monde harmonieux, ils ont dû s'arrêter quelquefois pour écouter les accords que rendent, en se balançant au souffle de la brise, les fruits d'un arbre de ces forêts que nous nommerons le *Lartimor*. Ces fruits, suspendus par un lien ou pédoncule long et flexible, sont formés par une noix à enveloppe d'une dureté et d'une élasticité particulière. À leur maturité, le sommet de la noix tourné vers la terre s'ouvre, ou, pour mieux dire, se découvre et laisse écouler la liqueur qui la remplit. La coquille alors reste ainsi plusieurs années sans s'altérer, et les sons que rendent les groupes de ces coques de différents calibres en s'entre-choquant, sont des notes harmo-

nieuses que le vent fait gémir ou gronder selon qu'il est calme ou furieux.

Oh ! oui ; s'il est des hommes sur cette terre, le lartimor a dû leur révéler plus d'une fois les mélodies de la nature.

XXI.

Sortons de notre rêverie somnolente et contemplative, car Ruliel qui se lève a chassé les pénombres de la terre ; le soleil blanc paraît, et bientôt nos regards, aidés de sa clarté, ont embrassé, du côté de l'Orient, les dernières limites de l'horizon.

À mesure que la lumière dessinait plus distinctement les objets, de vagues frissons d'espérance et de crainte nous agitaient. Enfin nous n'en pûmes douter : c'était bien l'aspect lointain d'une grande ville que nous découvrions tout au bout du cercle visuel. Vite ! en marche, oh ! courons ; car il nous tarde de connaître et d'examiner le prince de la création sur ce globe splendide.

XXII.

Malgré le désir curieux qui nous emportait, nous fûmes arrêtés dans notre course par la scène anxieuse d'un combat qui se livrait sur nos têtes. Un gracieux oiseau d'un bleu d'azur, ayant seulement le bec et le bout de l'aile dorés, venait de nous apparaître. Il portait au cou un ruban blanc, signe de domesticité, et sa présence nous annonçait ainsi le voisinage des habitations dont le *citos*, c'est le nom de l'oiseau, est un des hôtes les plus fêtés par les peuples de ce pays. Soudain, deux oiseaux noirs et velus, porteurs d'une tête allongée, effrayante de ses larges yeux rouge de feu, se précipitent sur l'oiseau bleu et, le saisissant chacun par l'une de ses ailes, ils le tirent en sens inverse comme pour l'écarteler. Aux cris du citos, un oiseau blanc de taille monstrueuse fendit les airs, et lançant deux coups de

son énorme bec sur les deux forbans, il délivra le citos, et jeta à nos pieds ses ravisseurs expirants.

J'appris depuis que les citos étaient des oiseaux révérés et chéris, les suppôts du bonheur dit-on, presque des dieux Lares pour les Stariens, qui les élèvent dans leurs maisons, soit en troupe, soit isolément, pour leur agrément d'abord, et ensuite un peu par superstition. Mais les citos ont pour ennemis naturels et acharnés d'autres oiseaux hideux, appelés les *zayoux*, ou oiseaux néfastes, qui en détruiraient vite l'espèce, si les habitants de ces contrées n'eussent pris soin de préposer à la garde et d'instruire pour la défense des citos une sorte d'Aigle géant devenu le chien de chaque troupeau, et qui porte secours à ses élèves, quand par hasard, comme dans un cas semblable, l'un d'eux, s'aventurant un peu loin du toit domestique, se trouve assailli par les zayoux.

XXIII.

Que cette terre est étrange et d'aspects mobiles ! En ce moment, un nuage épais vint obscurcir l'image de Ruliel, le soleil blanc, et bien que ne pouvant masquer complètement l'éclat de son disque, visible encore à travers cet amas de grises vapeurs comme une lune brillante dans la nuit d'un beau ciel, il avait néanmoins absorbé ses rayons et sa lumière pénétrante.

Dans d'autres points de l'espace, les soleils rouge et bleu, dont les rayons traversaient des pans dégagés de nuages, nuançaient certaines parties du paysage et couvraient d'une teinte violette ardente les montagnes de l'horizon.

Mais le nuage passa sur le front de Ruliel, et les lumières colorées virent bientôt leurs tons pâlir et s'effacer.

XXIV.

Quand les vents charrient des flocons nuageux et que les soleils de couleur sont seuls sur l'horizon, il arrive parfois que, leurs rayons s'échappant à travers les mailles, à travers les éclaircies de ce réseau nébuleux, le voyageur peut suivre du regard sur le flanc des coteaux des espaces bleus, verts ou roses qui courent et fuient dans la direction du vent.

XXV.

Ici la nature animale et vivante même pourrait sembler fantaisiste dans ses productions. Nous avions déjà rencontré quelques animaux assez singuliers sur notre chemin ; mais ayant voulu poursuivre un quadrupède d'une fourrure blanche et serrée, à notre grande surprise, il nous sembla que cet animal augmentait en grosseur à mesure qu'il fuyait devant nous ; de sorte qu'au bout de quelques centaines de pas, son volume était plus que triplé. Nous accélérons notre course pour tâcher de nous emparer de ce singulier phénomène ; mais au moment où nous allions le saisir, nous le vîmes s'élever dans les airs, d'abord péniblement, ensuite avec rapidité, sans que pour cela il agitât autre chose que sa queue, dont il paraissait se servir comme de gouvernail. Il disparut, emporté par une rafale de vent, et alla s'abattre dans une forêt de syphus aux feuilles orangées[2].

---

[2] Voici ce que les naturalistes stariens disent de cet animal, qu'ils nomment le *psargino :* Sa peau, qui jouit d'une grande extensibilité, ne lui est adhérente qu'aux yeux, à la bouche, aux autres ouvertures naturelles et à la plante des pieds. Dans le reste de son étendue, elle n'est que juxtaposée à une autre membrane ou peau interne qui a la propriété de sécréter, à la volonté de l'animal, une matière quinze ou vingt fois plus légère que l'air. Le psargino, ainsi entouré de gaz, devient une sorte de ballon moins pesant que l'air atmosphérique ; et il se sert de cette pro-

XXVI.

Le jour s'avançait, et nous allions encore nous arrêter auprès d'un buisson aux feuilles d'azur pour cueillir ses fleurs noires, brillantes, parfumées et aux pétales distinctement moirés, quand nous nous apercevons que notre course nous a conduits jusqu'à l'entrée d'une bourgade, peu distante elle-même de la grande ville que nous cherchions, et qui déroulait ses immenses faubourgs dans l'éloignement. À ce moment, notre curiosité, sur le point d'être satisfaite, espère et craint de trouver l'homme de ce monde si différent du nôtre, écrasant et surnaturel de force, d'intelligence et de majesté.

Nous avançons ; une petite troupe d'individus de la race starienne se présente à nous...... Ils sont semblables à nous-mêmes... Ce sont bien là les mortels que nous connaissons. Là, comme partout, l'homme est l'homme ; la nature jusqu'alors n'a rien produit de plus parfait.

XXVII.

Sans doute, comme organisation, l'espèce humaine, sur la terre appelée Star, est semblable à nous-mêmes ; mais quant aux forces vives de la raison, de l'esprit et du cœur, nous aurons dans la suite de nombreuses occasions d'en comparer les applications ici-bas et là-haut.

---

priété pour s'élever dans les airs et échapper à ses ennemis. Une sorte d'ouverture garnie de valvules, que le psargino porte sous le ventre, le débarrasse d'une partie ou de la totalité du gaz qui l'allège, et lui sert à descendre à terre quand le chasseur a perdu ses traces.

XXVII.

Impatients de pénétrer dans les entrailles de ce monde inconnu, nous nous établirons sans retard au milieu de la puissante ville qui nous était apparue dans l'éloignement. Cette ville borde de ses quais et de ses édifices les rivages d'une mer irisée et les embouchures d'un fleuve qui, à cet endroit, vient mêler ses ondes placides aux vagues soulevées d'un océan starien. Sa rade immense est couverte de vaisseaux, autour desquels jouent des *Talersis*, gigantesques monstres marins, que les Stariens ont domptés pour le service des bâtiments qui voguent sur la mer.

Nous suivons un de ces navires arrivant de l'île d'Infressia, et entrant dans le port, voiles déployées, mais remorqué encore par deux talersis.

XXIX.

Les édifices, vus de loin, nous semblent d'une architecture bizarrement contournée ; mais notre attention est tout entière et de suite absorbée par la partie vivante de la cité. En effet, à mesure que nous avançons, il nous est impossible de détourner nos regards des masses du peuple qui s'agite et grouille sur les quais, ou s'engouffre dans les rues de la grande ville.

En approchant plus près, il semble tout d'abord que ce peuple se compose de deux nations, de deux races très-distinctes qui vivent ensemble et vont se répandre pêle-mêle dans le dédale des rues.

La plus grande de ces deux races est belle, noble et forte dans ses deux sexes. La seconde est petite, velue, et remarquable, avant tout examen, par ses larges oreilles repliées, tombantes, et ornées de poils soyeux, surtout chez les individus du sexe féminin. La première seulement appartient à l'espèce hu-

maine ; forte et intelligente, surtout sur cette terre ; race, ici, supérieure et dominante.

La seconde partie de la population n'est autre chose qu'une espèce inférieure, ou, pour mieux dire, une nation d'animaux perfectibles, doués plus que tous les autres d'intelligence et d'habileté ; mais, de plus, ayant comme l'être humain l'usage de mains agissantes, et la faculté d'exprimer leurs idées, l'usage de la parole. Ce sont les *repleux*, soumis à l'homme qui règne et commande, et réduits par lui en domesticité.

La race humaine est sans affinité avec la race des repleux. Elle est à celle-ci ce que le cheval est à l'âne, et leur accouplement même ne produit que des métis incapables d'engendrer. Les Stariens possèdent selon leurs moyens et leurs besoins personnels un ou plusieurs repleux. Ceux-ci sont élevés et instruits pour différents emplois, mais surtout pour le service particulier de la maison. La taille des repleux est de plus d'un mètre ; ils marchent debout, sont agiles et robustes ; par rapport à la race humaine, leurs pieds et leurs mains sont seulement un peu trop larges. Leur vie, enfin, est de moitié plus courte que celle de l'homme.

XXX.

Des chevaux et des voitures sillonnent les rues ; sur le fleuve ou dans le golfe, des bateaux et des gondoles courent traînés par des talersis, cétacés nageant à fleur d'eau avec une vitesse inexprimable.

XXXI.

Les femmes stariennes sont extrêmement remarquables, non-seulement par leur beauté, mais encore par certaines grâces plus particulièrement estimées chez les peuples de Star : c'est-à-dire par leur noblesse, leur décence et leur honnêteté.

Les hommes brillent entre tous par leur force, leur franchise et leur activité : forts, francs et actifs, voilà les Stariens.

XXXII.

Tel est au premier coup d'œil une cité starienne : sous ce ciel magique, au milieu de cette nature superbe de variété, d'expansion et de luxure, elle se présente à nous avec ses monuments, se mirant dans les flots d'une mer diaphane qui réfléchit à la fois ses palais, ses vaisseaux, et les feux omnicolores de ses astres.

XXXIII.

Les peuples stariens sont monogames. Les purs sentiments de la famille, qui règnent chez eux dans toute leur sainteté, répandent sur leur vie d'intérieur un parfum de douce ivresse et de chaste mais constante quiétude. Ne vous semble-t-il pas déjà que sur cette terre magnifique les besoins du cœur, devenus irrésistibles d'entraînement et d'abandon, doivent, sous une nature plus puissante, devoir être plus largement satisfaits ? Il n'y a d'ailleurs ni valets, ni domestiques chez les Stariens. Ces services dégradants sont laissés aux repleux, instruits presque tous à exécuter les basses fonctions du ménage.

XXXIV.

Le citos est avec le repleu l'hôte indispensable de la maison. Ces oiseaux bleus familiers, gouvernés, quand ils sont réunis en troupe, par un oiseau blanc de haute taille, servent aux Stariens à débarrasser leurs maisons des mouches et autres insectes incommodes. Le citos est occupé une partie de la journée à faire la chasse aux insectes ; mais pourvu qu'il y soit excité, il

sait faire retentir la demeure de l'homme de chants bas, mais suaves, dont chaque variation est toute une mélodie.

Ces oiseaux bleus, au bec et aux ailes d'or, se reproduisent difficilement, mais jouissent d'une longévité remarquable. Ils font partie de l'habitation où ils ont été élevés et meurent presque toujours quand on veut les transplanter dans un autre lieu. Une maison starienne dépossédée de sa famille de citos serait réputée maudite et désertée par ses habitants. Un citos isolé de ses semblables, qui a été élevé avec un enfant ou a reçu longtemps les soins ou les caresses d'un maître, devient pour le reste de la vie son animal familier, et meurt lorsque la mort de la personne chérie ou son absence prolongée viennent l'en séparer. Quand un citos s'est inféodé sympathiquement à l'existence d'un homme, il peut alors quitter le toit domestique et voyager avec lui ; mais, de plus, il sait, selon les circonstances, plaindre, consoler ou réjouir par de touchantes mélodies son maître, qui trouve toujours ses chants en harmonie avec l'état de son âme. On assure même que l'oiseau, devenu sympathique, peut éprouver, pour une personne aimée par son maître, des sentiments de bienveillance et de tendresse et qu'il devient bientôt l'écho harmonieux des amours chastes de deux amants.

XXXV.

La domesticité n'est pas imposée par les Stariens aux métis qui résultent de l'accouplement d'un homme avec un repleu. Ces individus, engendrés de relations immondes, sont plus rares aujourd'hui chez les Stariens. Ils sont désignés sous le nom de *cétratites*. Presque tous ont été conçus et portés par des repleuses : une femme starienne qui se serait oubliée à ce point, serait maudite et repoussée de tous. Les cétracites ne peuvent avoir d'enfants : la nature les a rendus inféconds. Ils traînent, en général, dans les bas-fonds des villes populeuses, une existence misérable et le plus souvent criminelle.

Nous aurons à revenir sur cette race bâtarde, dont quelques individus furent célèbres dans l'histoire des peuples stariens.

XXXVI.

En parcourant la ville et les environs, l'étranger qui voit jaillir de tous côtés des fontaines d'eau thermale presque bouillante, est émerveillé de la bienfaisance de ce sol si bien disposé pour rendre la vie de l'homme agréable et facile.

Si nous remontons à l'orient les faubourgs de la ville, ici vont s'offrir à nos regards de splendides habitations entourées de jardins, où feuilles et fleurs revêtent un admirable coloris.

Aux arbres des vergers pendent, selon les saisons, des fruits brillants, superbes, savoureux de parfum et de goût, et à la chair sucrée, glacée et fondante.

XXXVII.

Certains végétaux de ces heureux climats ne germent et ne fructifient que lorsque arrive le printemps, et l'été du soleil dont la chaleur et la lumière ont sur eux une influence vivifiante.

Ruliel, le soleil blanc, règle ici pour la plus grande part les climats, les saisons et la végétation. Tous les grands végétaux suivent annuellement dans leurs transformations sa progression ascendante ou descendante sur son écliptique. Urrias, seulement, fait mûrir dans les jardins quelques plantes portant des fruits crémeux d'une exquise saveur. Ces fruits, qui croissent très-vite, s'altèrent promptement. Mais la plante fructifie plusieurs fois l'an, car la révolution d'Urrias autour de Star se fait en moins de soixante jours.

L’approche d’Erragror, le soleil bleu, détermine la maturité de certaines plantes utiles aux arts et à l’industrie. Enfin, la chaleur d’Altéther, le soleil vert, fait naître dans le suc des végétaux sensibles à son influence des parfums chers aux amis des jouissances sensuelles. L’émanation de ces parfums, en frappant voluptueusement l’odorat, a la propriété de jeter l’âme dans un demi-assoupissement accompagné des sensations générales les plus délicieuses et de rêveries d’un charme indicible.

Que dire encore des jardins des Stariens, si ce n’est que la réunion et la marche de tous ces astres dans les plaines du ciel font sortir en tout temps de la terre le parterre le plus joli, le plus varié, le plus chargé de fins aromes par toutes ses fleurs élégantes de coloris, de dessin et de gracieux détails ?

XXXVII.

C’est principalement dans les chaudes vallées et sur le bord des eaux courantes que les Stariens savent faire croître les plus grandes et les plus belles *celsinores*, assurément les plus vastes corolles de ce monde si richement diapré.

Les celsinores sont les fleurs gigantesques d’une plante qui serpente sur le sol et le couvre au loin de ses rameaux aux feuilles finement découpées. Ces fleurs, ornées des couleurs les plus tendres, mesurent sur la terre une longueur de plus de deux mètres ; elles ont la forme et la dimension d’un ample berceau.

Les celsinores sont consacrées à l’hymen par un usage antique qui en fait la couche nuptiale des jeunes époux. Ceux-ci, dans ce brillant sanctuaire de l’amour, ont coutume de passer la première nuit de leurs noces sur un lit d’étamines moelleuses et parfumées.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

HISTOIRE ANCIENNE.

TEMPS HÉROÏQUES.

Nous en avons dit assez pour dessiner en bloc la physionomie du monde nouveau que nous avons découvert et pour déterminer l'entourage et les conditions d'existence de l'homme sous ces cieux et sur cette terre. Si quelques teintes d'incomplet et de vague empêchent encore l'imagination d'apercevoir nettement les linéaments de ce tout merveilleux, l'histoire de l'homme, l'histoire de la société starienne, que nous allons raconter, va définitivement nous mettre en possession de ce globe et le tirer des limbes où l'esprit jusqu'alors n'a pu que l'entrevoir.

Comme il arrive toujours quand les hommes se cherchent et s'agglomèrent pour vivre sous une loi commune, pour se constituer en société, la légende héroïque et la tradition restent le plus souvent les seuls documents de l'historien qui veut étudier ces temps qu'on a appelés mythologiques.

Aux premiers siècles des sociétés dans le monde de Star, trois peuples générateurs, situés aux angles de la terre, se présentent à nous, chacun de leur côté avec des rudiments de civilisation appuyée sur des traditions mythologiques. D'où venaient ces peuples, ou plutôt d'où venait l'homme ? Toutes les races du monde habité avaient-elles eu une commune origine ? Chacun de ces trois peuples vantait son antiquité. Tous trois disaient avoir été le berceau du genre humain. Nul que leurs dieux respectifs n'avait créé les premiers hommes. Et cependant ils étaient aux limites extrêmes de leur monde. D'où l'on peut conclure en toute logique que les premiers humains naquirent on ne sait où, furent créés par un Dieu qui n'était point de leurs

dieux, et qu'aucun monument ni aucune tradition n'ont gardé le souvenir de cet effort sublime de la nature créatrice. Hélas ! combien de soucis et de doutes eussent été épargnés à l'homme si ce Dieu, après son œuvre faite, avait daigné parler à sa créature. Mais non, les premiers hommes créés n'eurent pas même la conscience de l'acte dont ils étaient l'objet ; ils ne sentirent pas même l'attouchement de la main mystérieuse qui présidait à l'arrangement de leur être.

Les trois nations primitives étaient les Savelces, les Tréliors et les Ponarbates, et leurs villes se nommaient Savel, Trélée et Ponarbas. L'histoire de l'ancien monde starien se résume à peu près dans l'histoire de ces trois peuples. Nous allons donc essayer d'en esquisser tour à tour les principaux traits.

LES SAVELCES.

La domination des Savelces, qui plus tard finit par embrasser toute la partie moyenne et méridionale du continent oriental, était primitivement bornée au territoire de Savel, ville située sur les bords de la mer irisée au sud de ce continent.

La théocratie fut la forme première du gouvernement des Savelces ; de sorte que leur histoire est intimement liée à celle des fables au moyen desquelles leurs prêtres avaient conquis la foi et la vénération du peuple dans sa primitive ignorance. Les croyances religieuses des Savelces étaient remarquables à plus d'un titre ; leur mythologie tout entière reposait sur la fable suivante :

Au commencement, sur la terre et aux cieux, était Panéther, qui fut plus tard le prince des dieux. Mais à côté de lui existait aussi éternellement un Oxyure, sorte de petit ver. Panéther, n'ayant pour compagnon et pour contemporain qu'un Oxyure, s'accoupla avec lui, et il en naquit une larve de hanneton. Panéther, voyant cet animal plus parfait, s'unit au hanneton, et le résultat de cette union fut une chauve-souris.

Ici Panéther commença déjà à contempler orgueilleusement son œuvre, et ce fut de ses amours avec la chauve-souris que naquirent le premier homme nommé Poub et la première femme appelée Minélis.

Quand Panéther vit cette merveilleuse créature qu'on appelle la femme, il voulut la disputer à l'homme ; mais celui-ci en avait déjà fait sa compagne, et les deux premiers humains eurent ensemble plusieurs enfants.

Cependant, on raconte que Panéther, tourmenté d'amour et de désirs, fit manquer Minélis à ses devoirs, et que le fruit des infidélités de celle-ci fut la naissance de plusieurs dieux qui pré-

sidèrent aux choses de la nature, sous la surveillance et la domination du grand Panéther.

Les dieux, fils de Panéther, furent stériles, mais les hommes multiplièrent à l'infini.

Un culte et des cérémonies furent institués à Savel et ailleurs, en l'honneur de ces dieux. La Chauve-souris, le Hanneton, et l'Oxyure même eurent des temples fameux, et surtout des prêtres nombreux et disputeurs. Longtemps les Savelces vécurent dans la barbarie et l'ignorance sous l'autorité de ces prêtres. Ceux-ci, abusant de la crédulité du peuple, se disputaient la prééminence et le pouvoir. Les factions, conduites par les prêtres du Hanneton et de Rerriton, dieu du feu et fils de Panéther et de Minélis, ennemis par le dogme, ensanglantèrent l'État presque l'espace d'un siècle.

Cependant les voyages et la navigation, devenus plus faciles par l'éducation des talersis, que les Savelces surent les premiers réduire en domesticité, donnèrent un peu de repos à ce pauvre petit État jusqu'alors si tourmenté. Ce furent des navigateurs partis de Savel qui abordèrent les premiers dans l'île de l'Océan que surmonte le pic qui depuis fut consacré à Rerriton. Cette île n'est qu'une montagne énorme et volcanique dont la base plonge dans la mer, et dont le sommet fumant a six fois la hauteur des plus hautes montagnes de Star. Elle se dresse sur l'Océan comme un phare terrible, que l'on peut apercevoir même de Savel.

Dans l'antiquité starienne, les Savelces furent certainement de tous les peuples le plus ignorant, le moins sage, et celui dont l'humanité et l'histoire eurent le plus à rougir, car ce fut un peuple guerrier et fanatique, car ce fut un peuple conquérant.

Les prêtres de Rerriton, étant devenus les plus forts, brisèrent les autels des autres dieux, sans en excepter ceux de Panéther, et imposèrent exclusivement au peuple le culte de leur dieu.

Les dévots et les hypocrites parmi les Savelces avaient pour habitude de faire un pèlerinage au pic de Rerriton, et ceux qui s'élevaient à une plus grande hauteur sur le flanc de l'immense montagne, étaient vénérés comme saints et réputés prophètes du Dieu qui avait mis en eux, disait-on, une étincelle du feu le plus pur. Quelques-uns de ces fanatiques périssaient dans leur ascension ; d'autres, parvenus à des hauteurs prodigieuses, se trouvaient assaillis par d'affreux vertiges, et, demi asphyxiés par la raréfaction atmosphérique, redescendaient frappés d'aliénation mentale. Rentrés dans leur patrie, leur folie ne manquait pas d'être attribuée par leurs concitoyens à une inspiration divine. On les traînait alors de bourgade en bourgade pour instruire et fanatiser le peuple qui écoutait ce délire sacré.

Ce fut à l'occasion des prédications d'un de ces fous religieux que la guerre internationale prit naissance sur la terre, et que la puissance des Savelces s'étendit sur leurs pacifiques voisins. Cet homme, nommé Stratiote, fut frappé d'aliénation sur la montagne au moment d'une secousse éruptive, et revint furieux à Savel, prêchant guerre et conquête. Les prêtres et la masse de la nation délibérèrent d'abord ; mais Stratiote, ayant rassemblé le peuple sur le rivage, les menaça de la fureur de leur Dieu, dont les Savelces croyaient voir la bouche enflammée et entendre les sourds grondements. Il n'en fallut pas davantage. On s'arme, on s'équipe, et, sous la conduite du fou inspiré, les Savelces se précipitent sur les peuples voisins qui, sans rien comprendre à une semblable folie et à une cruauté jusqu'alors inconnue, se défendirent à peine, pensant bien retrouver leur libre indépendance, quand la raison reviendrait aux conquérants. La guerre et l'invasion durèrent près de six ans ; c'est-à-dire autant que l'éruption du volcan. Et au bout de ce temps, les Savelces se trouvèrent les maîtres d'un empire de plusieurs mille lieues d'étendue.

Par bonheur, les nations englobées dans cet empire, après s'être concertées entre elles, n'eurent pas de peine à secouer le joug de cette poignée de fous furieux. Mais, pour qu'à l'avenir

pareil fléau ne pût s'abattre sur elles, elles envoyèrent toutes à Savel des délégués qui, réunis en assemblée, fondèrent entre leurs peuples une confédération qui garda le nom d'Empire Savelce.

Telle fut l'influence que la petite peuplade des Savelces eut sur la civilisation de cette partie de la terre située à l'est et au midi du continent oriental.

Le reste de l'histoire de cette société, constituée par le besoin d'éloigner la guerre et l'invasion, n'offre rien digne d'être rapporté dans le sommaire de cette revue historique. La suite de la vie sociale de ces peuples fut aussi paisible que le commencement en avait été tourmenté.

LES PONARBATES.

À peu près au moment où ces révolutions fondaient l'empire Savelce, la ville de Ponarbas, située à l'ouest du continent occidental, commençait à sortir de son obscurité. À l'origine, les Ponarbates n'étaient qu'une des peuplades pauvres et ignorantes de ces contrées qui, sans dogme religieux ou social, organisaient à tâtons leurs sociétés demi-sauvages. Le pays occupé par la tribu des Ponarbates s'étendait sous un climat magnifique, où le sol produisait sans culture toutes les choses nécessaires à la vie. Les besoins matériels, toujours facilement assouvis, s'accrurent dès lors en raison du bien-être déjà réalisé.

Insensiblement, cette avidité pour les jouissances physiques fit naître parmi quelques familles le désir de se concerter et de vivre ensemble pour le travail et l'industrie. Une centaine de familles se réunirent d'abord, et la ville de Ponarbas fut fondée dans une vallée superbe de végétation et de richesse.

Dans le pacte de réunion de ces quelques centaines d'individus, il fut convenu que les enfants, les vieillards et les infirmes sans pour cela être distraits de leur famille, seraient à la charge de la société ; qu'on ne posséderait à aucun titre plus de terre qu'on n'en pourrait cultiver ; en un mot, qu'on ne saurait avoir entre les mains une valeur devenue impossible à gérer ou à faire fructifier par soi-même. On était tenu sur l'honneur et de par la loi de dépenser tout le fruit de son travail et de son industrie.

On ne saurait décrire ce que cette société ainsi établie, dévorée d'activité et insatiable de besoins engendra de luxe et de richesse. Ce fut un spectacle tellement inattendu et un exemple si encourageant pour les voisins des Ponarbates, que les autres tribus chasseresses ou pastorales d'alentour, tous les peuples sages et doux, s'agglomérèrent de proche en proche sur le mo-

dèle de la société Ponarbate, à laquelle ils vinrent demander des lois et des ouvriers instructeurs.

La multiplication de ces ruches laborieuses et puissamment consommatrices, alliées pour le travail et pour le commerce, porta l'empire Ponarbate au plus haut degré de richesse sociale et de luxe.

Occupés de choses matérielles, accoutumés à compter sur eux-mêmes, et d'ailleurs confiants dans leur esprit et leurs propres forces, les Ponarbates n'imaginèrent point de dieux. Leurs philosophes ou premiers moralistes attribuent la création ou génération primitive de l'homme à des transformations séculaires des espèces animales, dont quelques individus procréaient accidentellement des genres supérieurs qui formaient souche. Ainsi, l'homme, selon eux, était dérivé du repleu, qui lui-même était dérivé, des milliers de siècles auparavant, du genre animal immédiatement inférieur, et ainsi de suite.

Bien que sans foi religieuse, ce peuple, trouvant dans la splendeur de ses cieux une source d'admiration infinie, institua pour chacun des principaux astres un culte pompeux ; mais ce culte fut simplement le témoignage sincère et naïf de leur admiration, car les Ponarbates ne songèrent jamais à les adorer comme dieux. Au point de vue religieux, prier, adorer, craindre, furent toujours des pensées absentes de leur esprit. Tous, dans cette société, n'étaient-ils pas d'ailleurs la Providence de chacun ? Aussi jamais ils ne surent d'autre culte que celui qui consistait à admirer et à louer leur splendide nature et leur ciel éblouissant.

Les Ponarbates avaient coutume de placer dans leurs temples les produits les plus merveilleux de leur industrie. C'étaient de véritables musées industriels et artistiques, au fronton desquels était gravée cette formule des vertus sociales de ce peuple : *Travail et prodigalité.*

Ce furent les Ponarbates qui surent les premiers conquérir et apprivoiser l'aimable oiseau bleu aux ailes d'or, le citos, qui, gardien fidèle des demeures de l'homme, s'unit instinctivement et sympathiquement à son maître, et qui a toujours des chants suaves, pour endormir ses douleurs ou exalter ses jouissances. Telle est l'origine de l'attachement familier que les Stariens portèrent depuis à cet oiseau aux formes élégantes et gracieuses et au coloris tendre et charmant.

Si tous les peuples du continent occidental n'adoptèrent point les mœurs et les formes sociales des Ponarbates, tous vinrent souvent chez eux observer les prodiges des arts industriels. Les montagnards mêmes des régions pittoresques arrosées par l'Inrer accouraient toujours à Ponarbas comme à un pèlerinage obligé, et, tribu par tribu, quittaient successivement le sol tourmenté de leur patrie, pour y venir contempler un beau climat, une activité commerciale prodigieuse et, après le travail, une jouissance emportée de tous les biens matériels.

LES TRÉLIORS.

Parmi les petites cités qui, à l'origine appréciable des peuples, habitaient les rives du Saguir, on remarquait à peine la ville de Trélée. D'une faible puissance d'abord, elle dut l'ascendant qu'elle exerça sur les destinées des peuples septentrionaux de Star à l'idée mère, à l'idée civilisatrice qui groupa sous une même foi et sous un même culte d'innombrables tribus se traînant jusqu'alors dans l'abjecte barbarie d'une vie employée à satisfaire de grossiers appétits.

Cependant, entre tous les peuples des mêmes régions, les Tréliors étaient déjà renommés par la vivacité de leur caractère, le délié de leur intelligence, et encore plus estimés pour le beau sang et la noblesse de leur race. Ces qualités remues ne devaient pas manquer de faire naître plus tard chez eux l'enthousiasme pour les grâces de l'esprit et du corps ; mais à l'époque dont nous parlons, avec ces dispositions physiques et intellectuelles, les Tréliors, comme les peuples dispersés autour d'eux, étaient encore d'une sauvagerie inculte.

Au milieu de leur ville bâtie de huttes, ils célébraient ordinairement leurs fêtes nationales par des festins publics, sortes de hideuses saturnales qui réunissaient pêle-mêle tous les âges. Mais un jour, dans l'enceinte même du festin, parut subitement, comme pour prendre part au banquet, une jeune fille ornée d'attraits divins, une femme d'une beauté inconnue à leurs yeux et telle qu'ils n'eussent même osé jusqu'alors en concevoir d'aussi parfaite, d'aussi éblouissante.

À cette apparition, les Tréliors abandonnent les viandes fumantes et les amphores où ils puisaient l'ivresse et l'abrutissement ; ils se pressent respectueux autour de la jeune femme. C'est un envoyé du ciel descendu chez eux. Leur admiration se traduit en présents. Un palais lui est donné pour de-

meure. Puis, l'enthousiasme grandissant, l'imagination des jeunes gens s'échauffe, leur verve s'allume en faveur de la belle Starilla, et la poésie prend naissance.

On ne pouvait s'en tenir là. Un culte est institué en faveur de la princesse de beauté, son palais devient un temple, et ses serviteurs en sont les prêtres naturels. Enfin, depuis ce jour, la religion des Tréliors est fondée, et par elle s'accomplit dans les mœurs et les lois de ce peuple une heureuse et aimable transformation.

Starilla, disent les mythologues tréliors, ne fit que passer à Trélée ; mais il resta d'elle le souvenir et la foi. Et ce souvenir fut vivant, et cette foi fut ardente, car les discours et les chants des poètes ses apôtres firent tressaillir la moitié du monde barbare aux descriptions de ses charmes pudibonds, *Facta est lux !* car ces peuples émerveillés, se débarrassant des langes de la barbarie, s'essaient pour la première fois à vivre de la vie intellectuelle.

À la suite de cet apostolat qui passionna les nations en les régénérant, Trélée se trouva être la ville de la beauté, la ville des arts, la ville sainte, et, comme telle, la capitale des peuples unis du même amour.

Le gouvernement des Tréliors fut en toute conformité avec leurs mœurs et leurs goûts. Tous les cinq ans, les délégués des peuples fédérés à l'empire se réunissaient à Trélée, puis, là, choisissaient comme exécutrice des lois consenties par eux la plus belle des jeunes filles venues pour y disputer le pouvoir. Ces lois étaient acceptées et obéies chez les Tréliors avec respect et avec bonheur, car elles semblaient être l'émanation et le désir de leur belle souveraine.

Un art tout à fait en harmonie avec les coutumes des Tréliors prit naissance dans les temples de Starilla. Il avait pour but l'embellissement de l'homme, et se composaient des procédés qui pouvaient produire ou compléter la beauté humaine. Cet art,

en un mot, était une sorte de calliplastie[3]. Les prêtres de Starilla le cultivèrent très-anciennement, et furent les premiers calliplastes.

Les Tréliors cherchaient la beauté des formes physiques, comme d'autres peuples aimaient le luxe des vêtements. L'art d'embellir était devenu chez eux d'une pratique si générale et d'une simplicité si grande, que presque tout le monde était gracieux et bien fait, et que les difformités du corps étaient devenues la chose la plus rare.

Le monde starien doit encore aux Tréliors d'avoir soumis et accoutumé au travail domestique l'espèce des repleux. Ceux-ci, restés sauvages au fond des bois ou dans des déserts incultes, avaient fui jusqu'alors la trace de l'homme. Ils vivaient par familles, se nourrissant de pêche, de chasse et de fruits. Lorsque l'homme les eut réduit en domesticité, il tenta leur éducation, et ayant observé que les individus d'une même famille avaient entre eux un certain langage composé de quelques mots ou de quelques sons, il ne douta pas que cette faculté ne pût être étendue, et il leur communiqua la parole, et il leur enseigna son langage. L'homme vit alors cette espèce sauvage devenir de plus en plus perfectible et docile à ses leçons. En un mot, la race humaine, jusqu'alors seule instruite et intelligente, tira de l'état de nature, de l'état de bestialité une autre race intelligente aussi, quoique inférieure, et qui vécut côte à côte avec elle, ayant, comme la race humaine, ses mœurs et ses goûts, ses relations sociales et ses aptitudes ; mais qui garda pourtant avec elle la distance, je ne dirai pas de l'animal à l'homme, mais de l'esclave au maître.

La domination des Tréliors, plutôt morale que matérielle, s'étendit à l'est et à l'ouest jusqu'aux limites des empires savelce

---

[3] Voyez *Essai de Calliplastie,* par le Dr C. I. D. ; un vol. grand in-18. – Paris, 1846.

et ponarbarte. Ces empires, plus anciennement fondés que celui des Tréliors, comprenaient des peuples gardiens fidèles de leurs coutumes et de leurs croyances, et sur lesquels l'aurore civilisatrice, partie de Trélée, ne pouvait plus avoir d'action.

Nous arrivons à la période où commencèrent, entre ces trois empires, les relations internationales. Le commerce et la navigation prirent alors le plus grand développement. Ce fut à cette époque que des navires montés par des Tréliors découvrirent l'île de Tastot, qui, bientôt explorée par d'autres navigateurs, fit connaître à l'homme un autre homme un peu différent de lui : c'étaient les *Nemsèdes* ou *Longévites.*

NEMSÈDES OU LONGÉVITES.

Les Tréliors trouvèrent ces hommes au nombre de quelques centaines, vivant par petits groupes disséminés dans la vaste étendue de l'île de Tastot. Les Nemsèdes avaient la taille d'un tiers plus élevée que celle des plus grands parmi les Tréliors ; leurs cheveux étaient d'un bleu foncé, et leurs yeux d'un vert tendre ; leur démarche grave, et leur physionomie bienveillante et douce. Ils étaient tous du même sexe, ou plutôt n'avaient pas de sexe.

Ces hommes, qui se connaissaient tous pour avoir vécu longtemps ensemble, avaient fini par se diviser en petites troupes composées d'amis unis par la plus grande intimité. Ils étaient âgés, disaient-ils, de plus de mille ans. Aucun d'eux ne se connaissait ni père ni mère. Ils se rappelaient seulement être nés à peu près tous ensemble dans le même temps au sein de forêts plantées d'arbres dont les fruits en tombant laissaient écouler un lait qui fut leur première nourriture. Ils avaient encore remarqué que dans leur enfance la nature avait une force d'expansion et de vie infiniment plus grande qu'aujourd'hui ; qu'alors les plus hauts arbres poussaient en une année de plus de deux cents coudées. Il naissait du limon du sol, échauffé par un air électrique et un feu souterrain, une multitude d'animaux qui n'avaient pas encore paru sur la terre et qui disparaissaient ensuite tout à coup, parce qu'ils manquaient de quelques-unes des conditions d'organisation nécessaires à la vie ou à la reproduction. Des débris de ces animaux et du détritus des plantes, d'autres êtres sortaient, grouillaient, et la matière prenait des formes exubérantes. Des feux follets scintillaient par toutes les fissures de cet humus en fermentation. Enfin, peu à peu, ces créations incomplètes cessèrent, et la terre prit l'aspect qu'elle présente aujourd'hui.

Malgré leur âge, les Nemsèdes ne se sentaient avoir perdu ni de leur force ni de leur jeunesse. Ceux d'entre eux qui étaient morts avaient été tués par accident.

Ces hommes, qui, doués d'une raison supérieure, avaient tant vécu et tant réfléchi, furent considérés bientôt avec respect et admiration par tous les Stariens. On décida le plus grand nombre à quitter l'île de Tastot pour venir donner aux peuples de Star les leçons de l'expérience et de la sagesse. Au milieu des autres hommes, les Longévites, incapables de passions physiques, se passionnèrent presque tous pour un art ou pour une science. Chacun d'eux poursuivit sans désemparer sa science ou son art préféré à travers les Siècles, et leur influence, qui fut grande sur les progrès du monde starien, l'eût été davantage encore sans les maux qui décimèrent plus tard les peuples de cette planète.

Parmi les groupes ou familles que les Tréliors découvrirent successivement dans les forêts ou sur les montagnes, ils remarquèrent surtout une réunion de trois de ces Longévites perdus au centre de l'île, sur le bord d'un lac cerné de toutes parts par des montagnes et sans communication avec le reste de l'île. Ces trois amis, révérés même parmi leurs semblables, se nommaient Cosmaël, Séelevelt et Mundaltor.

On remarqua qu'en suivant les autres hommes sur les continents et en s'établissant dans les divers pays, les Nemsèdes de chaque groupe ne se quittèrent jamais. Peu de ces hommes étranges restèrent à Tastot ; une trentaine de familles, formant un total de trois à quatre cents individus, se dispersèrent dans tous les coins du monde.

Les trois amis, Cosmaël, Séelevelt et Mundaltor parcoururent presque toute la terre, observant et s'instruisant de tout ce que les générations stariennes avaient amassé dans les sciences, dans les arts et dans les lettres. Cosmaël choisit l'étude des sciences physiques et naturelles, Mundaltor cultiva les beaux-arts, et Séelevelt s'adonna tout entier à la philosophie et aux

lettres. Ces trois hommes, unis d'âme et de sentiment et se communiquant à chaque instant leurs observations et leurs pensées, embrassaient ainsi l'ensemble des connaissances humaines. Ils vécurent donc pendant plusieurs siècles, s'occupant sans relâche de l'objet aimé de leur étude ; et spectateurs attentifs de la marche de l'esprit et des mœurs dans les sociétés stariennes, ils recueillaient, après une génération disparue, le suc de l'expérience qu'elle laissait pour héritage.

Nous pourrions donc avec les trois principaux des Longévites vous faire assister aux débats internationaux des trois empires qui composèrent l'ancien monde starien. Mais nous passerons ici sur l'histoire politique de huit siècles qui, malgré quelques turpitudes, raconte le plus souvent les douceurs d'une paix féconde en bien-être, en productions de l'esprit et en un grand nombre d'actions généreuses.

LA PESTE LENTE.

Les trois peuples souverains de la terre marchaient à l'envi dans la voie des progrès de l'esprit et du bien-être intellectuel, lorsque quinze cents ans environ après la fondation des sociétés savelce, tréliore et ponarbate, ce monde aux riants climats, aux cieux splendides et à la riche et belle nature commença à se troubler. La terre de Star, si commode et si bien disposée pour laisser vivre délicieusement et nourrir largement une forte race d'hommes, parut vomir toutes sortes de maux contre ceux qui l'habitaient alors et devenir malsaine et marâtre pour eux.

Tout d'abord, ce furent des secousses souterraines qui couraient d'un pôle à l'autre en laissant sur leur passage de vastes déchirures du sol. Au fond de ces gouffres bouillonnait une lave qui répandait dans les airs un affreux méphitisme. Ce fut là le signal des temps néfastes que les Stariens ont appelé l'*ère du mal*. Les bouleversements de la croûte terrestre qui déplaçaient les mers, et bientôt après le flux et le reflux de vingt déluges successifs firent périr une innombrable quantité d'hommes et d'animaux.

Quand les assises de la terre rentrèrent enfin dans le calme du leur apparente immobilité, le sol parut avoir perdu de sa force végétative. La matière organisée se comportant comme si elle eût été privée de ses ferments les plus vigoureux, de ceux qui se mouvant avec intelligence donnent la vie aux œuvres les plus élevées de l'échelle organique ; cette matière, dis-je, laissait rabougrir les plus hauts arbres, et semblait avoir concentré son action à souffler l'être aux plantes infimes et aux animaux inférieurs. En même temps que les grands animaux et les végétaux fortement organisés disparaissaient du sol, l'homme voyait naître sous ses pas les espèces animales fossiles et ces plantes rudimentaires enfouies dans les couches terrestres, tombeau

des créations primitives et antédiluviennes. La création épouvantée retournait sur ses pas.

Une famine de plusieurs années fut le résultat de cet appauvrissement des puissances végétatives de la terre. L'homme criant sous le fléau succomba partiellement, de telle sorte qu'à la vingt-cinquième année de l'ère du mal, l'humanité starienne était réduite d'un tiers.

Les repleux déjà inférieurs en nombre aux hommes avaient été décimés dans une proportion analogue, et plusieurs familles de Nemsèdes avaient également péri victimes des cataclysmes.

Pendant quelque temps, la fureur des maux qui pesaient sur le monde parut se calmer ; la terre se para comme autrefois de moissons et de fruits. L'homme chercha à se reconnaître et à réparer les plaies faites à la famille humaine. Mais celle-ci portait déjà en elle-même les germes d'un mal mille fois plus atroce que tous ceux qui avaient naguère jeté au milieu d'elle la consternation et la mort. C'est de cette époque que date l'invasion de cette *peste lente* qui fit de la terre starienne un enfer de douleurs.

Les commencements en furent insidieux : elle frappait çà et là quelques individus, révélant ainsi aux hommes une infirmité nouvelle, une maladie encore ignorée. Depuis l'invasion du mal, jusque peu de temps avant la mort qui arrivait inévitablement, elle était accompagnée d'une douleur d'entrailles excessive, brûlante, fixe, pulsative, continue, incessante. En moyenne cependant, la mort n'arrivait qu'au bout de dix ans. Les femmes, les enfants, les marins ou les habitants des rivages de la mer mouraient beaucoup plus vite.

Et cette douleur qui pendant plusieurs années faisait pousser des hurlements de tous les instants aux malheureux qu'elle torturait, cette douleur ne tuait pas. Seulement, chez tous les malades, ce dépérissement, qui allait détruisant tout l'organisme fibre à fibre et amincissant les os mêmes, forçait en-

fin la mort à délivrer de leur mal ses victimes, qui absolument toujours lui étaient dévolues.

Quelques mois avant de mourir, les pestiférés, en même temps qu'ils voyaient diminuer leurs douleurs d'entrailles, sentaient poindre à la partie supérieure du front un frémissement agréable, une impression véritable de plaisir. Bientôt, la douleur diminuant encore et venant même à cesser chez ces individus passés à l'état de cadavre, la sensation du plaisir gagnait en force, en intensité et devenait démesurément vive et permanente. Eh bien ! là était pour le malade le moment le plus cruel. Cet excès de volupté, qui convulsait son corps moribond et qu'il ne pouvait maîtriser un instant, devenait, par sa durée, le supplice le plus épouvantable auquel la maladie l'eût encore assujetti ; et il mourait haletant au milieu des transports du plaisir qui dévoraient les restes hideux de son squelette. Oh ! cela était horrible, et c'est à peine si l'on peut comprendre cet état en le comparant à celui d'un phthisique arrivé au marasme et jeté, pendant chaque minute d'une année éternelle, dans un spasme d'amour inextinguible qui le pénètre profondément des incessantes titillations de la plus âcre volupté.

La maladie, qui ne sévissait dans les premiers mois que sur un petit nombre, s'étendit peu à peu et atteignit la très-grande majorité de l'espèce humaine. Il n'y eut ni ville, ni peuplade qui ne fût visitée par le fléau ; et on voyait par les routes des familles de tous les points du globe qui s'expatriaient courant en sens inverse, et qui cherchaient de tous côtés un climat plus sain, ou demandaient partout un remède à leur mal.

Quelques repleux succombèrent aux atteintes de la peste lente, mais le mal ne s'appesantit que fort peu sur cette espèce domestique.

Les déplacements des nations qui, chacune de leur côté, quittaient leur pays et qui, se rencontrant dans leurs pérégrinations, se demandaient mutuellement secours contre un mal toujours plus fréquent et plus atroce, les entremêla de telle sorte

que toute domination fut dissoute et toute société méconnaissable.

Ce fut alors que, dans cet univers désolé, parut un de ces hommes qui dominent les foules de leur voix puissante. Il s'appelait Farnozas. Il était éloquent et persuasif, et avait déjà acquis quelque célébrité dans les sciences et dans la médecine, surtout au pays des Savelces dont il était originaire.

LE SUICIDE.

La peste durait déjà depuis quarante ans. Presque tous les marins, les femmes et les enfants en grand nombre avaient été ou allaient devenir les victimes de l'épidémie. On ne trouvait plus dans chaque localité que quelques hommes valides au milieu de populations que l'angoisse du mal faisait se lamenter en vociférant des blasphèmes. Le désespoir des malades les poussait souvent à la fureur et au suicide.

Farnozas, pendant ce temps, courait le monde. Il haranguait avec une fougue irrésistible les multitudes qui se pressaient autour de lui. Il recommandait aux Stariens, déshabitués de la superstition depuis plusieurs siècles, l'essai de pratiques singulières de son invention. La douleur fit enfanter de tous côtés le fétichisme le plus misérable. Des idoles, des monstruosités étaient implorées et adorées avec emportement.

Le fléau gagnait toujours en intensité.

Farnozas se mit de nouveau à parcourir le monde en prêchant, mais cette fois il jeta dans les masses un immense cri de désespoir. C'en était fait, selon lui : l'anéantissement de l'homme allait être consommé ; les deux tiers des mortels avaient péri depuis soixante ans ; le reste allait se traîner quelque temps encore pour finir sans secours dans une épouvantable et solitaire agonie. Alors il propose à ceux qui l'écoutent, et c'étaient le plus souvent des malades désolés, un moyen que lui suggère sa pitié, sa ferme et sincère miséricorde. Il faut ravir à la douleur son dernier aliment, il faut anéantir de suite et d'un seul coup ce qui reste de l'homme ; par humanité il faut vite tuer le genre humain. De longues clameurs d'assentiment lui répondirent de toutes parts. Il se trouva bientôt au milieu d'une armée de furieux qui prêchaient à tous le suicide, et souvent en donnaient publiquement l'exemple.

Toutes les idoles, naguère l'objet des honneurs les plus extravagants, furent jetées aux cloaques.

Les sectaires de Farnozas, voyant qu'un grand nombre d'individus repoussaient leurs doctrines, se mirent partout à assassiner les réfractaires. Leur arme favorite, arme infiniment redoutable, était un petit arc d'acier fin dont la prodigieuse élasticité poussait rapidement, après un mince effort, une petite flèche très-aiguë. Cet instrument est resté l'arme des meurtriers chez les Stariens, parce qu'il tue sans bruit et plus sûrement peut-être qu'aucune autre.

La plupart des Longévites, prenant en pitié cette folie homicide, voulurent user de l'ascendant qu'ils avaient sur les peuples, à cause de leur âge et de leur bienfaisance, pour s'opposer aux desseins de Farnozas ; mais la foule, jalouse de voir cette race échapper par sa nature aux atteintes du fléau, méprisa leurs discours et les enveloppa même dans son projet de destruction. Quelques-uns des plus célèbres furent assassinés au milieu de leurs prédications. Argantur, Pérannor, Narraful et d'autres moins connus périrent de cette sorte.

Les trois intimes, Cosmaël, Séelevelt et Mundaltor se dérobèrent d'abord aux poursuites des Farnoziens et résolurent de chercher par tous les moyens d'échapper à la mort et de conserver, s'ils le pouvaient, quelques individus ou types reproducteurs de la race humaine.

Une quantité innombrable et furieuse de disciples éprouvés de Farnozas allaient et venaient en tous sens, forçant au suicide ou livrant à la mort tous ceux qui fuyaient leurs poursuites. Beaucoup de gens pusillanimes aimaient mieux se donner la mort que la recevoir ; d'autres jouaient l'enthousiasme et se faisaient admettre parmi les tireurs d'arc, espérant ainsi gagner du temps et pouvoir plus tard se soustraire à leurs coups.

La pièce suivante, que nous traduisons en lui conservant autant que possible sa facture originale, donnera mieux que

toute description la mesure des cruautés de cette époque douloureuse de l'histoire starienne. C'est une poésie écrite pendant les dernières et les plus furieuses prédications de Farnozas.

LE MASSACRE PENDANT LA PESTE LENTE.

Poésie savelce.

I.

LA MÈRE MALADE.

La douleur répond seule à la prière humaine !

J'ai successivement imploré tous les Dieux, depuis l'éternelle intelligence jusqu'au fétiche animal immonde, et mon mal est devenu plus dévorant.

La douleur répond seule à la prière humaine !

La douleur plus que Dieu sur terre est souveraine.

Oh ! certes, un Dieu sensible et puissant ne laisserait pas dix ans, chaque homme, chaque fibre se tordre ainsi sous les atroces déchirements de la peste lente.

La douleur plus que Dieu sur terre est souveraine.

Et mes enfants ! la peste a souillé leur haleine.

Tous, hors l'aîné de mes fils, ont subi les atteintes du fléau. Ils se roulent à cette heure en proie aux cuisants paroxysmes du mal.

Pauvres enfants ! la peste a souillé leur haleine.

Mère ! je brûle ; oh ! viens, viens soulager ma peine.

Votre père est mort le mois dernier aussi desséché que ce barreau de fer, souffrant au front d'un plaisir térébrant et dans les angoisses de la plus douloureuse volupté.

Mère ! je brûle ; oh ! viens, viens soulager ma peine.

S'il me restait un cœur, ma pitié serait vaine.

Voici sept révolutions de Ruliel que les entrailles de votre mère brûlent aussi du feu qui vous consume. Patience, enfants ; vous êtes jeunes et sans force et le mal sera moins long pour vous, créatures débiles.

S'il me restait un cœur, ma pitié serait vaine.

Écoutez donc ces chants qui montent de la plaine !

Oh ! si c'était la voix des sectaires de Farnozas ; enfants ! nous serions sauvés et guéris tout à l'heure, car la mort serait proche.

Entendez-vous ces chants qui montent de la plaine ?

II.

LE CHANT DES TIREURS D'ARC.

Farnozas ! il t'arrive un terrible renfort !
Nous sommes deux cent mille, et l'immense phalange
À ton œuvre de mort se dévoue et se range.
Famozas ! il t'arrive un terrible renfort !
Vois-tu : chacun de nous se déchire et se tord.
C'est la peste ! et nos rangs où la douleur s'engouffre
N'ont que ce cri de guerre : Ah ! je souffre ! je souffre !
Vois-tu : chacun de nous se déchire et se tord.
Le sang peut seul calmer l'âcre feu qui nous mord.
Car pendant le carnage et sa fougueuse ivresse,
Notre sein ne sent plus l'étreinte qui l'oppresse.
Le sang calme vraiment l'âcre feu qui nous mord.
Déjà le genre humain râle sous notre effort,
Guide-nous, Farnozas, dont la pitié profonde
A juré d'extirper ta race de ce monde.
Hurrah ! le genre humain râle sous notre effort.
Et nous sommes bénis, nous, suppôts de la mort.
Les foules à l'envi nous apportent leurs têtes
Et les jours de massacre, ici sont jours de fêtes.

L'homme bénit en nous l'assassin et la mort.

III.

LES PETITS PESTIFÉRÉS.

Vous avez donc perdu l'odorat des chairs fraîches ?

Est-ce que l'habitude des puanteurs du cadavre a émoussé votre sens, mes fins limiers ? Hélas ! depuis longtemps la terre n'a plus d'autres parfums. Entrez ! il y a encore dans cette cabane des tronçons de viande humaine qui palpitent et se débattent. Venez souffler sur ce reste de vie. Par ici ! par ici !

Vous avez donc perdu l'odorat des chairs fraîches ?

Tuez ces onze enfants qui sèchent sur leurs crèches !

Ces enfants sont les miens. Eh quoi ! vous pleurez, pauvres petits êtres ? Ah ! pardonnez-moi de vous avoir conçus et portés dans mon sein ; mais remerciez-moi de finir vos douleurs, car, dans l'angoisse de vos tortures, il ne peut y avoir de repos que dans la mort, et d'espoir que dans le néant.

Tuez ces onze enfants qui sèchent sur leurs crèches !

Prompte est leur mort ! Soldat ! comme tu les dépêches !

Ton couteau s'est déjà promené dans la gorge des huit premiers. Arrête un peu ! que j'embrasse les trois qui restent, avant qu'ils n'aillent rejoindre leurs frères. Mais, surtout, ne touchez pas à mon douzième enfant, à l'aîné de mes fils. Il faut respecter au moins celui que la peste a respecté.

Arrête, soldat ! mon tour va venir, et je tremble aussi, moi.

Arrête encor, soldat ! comme tu te dépêches !

IV.

LA CHARGE DES ARCHERS.

LA MÈRE.

Trahison ! trahison ! Ils emmènent mon enfant resté sain ; ils entraînent mon fils aîné pour le massacrer aussi ! Laissez-le, barbares ! arrêtez donc, infâmes !

UN DÉCURION DES ARCHERS.

En cercle, alignez-vous ; soldats, sortez vos flèches !

LA MÈRE.

Mais il est sain, vous dis-je ! vous ne voudrez pas vous montrer plus cruels que le fléau. Les lâches ! mais entendez-moi !

LE DÉCURION.

Soldats, bandez vos arcs ! front ! ajustez vos flèches !

LA MÈRE.

Par le ciel, grâce ! n'oubliez pas que c'est moi qui viens de vous livrer onze de mes enfants ; que je me livre moi-même à vos coups. Ah ! par pitié, montrez-vous au moins satisfaits de mon sacrifice.

LE DÉCURION.

En haut les arcs, en joue ! archers ! lancez vos flèches !

LA MÈRE.

Horreur ! les dix dards sont venus converger en faisceau vers son cœur. Pas un seul de vous n'est innocent de sa mort. Ah ! vous êtes bien vraiment des soldats ! c'est-à-dire des sicaîres enrégimentés, inconnus au monde avant Farnozas : Arrière, assassins brutes ! Et bénie soit la peste qui me vengera de vous.

LE DÉCURION.

À mon tour !... Laissez-moi la frapper de mes flèches !

LA MÈRE.

Je meurs !... mais je ne souffre plus... Oh ! que la mort est douce... Soldat ! merci... pardon !...

LE DÉCURION.

Tout est cadavre ici ! Soldats, serrez vos flèches !

FIN DE LA POÉSIE SAVELCE.

LE SUICIDE (suite).

Les mers, les îles, les forêts, les retraites inaccessibles étaient visitées avec soin par des gens acharnés à la destruction de l'espèce humaine.

Quelques fugitifs avaient employé des moyens ingénieux pour tenter de se soustraire à la mort ; mais nul n'y réussit, si ce n'est celui qui est vénéré aujourd'hui comme le sauveur et le père de la race starienne moderne.

Ramzuel était son nom ; étranger à toutes les agitations du monde, il avait quitté, depuis de longues années, le pays des Tréliors, sa patrie, et s'était retiré au centre de l'île d'Infressia, pour y suivre dans le calme et la méditation des expériences physiques sur la pesanteur des corps, car il avait entrevu la possibilité de balancer son action sans détruire la force qui tient les molécules agrégées. Sa découverte, bien que complète, devait être cependant simplifiée pour les besoins de l'application, quand arrivèrent près de lui Cosmaël et ses deux amis. Cosmaël avait été le maître et l'inspirateur de Ramzuel. Lorsqu'il sut la découverte de son élève, il conçut le projet de la faire servir à son salut et à celui de l'humanité future, de sauver par elle le germe reproducteur de la race de l'homme. Ramzuel, aidé du vaste savoir du Nemsède, eut bientôt avisé aux moyens de tromper la barbarie des égorgeurs. Après quelques recherches, ils arrêtèrent leurs efforts à la construction de deux machines auxquelles nous donnerons de suite le nom qu'elles auront plus tard : c'étaient des *abares*. Ces machines de vaste dimension avaient une forme ovoïde et étaient doublées extérieurement d'une lame métallique percée seulement à certains endroits de petits vitrages recouverts d'une toile du même métal. C'était sur cette lame métallique qui enveloppait les abares de tous côtés, que s'exerçait l'action physique formant la base de la découverte de Ramzuel, et qui suspendait pour les corps enveloppés par elle

l'effet de la pesanteur, ou même imprimait aux abares une tendance plus ou moins forte à lutter en sens inverse de l'attraction terrestre.

Ramzuel adapta au premier abare un réservoir rempli d'air oxygéné[4], l'approvisionna de toutes les choses nécessaires à la vie, y fit monter les trois Nemsèdes, Cosmaël, Séelevelt et Mundaltor, en même temps que sa famille composée de ses quatre enfants, de sa femme Corrilis et de la sœur de celle-ci appelée Essula.

Le second abare, moins vaste, était tenu au premier par un lien métallique. Il avait été rempli de livres et d'instruments précieux par les soins des trois Nemsèdes ; il devait être sacrifié en cas de danger au salut du premier.

Cosmaël et Ramzuel eurent l'occasion de faire l'essai de leurs machines au moment où Farnozas avec ses légions aborda dans l'île d'Infressia. Ils planèrent dans l'espace à une hauteur qui les rendait invisibles à l'armée du suicide, et trompant une première fois la fureur des Farnoziens, ils allèrent s'abattre sur les glaces de la terre Bazoumrée vers le pôle sud de Star.

Cependant Farnozas avait résolu d'en finir, et après s'être assuré qu'il ne restait plus au monde qu'un petit nombre d'hommes valides, il choisit et désigna pour tous l'heure et le lieu du grand suicide.

Ce lieu était le *Cap du gouffre*, immense promontoire vers l'Océan nord du continent oriental, au pied duquel les eaux de la mer viennent se briser en tournoyant avec force et emportent au

---

[4] Dans la suite, au lieu de réservoir d'air, les navigateurs fournissaient leurs abares de substances chimiques solides dont la combinaison pouvait produire de l'air ; et chaque jour on préparait dans le vaisseau la provision d'air, comme on préparait la provision d'aliments.

loin et broyés les objets entraînés dans le gouffre par le courant des flots.

Les disciples de Farnozas chassèrent devant eux, de tous les points du globe, les vieillards, les femmes, les enfants et les malades, les dirigeant, comme dans une vaste battue, vers le fatal promontoire.

La chasse dura encore trois ans, et pendant ce temps Farnozas, incertain s'il ferait bien périr jusqu'au dernier homme, et vivant toujours dans la crainte qu'il n'en échappât quelqu'un, cherchait par tous les moyens à assurer le complet anéantissement de l'espèce.

Les ravages de la peste lente s'étaient peu fait sentir sur les repleux ; cependant ces individus de race poltronne demeuraient remplis d'épouvante des souffrances dont ils avaient vu le tableau chez leurs maîtres. Farnozas leur suggéra la pensée et tâcha de les persuader que jamais ce mal affreux ne cesserait tant qu'il y aurait un homme au monde pour entretenir l'épidémie. Il savait bien que la peur les rendrait cruels et il comptait de plus que, se voyant devenus la race dominante de la terre, ils entreraient dans ses desseins en faisant périr tous ceux qui lui auraient échappé.

Il ne se trompa pas, car pendant qu'il conduisait les hommes au lieu funèbre, les repleux assassinaient sur ses derrières les victimes qui parvenaient à rompre les lignes de l'armée des futurs suicidés. Quelques rares Longévites qui erraient isolés, n'échappèrent pas même à leur poignard homicide.

Enfin les masses humaines se trouvèrent réunies au Cap du gouffre. Ramzuel réglant la force centrifuge de ses machines, les avait suivies, et du haut des airs assistait aux préparatifs de l'immense holocauste.

Au jour fixé, les sectaires de Farnozas, une dernière fois harangués par leur chef, après avoir successivement vociféré de formidables imprécations contre la terre, la mer et les cieux, poussent dans le gouffre avec fureur les vieillards, les femmes et les enfants, et se précipitent à leur tour jusqu'au dernier du haut des falaises du promontoire.

Et Ramzuel, abîmé de douleur, s'élance au plus haut des cieux, cherchant un autre monde pour l'homme dépossédé de la terre !...

FIN DU LIVRE II.

INTERMISSION.

DOMINATION DES REPLEUX.

À l'époque où Famozas faisait la chasse aux hommes récalcitrants au suicide, il hésita, dit-on, un moment, ne sachant s'il devait comprendre les Cétracites dans le grand meurtre de l'humanité ; mais réfléchissant que cette race inhabile à engendrer devait bientôt s'éteindre elle-même, il chercha plutôt à s'en faire des auxiliaires. À cet effet, il organisa des régiments composés uniquement de ces métis, et les plaça à l'arrière-garde de son armée, avec mission d'égorger les hommes qui auraient réussi à rompre les premières lignes.

Le commandement des soldats cétracites fut donné à un des leurs nommé Portamoût, qui s'était déjà distingué par son courage et sa férocité.

Le suicide universel accompli au Cap du gouffre, Portamoût, estimé de ses soldats et déjà à la tête d'une troupe imposante, bien supérieure en force et en adresse aux masses des repleux, eut peu d'efforts à faire pour établir son pouvoir sur cette espèce qui dès ce moment était devenue dominante sur la terre. Au moyen des Cétracites aguerris, il dressa au métier des armes des troupes de repleux, qui presque tous se trouvèrent avoir du goût pour les exercices et la discipline militaires. Aussi on les vit bientôt, transformés en matamores, fiers et vains de porter des instruments qui pour la première fois les rendaient redoutables.

Portamoût divisa sa nouvelle armée en plusieurs détachements qu'il envoya fouiller tous les coins de la terre, afin de s'enquérir si quelques hommes n'avaient point échappé au massacre. Il se trouva, en effet, que, perdues dans des îles précédemment désertes ou au sommet des hautes montagnes, quelques familles avaient pu s'y soustraire. Les repleux achevè-

rent l'œuvre de Farnozas, et l'humanité disparut entièrement de la terre.

Farnozas en détruisant l'homme avait respecté son œuvre : villes, palais, monuments, richesses ; tout était resté debout. Comment tout cela fut-il saisi, dépecé, partagé par les repleux ? Ce fut une goinfrerie violente où le sang coula plus d'une fois autour de la curée. Les Cétracites, les plus forts et les mieux aguerris, se firent avant tout riches et puissants. Le mélange de leur sang avec celui de l'homme les distinguait assez pour eux-mêmes ; mais, méprisant l'espèce immonde qu'ils dominaient, ils crurent en tirer leurs proches et leurs parents en créant pour ceux-ci, d'un sang exclusivement repleu, une noblesse qui, peu après, fut rendue héréditaire. Au surplus, comme les mœurs des repleux n'étaient rien moins qu'irréprochables, il fut convenu que l'hérédité dans la noblesse se transmettrait par les femelles, parce qu'on était sûr que les enfants nés d'elles seraient au moins d'un sang demi-noble. La noblesse avait été inconnue aux hommes. L'idée sotte et vaine qui fit établir de pareilles distinctions n'aurait jamais germé dans une tête humaine. Mais elle devait convenir tout naturellement à l'orgueil d'un repleu. Au reste, du haut jusqu'en bas, ce ne fut parmi eux que bigarrures et crachats ; et il n'était pas de sale et vil repleu qui ne regardât du haut de son dédain un autre individu de sa race encore plus abject que lui.

L'homme, qui avait réduit le repleu à l'état domestique, avait trouvé en lui un serviteur d'une soumission passive, et souvent d'une bassesse cauteleuse. Mais s'il pouvait se plaindre du naturel gourmand, poltron et dissolu du second être de la création, il s'en consolait en voyant qu'il possédait l'intelligence et le goût de la servitude. Malgré l'esprit querelleur que les repleux montraient entre eux, jamais aucune révolte, aucune insubordination n'avait été à craindre ; car le fond même de leur caractère était une poltronnerie batailleuse et vantarde que le

succès ou la peur, seuls, auraient pu rendre féroce. Quand l'homme fut détruit et passé à l'état fossile, les repleux, avec cette humeur querelleuse, apportèrent dans leurs relations mutuelles un esprit presque belliqueux, gardant pourtant des instincts d'obéissance et de servilité. Ces défauts en firent une race assez propre à l'état et à la discipline militaires ; aussi, au rebours des hommes stariens chez qui l'armée n'était rien, chez les repleux ce fut l'armée qui fut tout.

Portamoût eut donc peu de chose à faire pour enrégimenter les plus hardis d'entre les repleux, d'autant plus qu'il leur attribua argent, pouvoir et dignités.

La nouvelle noblesse se déclara apte seulement au métier des armes.

Plus près de la raison humaine que les masses ignorantes des repleux, Portamoût, qui voulut être aussi législateur, ne crut pas le pouvoir assez fort avec une armée instinctivement et brutalement obéissante : il voulut encore faire peser sur le peuple la tyrannie d'une superstition religieuse. Son père, pauvre mineur du pays des Savelces, avait été l'un des derniers et des rares sectateurs de l'Oxyure. Il avait élevé Portamoût dans cette religion, et celui-ci, accoutumé aux dogmes et aux cérémonies de ce culte, ne voulut point se donner la peine d'en connaître un nouveau. Des temples, des autels étaient debout ; c'étaient, selon les pays, ceux de Ruliel, de Starilla et de Panéther. Des repleux transformés en prêtres de l'Oxyure en prirent possession et y déroulèrent la série de leurs hideuses mascarades liturgiques. On rapporte même qu'il s'assembla un concile de ces nouveaux prêtres, où les repleux se reconnurent dès à présent une âme immortelle, et s'attribuèrent un paradis de jouissances futures réservées surtout en perspective aux guerriers et aux membres du clergé.

On dit que Portamoût, en voyant les instincts orgueilleux et bas de l'espèce qu'il gouvernait et se rappelant la majesté et la franchise de la race humaine, se repentit, avant de mourir,

d'avoir été l'un des instruments de la destruction de l'homme sur la terre. Il regrette, dit-on, que cette admirable sphère, que cette nature étincelante n'eût plus pour spectateurs que des êtres dégradés et incapables d'en sentir les charmes et la poésie.

Portamoût avait épousé une repleuse nommée Oussanru. Comme il ne devait pas laisser d'enfants, ce fut son frère de mère, le repleu Cassupif, qui lui succéda. Ce dernier épousa la reine Oussanru, de laquelle il eut plusieurs enfants. Cassupif était une sorte de repleu idiot et débile. Les chefs de l'armée et les nobles, voyant l'insanité du nouvel empereur, se divisèrent pour s'emparer du pouvoir, et entassèrent massacres sur incendies et pillages sur viols. La reine Oussanru ayant réussi à réunir à elle une certaine partie des troupes, envoya en présent aux armées soulevées, comme si elle eût voulu les apaiser, une quantité considérable d'eau-de-vie et de liqueurs fortes. Les soldats en délire s'abreuvent d'alcool. Ce ne fut pendant quelques jours dans les camps qu'orgie, ivresse et abrutissement. Sur ces entrefaites, la reine Oussanru, les sachant ivres et incapables de combattre, fit marcher contre ces masses inertes sa petite troupe fidèle, qui en fit une épouvantable boucherie ; et la paix fut rétablie.

Déjà le plus grand nombre des Cétracites étaient morts, et comme une génération de repleux avaient passé sur le monde depuis le suicide de l'homme, ces êtres, d'une plus haute taille et d'une intelligence plus grande que celle des repleux, étaient vénérés et contemplés avec une terreur superstitieuse. Bientôt l'étonnement qu'inspiraient au peuple ces vieillards cétracites fit place à une sorte de culte. Ils étaient d'une nature supérieure ; vite, les repleux en firent des demi-dieux. Le dernier qui survécut fut le cétracite Corlaop. Celui-là, ma foi ! devenu une rareté, fut tout à fait déifié, et eut des temples de son vivant, ni plus ni moins que l'Oxyure. On croit, du reste, que la superche-

rie des prêtres repleux contribua fortement à amener ce résultat. Voici, en deux mots, l'histoire du dieu Corlaop :

Ce Cétracite, qui était arrivé à un âge avancé, après avoir successivement survécu à plusieurs femelles, épousa à quatre-vingts ans une repleuse appelée Rédidou. Celle-ci, au bout d'une année, mit au monde un enfant de sang repleu. Corlaop, qui ne se rappelait pas qu'aucun Cétracite eût jamais eu de progéniture, voulait tuer la repleuse et son fils, lorsque le grand-prêtre de l'Oxyure, qui était le parent et probablement le séducteur de Rédidou, fit interpréter cet événement comme un miracle du Ciel ; et Corlaop se consola de sa mésaventure en faisant le dieu dans un temple splendide autrefois consacré à Ruliel.

L'hérédité se transmettant par les femmes, à Cassupif succéda un fils de sa sœur nommé Bénoraou. Ce prince repleu fut certes le plus capricieux et le plus fantaisiste des empereurs de sa race. Ayant ouï dire que les hommes avaient été plus forts et plus beaux que les repleux, parce qu'ils avaient les oreilles plates et la peau blanche et lisse, il voulut que tous ses sujets se fissent raccourcir les oreilles et épiler la peau. Ce fut à cette occasion grincements et grimaces dans la gent repleuse ; mais Bénoraou tint bon, et les repleux, bientôt sans oreilles et sans poils, de laids qu'ils étaient, devinrent affreusement hideux. C'est ce que ne put s'empêcher à la fin de reconnaître Bénoraou. Alors, il enjoignit à tous, sous peine de mort, de se teindre des pieds à la tête en rouge écarlate, et leur en donna lui-même l'exemple. Cette métamorphose plut assez aux repleux en ce que la population, ainsi rutilante, était devenue méconnaissable, et que ce masque favorisait le pillage et la débauche. Bientôt, enfin, mécontent de la couleur rouge, Bénoraou fit teindre successivement le peuple en bleu, en vert, etc., faisant passer, d'un instant à l'autre, du blanc au noir sa docile nation.

Son successeur, nommé Corrip, grand partisan de l'étiquette, conserva l'habitude de faire teindre ses sujets, mais il assigna une couleur ou une nuance à chaque classe et à chaque rang. Il avait réservé le blanc pour lui, sa famille et sa haute noblesse. Tous les ordres s'alignaient ensuite par couleurs et par nuances ; puis, enfin, venait la *plebs* qui, pour couleur distinctive, portait le gris clair. Malheureusement, il arrivait toujours que les mœurs malpropres et goinfres des hauts dignitaires ternissaient en peu de temps la blancheur de leur corps, et que la saleté et l'ordure de leur robe les faisait confondre avec les derniers repleux de l'échelle sociale barbouillés de gris.

Pendant que l'empereur Corrip passait son temps à débattre avec ses ministres les formes et les usages de l'étiquette aulique, l'empire se démembrait et plusieurs chefs d'armée se créaient un royaume indépendant. Nous voyons donc après Corrip la terre de Star divisée par États ou royaumes de repleux ; États se pillant, s'égorgeant, se conquérant à tour de rôle ; l'esprit des repleux s'en allant toujours aussi plus abruti et plus féroce.

Ce qui domine dans les guerres internationales comme dans les dissensions intestines des repleux, c'est le désordre et le mal occasionnés par les paniques qui survenaient assez fréquemment à propos d'une rumeur absurde, et qui jetaient en déroute des armées entières victorieuses ou vaincues, ou bien qui mettaient aux prises, en un clin d'œil et sans motif, des individus d'un même peuple s'égorgeant par peur les uns des autres. Dans ces circonstances, tout individu tremblant et bouleversé massacrait sans pitié toute chair repleuse qui tombait sous sa main. Il arrivait à chaque instant que les soldats d'une armée ou les habitants d'une même ville, pris d'une peur ridicule, en venaient aux mains et s'exterminaient avec fureur, jusqu'à ce que enfin, la peur devenant plus vive que la fureur, tous se mettaient à fuir dans toutes les directions. Ces peurs féroces s'expliquent

en partie par l'extrême poltronnerie qui faisait le fond du caractère des repleux. Tous les gouvernements tentèrent de faire des lois contre la peur, sans parvenir à en modérer les excès. Quoi qu'il en soit, dans tous les pays du monde, chaque individu convaincu d'avoir divulgué ses terreurs à son voisin était condamné à périr immédiatement par le pal.

Cette loi, qui forçait les repleux à déguiser leur poltronnerie, ne contribua pas peu à exagérer en eux le caractère vantard et bravache qu'ils ont conservé aujourd'hui.

Parmi les cinq ou six empires qui partageaient alors la terre habitée, celui qui compta surtout dans le monde fut celui de Polymanie, par cette raison que ses peuples se permirent le plus d'extravagances. Nous allons raconter sommairement les principaux traits de son histoire, parce que leur connaissance importe à l'intelligence des événements qui vont suivre.

Après une tourmente politique où quelques individus, qui se montrèrent presque des hommes, voulurent faire l'essai d'un gouvernement indépendant et libre, le despotisme et la guerre reparurent, traînant à leur suite une foule batailleuse de ces repleux de vanité et de sang, appelés héros, et que cette race avait toujours acclamés, probablement parce qu'ils étaient les bouchers de leur troupeau stupide.

L'état de Polymanie eut à souffrir misère, angoisse et désolation, de la gloire que s'acquirent dans tous les temps les chefs belliqueux de leurs hordes brutes et ahuries. On cite parmi les princes repleux qui occupèrent successivement le trône de Polymanie, Coscolo, Rontalouf et Tortipu. Ils furent les plus célèbres d'entre les rois des nations, par cette raison qu'ils firent tuer plus de repleux qu'aucun despote conquérant n'en avait encore fait périr, et parce qu'ils commirent le plus grand crime de

lèse-repleusité qui peut-être eût été perpétré depuis le commencement de la domination de la race.

Les Polymaniaques faisaient la guerre à tous leurs voisins à la fois, aux Ursusottins, aux Gibbogrimes, etc. Mais ceux-ci, de leur côté, tout en rendant la guerre aux Polymaniaques, ne se combattaient pas moins les uns les autres ; et il arrivait même aux repleux d'une nation de se battre entre eux et avec tous les autres peuples en même temps. Cependant cette race était poltronne et lâche ; mais peut-être trouvera-t-on cette contradiction apparente suffisamment expliquée, si l'on réfléchit que c'étaient des lâches disciplinés, obéissant servilement à des lâches vaniteux.

Il fallait assurément que l'espèce repleuse repullulât outre-mesure pour suffire à la consommation de la chair de repleu que faisaient des héros qui, à coup sûr, ne la marchandaient guère. Ce qu'il y a de singulier, c'est que plus Coscolo, Rontalouf, Tortipu et autres faisaient massacrer de leurs repleux, plus ceux qu'ils avaient exposés et qu'ils devaient exposer à la mort, fascinés et abrutis par la discipline, admiraient leurs sanguinaires extravagances.

Après une période de plus d'un demi-siècle, vraie débauche furieuse, véritable fouillis politique, le monde repleu dépeuplé, las et épuisé plutôt qu'assouvi et corrigé, se trouva un beau jour jouir d'une paix approximative.

À cette époque, ce fut un nommé Pansouillu qu'on pense avoir été le roi de Polymanie.

Pansouillu ne pouvant faire la guerre, mangea beaucoup, dormit bien et ne voulut faire autre chose.

Puis, vinrent après lui d'autres rois qui, eux, voulurent faire quelque chose ; mais qu'aurait pu vouloir une cervelle de repleu roi, si ce n'est vexer et torturer un peu sa nation stupide. Quelques-uns de ces princes employaient toutes les forces de

leurs sujets à se bâtir des mausolées ; et l'on cite, à ce sujet, un trait qui montre jusqu'où put aller leur orgueil.

Quand les repleux ne guerroyaient point, il était sûr qu'ils disputaient entre eux. Or, sous le règne d'un des derniers rois Polymaniaques, nommé Cafou, un schisme s'était produit parmi les prêtres du grand Oxyure, dont les uns voulaient placer dans le ciel leur paradis de jouissances futures, tandis que les autres le voulaient sous la terre. Cafou, lui, avait une prétention bien digne d'un repleu, c'est que ce n'était pas trop pour un roi comme lui d'aller en paradis corps et âme. C'est pourquoi, ayant d'abord embrassé la croyance de ceux qui mettaient le paradis dans l'espace, il fit construire par son peuple une tour dont le sommet devait toucher le ciel afin qu'on put après sa mort y jucher son tombeau. Mais par la suite ayant été ramené à la doctrine des prêtres qui soutenaient que le séjour bienheureux du grand Oxyure était sous la terre, Cafou fit abattre la tour et creuser à sa place un puits d'une profondeur incalculable, destiné à engloutir sa dépouille mortelle.

Au reste, si les Polymaniaques faisaient par leurs sottises l'admiration des Ursusottins, des Gibbogrimes et autres peuples imbéciles, ceux-ci, il faut le dire, faisaient leur possible pour leur ressembler, et tous montraient dans leur conduite une insanité à peu près égale.

Nous verrons plus tard quels événements vinrent bouleverser en un instant les conditions politiques et sociales de ces divers empires.

FIN DE L'INTERMISSION.

LIVRE III.

SATELLITES.

CHAPITRE Ier.

TASSUL.

I.

Un jet robuste et long marche ascensionnel,

Vers l'abîme des cieux emportant Ramzuel.

II.

Une fois dégagés des vapeurs de l'atmosphère, les Abares, qui portaient les derniers des Nemsèdes et les uniques rejetons de la race humaine, virent leur ascension prendre une rapidité inconnue.

Ramzuel monte, monte, s'éloigne avec la vitesse d'une bombe pointée contre le zénith.

Bientôt il a gagné des régions assez distantes de Star pour que la planète, d'un aspect déjà phosphorescent, paraisse aux voyageurs éthéréens embrasser dans l'éloignement le dessous des cieux.

Il monte encore, et la phosphorescence devient une véritable clarté lunaire ; il monte, et la terre n'est plus, de ce côté du ciel, qu'un disque immense qui effraie l'œil de sa masse énorme.

Ramzuel s'éloigne encore ; mais enfin, plein d'angoisse et d'incertitude, il s'arrêta un moment dans l'espace.

Or, en ce moment même, en regardant autour d'eux, Ramzuel et les Nemsèdes furent épouvantés du morne silence des cieux et de la solitude incommensurable pleine de lumière et de vide.

Où allaient-ils se diriger ?...

Au sein de quelle terre allaient-ils se réfugier ?

Les astres étaient encore si loin...

C'est alors que le disque frais et souriant de Tassul vint à leur apparaître.

Après un moment de réflexion, ils se décidèrent à diriger leur marche vers ce satellite qui, dans l'espace, est le plus rapproché de Star.

Mais malgré la force de progression infinie que les Abares possédaient, ils errèrent longtemps à la poursuite de Tassul, qui fuyait devant eux en accomplissant son mouvement de rotation autour de Star.

Ramzuel découragé s'arrêta alors, n'osant plus retourner sur ses pas, ni avancer plus avant dans les mers du vide. C'est pourquoi, au moyen d'une manœuvre particulière qui avait pour but d'équilibrer pour ses Abares les forces attractives et centrifuges il leur fit garder, dans ce point de l'espace, l'immobilité vraie et absolue.

Et les Stariens, désespérés et anxieux, regardaient autour d'eux parmi les disques épars au ciel, implorant et convoitant un monde, une terre, moins que cela, un débris de planète ou un astéroïde pour y respirer un instant.

III.

De mille astres groupés l'essaim se précipite ;
Les soleils tournoyant tombent dans leur orbite ;
Et tous, rapides, effrénés,
De leurs regards de feu contemplent étonnés
Ramzuel immobile, accroché dans l'espace.
Sous lui, par-dessus lui l'univers entier passe ;
Seul, l'exilé de Star s'arrête au firmament,
Comme un atome, aux cieux, saisi par le néant.

IV.

De la terre de Star la race détrônée
À périr dans l'éther se croyait condamnée…
Solitude et silence !… Et rien, rien autour d'eux
Que l'incommensurable et l'infini des cieux !
Abîmés dans les flots d'une froide lumière,
Les derniers des Stariens, pour leur tombe dernière,
Allaient avoir le vide et l'espace éternel.
L'homme allait finir là !
Cependant, Ramzuel
Aperçoit, s'élevant dans les bas-fonds du ciel,
Un astre chatoyant

Ô bonheur ! ô vertige !

La planète s'avance et vers eux se dirige...

Bientôt, de la raison invoquant le calcul,

Dans cet astre sauveur il reconnaît Tassul,

Qui, terminant pour eux sa course circulaire,

Venait lui-même offrir sa terre hospitalière.

V.

En effet, ce satellite après lequel Ramzuel avait couru avait une rapidité impossible, ayant achevé sa révolution autour de Star, revenait prendre les Stariens à ce point de l'espace où ils s'étaient arrêtés désespérant de l'atteindre. Ramzuel se plaça précisément dans la ligne par où devait passer Tassul, et il se trouva bientôt aux limites extrêmes de l'atmosphère de cette terre bienvenue. Une fois engagé dans l'air ambiant du satellite, il manœuvra de manière à voyager quelque temps à sa surface, et choisit pour son débarquement une plage isolée.

Ce fut au sommet d'une montagne que les Stariens prirent terre.

Enfin, ils avaient retrouvé une autre patrie. Mais, hélas ! leurs cœurs épanouis par l'espérance se serrèrent aussitôt qu'ils eurent promené leurs regards sur ces terres étranges. La physionomie de Tassul à la surface du sol avait aussi ses beautés, mais ses aspects étaient tout différents des aspects de la terre où ils étaient nés ; ce n'étaient plus les objets que les yeux avaient coutume de voir ; ils étaient bien exilés dans un monde nouveau.

En descendant de la colline où ils avaient opéré leur débarquement, ils trouvèrent des campagnes, où la végétation, com-

parée à celle de Star, leur sembla un peu rabougrie. La teinte des champs et des bois couverts de feuillage était assez uniformément blanchâtre, ou se dégradait du blanc au gris, comme si dans un paysage de Star, la campagne eût été saupoudrée de givre ; Cependant sur cette nature blanche et cendrée des fruits et des fleurs aux couleurs vives faisaient étinceler leur pointillé rouge, jaune et bleu.

Et puis, ce qui frappa par-dessus tout les Stariens d'étonnement et d'admiration, ce fut la multitude d'oiseaux aux couleurs pareilles à celles des fleurs, et qui par troupes disséminées et innombrables se montraient suspendus en grappes au milieu du feuillage blanc, ou voltigeant pêle-mêle parmi les fleurs et les fruits. Ces bandes chatoyantes et omnicolores donnaient l'animation la plus fantastique aux champs de cette terre, où l'on ne pouvait faire un pas sans voir jaillir devant soi, comme des milliers d'étincelles, de jolis oiseaux dorés, violets, rouges ou verts qui sillonnaient le ciel ou agitaient le feuillage en poussant des chants harmonieux.

Si le nombre des oiseaux parut prodigieux aux Stariens, celui des autres animaux leur sembla considérablement diminué, car ils n'en virent, çà et là, que quelques rares individus.

Après le premier coup d'œil donné à l'inspection du globe hospitalier, la troupe venue de Star leva instinctivement les yeux vers la *terre,* objet de regrets et d'amour. À ce moment, et pour le lieu d'où ils observaient, l'horizon de Tassul, le premier satellite de Star, était occupé en partie par cette grande planète qui, comme une lune démesurée, y embrassait une zone considérable.

VI.

Alors son orbe immense au-dessus de leur front

Étendait dans l'azur sa puissante auréole,

Et posait sur le ciel un scintillant plafond

Pour sa gigantesque coupole.

Tous les feux des soleils épars au firmament,

Réfléchis sur ce disque, en traçant leurs empreintes

Capricieusement,

Y faisaient miroiter ombres, rayons et teintes.

À l'éclat de cet astre orné du coloris,

Des reflets les plus chauds et des tons de l'iris,

L'œil eût cru rencontrer la palette d'artiste

De l'ange qui, des cieux divin paysagiste,

Peindrait les mondes infinis

Sur les fresques du paradis.

VII.

Outre les trois Nemsèdes, la famille starienne se composait, comme nous l'avons dit, de Ramzuel, de ses quatre enfants, de sa femme Corrilis et de la sœur de celle-ci nommée Essula.

La troupe voyageuse, après avoir déposé les Abares en lieu sûr, s'avança avec précaution pour chercher quelques traces du passage de l'homme sur ce globe. Leurs recherches ne durèrent pas longtemps, car, après quelques heures de marche, ils découvrirent dans le lointain les édifices d'une ville bâtie au bord d'un lac.

Ils s'approchèrent frissonnant d'inquiétude.

Les premiers Tassuliens qui les aperçurent, étrangement surpris de l'étrangeté de leur personne, firent rassembler tout le peuple autour d'eux.

Ramzuel et Mundaltor, au moyen d'une pantomime expressive et suppliante, racontent leurs malheurs en montrant le berceau de leur origine. Les différences physiques d'organisation qui les distinguaient démesurément des hommes de Tassul firent croire facilement à leurs aventures. Les Tassuliens, bons et hospitaliers, les secoururent d'abord, et ensuite leur attribuèrent des terres sur un continent fertile, quoique presque désert. Ce continent était situé sur la face de ce globe qui regardait perpétuellement la terre starienne en gravitant autour d'elle. Ce fut là que Ramzuel établit sa famille dans l'espoir d'y commencer la régénération de la race starienne.

Essula, sœur de Corrilis, était destinée à vivre dans le célibat ; mais Séelevelt le Longévite ayant fait comprendre à l'épouse de Ramzuel le dommage que la stérilité de sa sœur causerait à sa famille qui avait besoin de produire pour réparer le sang starien dont les sources menaçaient de se tarir, Corrilis vint prier elle-même Ramzuel de prendre Essula pour seconde femme.

C'est pourquoi le nombre des enfants de Ramzuel devient très-grand.

VIII.

Disons maintenant quelle était cette race humaine de Tassul avec qui les Stariens vont vivre désormais.

Ramzuel et les Longévites ses amis, ignorants du langage et des mœurs de ces peuples, crurent pendant quelque temps que les femmes étaient soigneusement gardées dans l'intérieur des habitations, ou que la coutume leur faisait une loi de ne pas se montrer en public. Mais leur surprise fut grande quand ils dé-

couvrirent que les individus avec lesquels ils entretenaient des relations n’avaient point de femmes, mais qu’ils possédaient eux-mêmes les deux sexes, en un mot qu’ils étaient *hermaphrodites*.

Les Tassuliens, pourvus des organes propres à l’homme et à la femme, ne devaient pas même pour les besoins de la génération contracter un rapprochement avec un individu de leur espèce : seuls, et par leurs facultés propres, ils étaient aptes à engendrer et à donner l’être.

Leur costume était uniformément une sorte de toge amplement drapée sur leurs épaules. Les Tassuliens, robustes et grands pour la plupart, ignoraient le luxe et pratiquaient socialement l’égalité la plus absolue.

Si l’amour des sexes était chose inconnue et impossible à ces peuples, on dit qu’ils trouvaient en eux-mêmes des sources très-vives de félicités naturelles. Qui peut comprendre, d’ailleurs, les douceurs de l’amour solitaire, de l’amour de soi ; amour toujours fidèle, sans jalousie, sans regrets ? Cependant, le sentiment le plus absolu, la passion la plus constante du caractère des Tassuliens est sans contredit la passion de la paternité. L’amour paternel est la vie et le bonheur de cette race. Et comment n’en serait-il pas ainsi ? Exempts des soucis de l’amour conjugal, tous les besoins du cœur trouvent à s’épancher sur leurs enfants. Jamais, comme chez l’homme mâle, un doute rongeur ne vient troubler sa quiétude de père. Mais, de plus, son enfant est engendré de son sang ; il est de sa chair à lui seul ; il a vécu dans ses entrailles et n’a point été porté et allaité par une femme devenue indifférente ou odieuse. Chez une race humaine pourvue des deux sexes, l’enfant, tout entier à la femme, ne tient à son père que par un lien infiniment fragile, que le doute brise quelquefois à ses yeux comme aux yeux du monde. Combien de pères, ayant le besoin de la paternité profond et nécessaire, ont regretté de n’être pas, comme les

femmes, liés plus complètement à la procréation d'un individu de leur sang ?

Grande, très-grande est la sollicitude du Tassulien pour ses enfants, et cette sollicitude n'est égalée que par le respect et l'attachement des enfants pour l'unique auteur de leurs jours. La famille, basée sur l'amour paternel et le dévouement filial, est fortement établie chez les Tassuliens. Comme le mariage ne saurait exister, les enfants ne quittent jamais leur père pour suivre un étranger, et le patriarche meurt entouré de sa lignée dont les regrets le suivent même au-delà du tombeau.

Dans cette société, malheur aux stériles, condamnés à passer une vie de solitude sans espérance pour leurs besoins d'aimer. Aussi presque tous les Tassuliens à qui la nature a refusé le don de la paternité recourent de bonne heure au suicide. Une particularité de l'organisation physique de cette race lui en fournit un moyen d'une extrême commodité. Les Tassuliens ont le cœur placé sous l'influence de la volonté, et un effort vigoureux de cette volonté peut en arrêter les battements : la volonté de mourir suffit pour les tuer.

Les nombreux genres d'oiseaux qu'on rencontre à Tassul sont presque tous pourvus des deux sexes. Les animaux mammifères, pour la plupart hermaphrodites, n'y sont qu'en petit nombre.

L'animal le plus commun de ce globe est une sorte de reptile appelé *Boule*, et qui, comme son nom l'indique, a la forme d'une boule de chair d'un blanc livide, sans apparence de membres ou d'appendices extérieurs. Ce reptile qui vit d'herbe sèche, et qui marche ou plutôt se roule à terre en imprimant des contractions musculaires à sa peau, inspira longtemps du dégoût aux Stariens qui ne pouvaient voir sans effroi cette masse charnue, grosse comme une tête d'homme, avec sa fente buccale surmontée de deux trous au fond desquels brillaient deux yeux toujours fixes, sans mouvements, sans paupières.

IX.

Dans ces champs que tapisse une herbe fine et blanche
Se presse la tribu des fils de Ramzuel.
Le PÈRE est avec eux : sa vieillesse se penche
Et s'appuie en tremblant au bras de Cosmaël.
Les enfants sont rangés autour du vieil abare
Qui sauva leurs parents du meurtre universel.
À la mort qu'il pressent, Ramzuel se prépare :
Tous ont reçu de lui le baiser paternel ;
Il monte sur l'abare, il y reprend sa place…
Et prononce ces mots d'un accent solennel :
« J'ai voulu que l'abare où j'ai vaincu l'espace
» Soit mon dernier abri, mon tombeau dans le ciel ;
» Mais aux hasards du vide avant qu'il ne s'envole,
» De votre père à tous voici l'ordre immortel :
« Humains, retenez bien ma dernière parole ;
» Que toujours et partout ce mot sacramentel,
» Par le père à son fils répété dans les âges,
» Soit le grand souvenir ; testament éternel
» À ses enfants dicté par le premier des sages : »

X.

» RESPECT À MON SANG ! »

XI.

Tous écoutent encore, et déjà Ramzuel
Des champs de l'infini sillonnait les espaces :
Les yeux des Stariens veulent fixer ses traces ;
Mais l'abare au hasard roule ascensionnel...
Les derniers qui l'ont vu, sous des horizons vagues,
D'un éther azuré planer au fond des vagues,
Rapportent que l'abare, égaré dans le ciel,
Alla se perdre enfin au sein de Ruliel.

XII.

À la mort de Ramzuel, ses enfants et ses petits-enfants étaient déjà au nombre de plusieurs centaines. Les arts et les lettres avaient été conservés florissants, grâce aux trois Nemsèdes qui, gardiens de toute science, s'étaient fait les précepteurs des enfants de Ramzuel, et avaient distribué les professions selon les aptitudes individuelles.

Sous un gouvernement fraternel, les Stariens vécurent pendant une période de quatre siècles, multipliant de telle façon que leur nombre dépassa bientôt celui de la race humaine de Tassul. Quoique vaguement attristés par la tradition des souvenirs de la terre perdue, les Stariens s'étaient accoutumés à regarder comme la patrie désormais fixe et inaliénable de leur race cette autre terre de Tassul avec ses végétaux rapetissés et sa

nature grisâtre à peine égayée par ses essaims d'oiseaux riches. Ils considéraient, comme le seul aspect, comme le champ unique donné à leurs regards, la vue de ce ciel toujours occupé dans sa plus grande partie par une lune immense qui les éclairait en leur renvoyant une lumière fantasmagorique, mais devenue terne et blafarde.

Quelques années se passèrent encore ; mais, au bout de ce temps, on s'aperçut que les Tassuliens et les Stariens, ayant envahi tous les coins de cette terre malingre, ces deux races allaient étouffer sur un globe trop étroit et incapable de nourrir toute sa population.

Du côté des Stariens, un conseil des élus du peuple fut convoqué : là, Cosmaël, Séelevelt et Mundaltor calmèrent la douleur désespérée des Stariens en leur montrant des abares de grand modèle qu'ils venaient de faire terminer, et en leur promettant, à défaut de la terre starienne où ils n'osaient encore s'aventurer, un autre monde où le superflu de la population pourrait émigrer. Il fut donc décidé qu'une flottille d'abares, sous la conduite de Cosmaël, se dirigerait dans un moment opportun vers Lessur, le satellite de Star immédiatement placé dans l'espace au-dessus de Tassul.

Après une traversée où quelques abares dispersés furent obligés de retomber vers Tassul ; trois abares, commandés chacun par un des Longévites, débarquèrent à Lessur les Stariens au nombre de cent cinquante.

Avant d'entrer dans la description de ce satellite, disons de suite que l'exploration première de ce globe, d'un volume double de celui de Tassul, suffit pour décider les Stariens à y former des établissements, et que, sur l'avis qui leur en fut donné, plusieurs centaines de familles stariennes de Tassul s'y transportèrent successivement.

CHAPITRE II

LESSUR.

I.

Lorsque les navigateurs éthéréens, guidés par Cosmaël, abordèrent à Lessur, leur étonnement fut au comble. Ils sortaient du vide de l'éther, dont le fond est d'un noir transparent, et commençaient à nager dans l'air atmosphérique qui enveloppe Lessur. Ils se hâtent de laisser arriver cet air nouveau et pur dans l'intérieur des abares pour respirer à pleine poitrine. Aussitôt, leur odorat est délicieusement affecté par l'impression d'une molle senteur. Ils prirent terre, délectés et ravis, et ne s'habituèrent peu à peu à ces odeurs que pour en humer plus voluptueusement les nuances, différentes selon la brise qui agite les ondes de cet air embaumé.

À Lessur, l'aquilon et le zéphir ont des parfums divers ; mais rien n'égale les sensations de suave félicité où vous jettent quelquefois les odeurs enchantées et caressantes des brises du soir ou du crépuscule incomplet de ces mondes. Ces brises presque toujours provoquent une placide ivresse et appellent un sommeil plein d'une délectable quiétude.

Cette atmosphère odorante, cet air qui couvre la surface de Lessur, au lieu de colorer le ciel en bleu comme dans Star ou Tassul, teint en jaune doré ses transparentes profondeurs, et sa limpidité même n'est ternie que rarement par des nuages d'un blanc d'argent.

Imaginez sous ce ciel chaleureux une terre perpétuellement parée d'une végétation, d'une verdure souvent bleuâtre, mais aussi cachée le plus souvent sous des fleurs odorantes, sous

d'innombrables fleurs, toutes de couleurs éclatantes, toutes exhalant des parfums d'un ton variable. Ces fleurs petites aux herbes sont démesurément puissantes aux arbres. Si Tassul était le pays des oiseaux, Lessur, aux yeux des Stariens, fut celui des fleurs et par-dessus tout la terre enchanteresse des doux parfums.

En traversant ce ciel doré, les soleils avaient un éclat plus chaud et plus ardent. Star, plus éloignée de ce satellite, ne surplombait plus de sa masse circulaire la moitié du ciel comme dans Tassul ; mais son disque encore puissant rappelait mélancoliquement aux Stariens les souvenirs traditionnels de la mère patrie.

Avançons au milieu de cette verdure et de ces fleurs, éclairés par ce ciel doré, et respirant cet air nuancé de parfums selon la direction des brises. Avançons, car nous voulons faire connaissance avec la race humaine du satellite, et nous venons d'apercevoir dans ces campagnes des hommes de Lessur assis sous des ombrages fleuris.

II.

Tout de grâce et de feu, l'habitant de Lessur

Parut aux Stariens l'emblème le plus pur

De la forme exprimant la vie intelligente,

L'esprit mouvant la chair animée et pensante.

La vie et la pensée, en ce splendide lieu,

Dans chaque homme embelli gravait les traits d'un Dieu.

Race angélique à voir, presque immatérielle !

Leur fibre rose et pâle est expressive et belle :

Comme un rayon du jour, leur teint jette un éclat
De lumière fondue en un tendre incarnat ;
Leur sang vermeil et clair est une vive essence
Qui frémit sous la peau, court, pétille et s’élance.
Mais dans leurs yeux surtout resplendit un foyer
Des flammes de l’esprit, tel qu’il peut défier
Un regard starien d’en fixer la puissance.
Nos voyageurs surpris se tenaient à distance.
Ils s’approchent... Déjà, ces humains merveilleux
Ont vu les Stariens, et s’avançant vers eux,
Ils parlent... Dans leur bouche, un rhythme sympathique,
Un langage, où toujours poésie et musique
Inspirent à l’instant des chants improvisés,
Traduit toute pensée en vers harmonisés.
Dans un discours public leur voix vibrante et claire
Ne voudrait se servir d’une prose vulgaire
Réservée à l’enfant, quand dans l’intimité
L’emploi des vers parlés est à peine accepté.
De cette race artiste, admirable symbole,
L’orateur est celui qui prête à sa parole
Le talent large et prompt d’un grand compositeur,
La verve d’un poète et la voix d’un chanteur ;

Qui dans un chant rhythmé, que le sujet nuance,
Improvise à l'instant mélodie et cadence.
Les Stariens émus écoutent leurs concerts
Et suivent palpitants ces hommes doux et fiers,
Curieux de sonder leurs mœurs extra-humaines...
Au fond d'une prairie, où de pures fontaines
Distribuent à l'entour les plus tièdes fraîcheurs,
Un bouquet d'arbres verts suspend un ciel de fleurs.
Dessous, comme un tapis, la terre est émaillée.
Sous cette arcade à jour, entre des fleurs taillée,
Danse et chante un essaim de femmes de Lessur.
On voyait s'élever d'un pied nerveux et sûr,
Se suspendre, flotter frêles, aériennes,
Ces sylphides d'albâtre, âmes lessuriennes
Dont la perle amollie aurait formé la chair.
En voltigeant ainsi, leurs voix jettent dans l'air
Des chants qui vont au cœur, des chants dont l'harmonie
Traduit en doux frissons une ivresse infinie...

III.

Les Stariens étaient dans un extrême ravissement !... Conduits dans l'intérieur des villes, ils commencent alors à s'instruire des mystères de la vie de ce peuple. Le premier de ces mystères, qu'ils furent quelque temps à pénétrer, résidait dans

les conditions organiques qui interdisaient aux deux sexes un rapprochement immonde. La génération et les voluptés qui l'accompagnent avaient pour moyen de transmission un magnétisme sympathique dont la décharge combinait les forces vitales dans un même embrassement, dans un même amour. Du reste l'enfantement avait lieu comme chez les Stariens.

Ces circonstances physiologiques amenaient forcément la spiritualisation de l'amour des sexes ; mais cet amour avait besoin, pour s'exercer, de rencontrer l'individu sympathique de l'autre sexe.

Les hommes dès l'âge de la puberté se mettaient à la recherche de la femme dont le fluide vital, dont les forces vives du sentiment pouvaient entrer en combinaison avec les aspirations et les besoins de son être. La recherche était longue. Une seule femme souvent était organisée sympathiquement avec l'homme tourmenté du besoin d'aimer. Quelques-uns n'en pouvaient jamais trouver ; ils devenaient errants et mélancoliques.

On comprend qu'avec ces conditions et ces difficultés les mariages devaient se faire, il ne faudrait pas dire, en dehors des idées de beauté, car les Lessuriennes étaient toutes belles, mais toujours au moins en dehors des idées de fortune.

À Lessur, la nature est du reste toute de volupté et de sympathie. Sous ces cieux dorés, sur cette terre d'enchantements et au milieu de cet air parfumé, il passait quelquefois des ondées d'un fluide aux effets pénétrants, des courants d'un magnétisme voluptueux dont les vagues mystérieuses réjouissaient toute chair vivante et sensible.

IV.

C'est aux jours printaniers,

Quand un vent frais dans les halliers

Des étamines d'or à la fibre amoureuse
Vient répandre à flocons
La poussière luxurieuse ;
Quand les fleurs naguère en boutons
Sous le souffle expansif d'une chaude nature
Étalent largement l'éclat de leur parure ;
Quand les quatre soleils opposés dans les cieux
Des quatre angles du monde envoient croiser leurs feux
Aux plages de Lessur ; parfois, à fleur de terre,
Passent des courants lumineux,
Un fluide inconnu traverse l'atmosphère ;
Cette tiède électricité
Aux doux ravissements, aux plus vives étreintes
Livre le peuple transporté ;
Ses secousses, surtout, lui dardent les atteintes
D'une céleste volupté.
Alors ce monde entier s'ébat, palpite et vibre
À chaque jet que pousse un courant sensuel,
Et toute vie, alors, sent tressaillir sa fibre
Aux transports délirants d'un spasme universel.

V.

Il serait impossible de donner ici une idée, même incomplète, de la perfection des arts, et en particulier des arts reproducteurs de la couleur et de la forme. La peinture y était-exercée avec un goût tel que les Stariens qui y avaient excellé, que Mundaltor le Nemsède qui l'avait cultivée pendant le cours de sa longue existence, ne pouvaient se rassasier de contempler les prodiges picturaux des Lessuriens. Mais les merveilles de l'architecture lessurienne leur parurent mériter bien autrement encore l'admiration et l'étonnement.

Outre la beauté et l'élégance attribuées à chaque monument en particulier, les Lessuriens combinaient la disposition de l'ensemble des édifices, de manière à donner à leurs palais et à leurs cités, pris à un certain point de vue, un aspect séduisant et à en former un tableau bizarre ou grandiose, mais toujours plein de majesté et d'originalité. Pour cela, ils avaient l'habitude de construire leurs villes en amphithéâtre sur le versant d'un coteau, ou dans un autre site pittoresquement disposé ; et là, avec des monuments, des aqueducs, des fleuves artificiels et des arbres placés avec art, ils y dessinaient un paysage, un tableau saisissant et fantastique.

VI.

Les Stariens, charmés des beautés de cette terre, demandèrent et obtinrent des Lessuriens l'autorisation d'envoyer des colonies pour peupler quelques contrées de ce monde. Lessur, d'une étendue double de celle du satellite Tassul, était proportionnellement moins peuplé ; car les Lessuriens avec leur nature esthétique étaient peu féconds. C'est pourquoi, de retour dans Tassul, le récit des voyageurs fit noliser des flottilles d'abares qui portèrent dans Lessur le trop-plein de la race starienne de Tassul. Ceux-ci multiplièrent à leur tour sous ce ciel fortuné. Des relations de tous les jours furent entretenues entre les deux

globes au moyen des abares, et la race de Ramzuel au milieu de vicissitudes de moindre intérêt crût et grandit.

Ce ne fut qu'au bout de deux siècles que les Stariens de Lessur formèrent le projet de s'aventurer encore une fois dans des espaces inconnus, espérant trouver dans un nouveau globe d'autres merveilles et un aliment à leur curiosité. C'est pourquoi une escadre montée par cinq cents Stariens de Lessur gravit les cieux et alla débarquer dans Rudar, le troisième satellite de la planète starienne.

CHAPITRE III.

RUDAR.

I.

Lorsqu'ils furent à proximité de la terre de Rudar, le désir des Stariens, qui avaient espéré trouver dans ce globe des beautés égales à celles de Lessur ou tout au moins de Tassul, fut désagréablement déçu. En descendant sur ce monde, les abares s'enfoncèrent dans une atmosphère brumeuse où les Stariens perdirent bientôt la vue des astres. L'air ambiant de ce globe était constitué par une sorte de brouillard fuligineux, par une vapeur grise sans transparence, mais seulement translucide à la clarté du jour.

Les Stariens, sortis des abares, pensèrent suffoquer en respirant cet air impur, et ce ne fut qu'après quelques heures qu'ils purent s'y habituer.

Les cœurs de nos voyageurs se serrèrent, lorsqu'ils examinèrent, dans l'ombre de ce ciel, la terre qu'ils avaient sous leurs pieds. Là, ni fleuves, ni mers, mais un sol semé de lacs bourbeux et de marécages. Au ciel, une vapeur éternelle ; et jamais, jamais ni azur, ni soleils, ni astres étoilés.

Cependant la végétation pleine de force étendait partout ses rameaux et ses feuilles d'un noir terne ; couleur uniforme, mais allant quelquefois jusqu'au brun ou aux nuances safranées. Quelquefois aussi cette nature s'émaillait de fleurs blanchâtres, ou dans les saisons hivernales on la voyait saupoudrée tristement de flocons neigeux.

II.

Dans l’air une brume noirâtre
Jette son voile opiniâtre
Entre cette terre marâtre
Et des cieux toujours ignorés.
Les eaux, de leurs fanges opaques,
Creusent partout de noires flaques,
Ou de marécageux cloaques
Pleins de monstres blancs ou cendrés.
Point d’arbre ici qui ne revête
Son tronc anguleux d’une crête ;
Sur les rameaux la vive arête
Étend son angle universel.
Nature âpre et sans teintes douces !
De grands lichens, d’énormes mousses
Voient leurs bras noirs, leurs larges pousses
Se perdre dans la nuit du ciel.

III.

La tradition conservée par les naturels rapporte qu’aux premiers âges le ciel était sillonné de soleils ; que l’air était pur alors, la terre fertile, et que la végétation aux vives couleurs arrondissait ses rameaux et ses feuilles. Mais dans la suite des temps, disent les Rudariens, le globe trembla sur ses bases agité

de convulsions, l’air se corrompit, les eaux éparpillées à la surface de la terre la couvrirent de marécages, et c’est depuis ce moment que ciel et terre, astres et végétaux se sont assombris.

IV.

Voici la description que les voyageurs stariens ont laissée des naturels de Rudar :

Ces hommes, presque tous maigres, grands et osseux, sont doués d’une force musculaire considérable, et toute leur chair, comme desséchée, est formée de fibres grisâtres, serrées et puissantes. Leur peau, uniformément argentée, brille d’un éclat métallique assez vif. Au lieu de cheveux, leur tête est recouverte d’écailles étroites, longues et luisantes, auxquelles les mouvements des muscles du crâne impriment un bruit analogue à celui que rendent les serpents à sonnettes. Leurs yeux d’un vert émeraude ont la prunelle d’un jaune de feu, et jettent une phosphorescence singulière. Du reste, leur caractère est triste et taciturne, car leur vie est une lutte acharnée et continue contre un danger que la nature a placé plus près d’eux, peut-être, que des autres espèces humaines :

Ce danger, c’est la Mort...

V.

La mort, déjà pour tous, c’est l’inconnu, le doute ;

Silence vaste et froid, nuit longue qu’on redoute :

La mort, qui fait pourrir notre corps dans un trou,

Emporte encor bien loin notre âme on ne sait où !...

VI.

Eh bien ! cette mort si cruellement réelle pour toutes les races d'hommes qui y succombent à la manière des Stariens, est une réalité bien autrement terrible pour les habitants de Rudar.

Chez les Rudariens, la *Mort* est véritablement un être vivant et visible ; c'est une espèce matérielle qui a la forme et le volume d'une vessie allongée, pourvue, tout autour de son enveloppe extérieure, de membranes ou de lames pendantes qui lui servent d'ailes. Ces êtres qui n'ont rien de commun avec les autres êtres de ce monde, ni comme organisation, ni comme nature, sont pour l'espèce humaine et le règne animal l'ennemi dévorant et le tombeau de toute vie ; car le seul aliment capable de vivifier et de soutenir l'existence de ces Morts est l'âme des hommes et les forces vitales des animaux, qu'ils ont la faculté d'aspirer, de sucer à distance en enflant leur peau musculaire. Rien que des âmes immatérielles ou des esprits vitaux peuvent les repaître et les sustenter. Quelques-unes de ces Morts, errantes dans l'air brumeux de Rudar, préfèrent pour leur nourriture l'âme des enfants et des jeunes animaux ; celles-ci l'âme des femmes ; d'autres, au contraire, l'âme et les forces vives des hommes au fier courage. Les unes aspirent la vie tout d'un coup ; d'autres, savourant l'agonie de leur proie, sucent d'abord les forces de la victime, puis la laissent abattue pendant quelque temps, pour revenir bientôt dévorer son intelligence, et gardent son âme, enfin, pour un dernier repas.

Les Rudariens, avec leur organisation aux fibres d'acier, eussent été immortels si les Suppôts de la mort ne les eussent décimés à chaque instant. Néanmoins, pendant toute la durée de leur existence, la nature énergique des Rudariens est en lutte perpétuelle contre les objets de leur destruction. Les Morts ne peuvent périr elles-mêmes que par le feu le plus ardent, c'est pourquoi les Rudariens ont inventé des armes qui, chargées d'un feu puissant, réussissent quelquefois à anéantir d'un seul coup les oiseaux des funérailles humaines.

Quelque infatigables que les Rudariens se soient montrés dans une guerre de cette espèce, les Morts auraient depuis longtemps dévoré entièrement la race des hommes, si les Rudariennes, toutes multipares, n'eussent incessamment reproduit l'aliment du trépas, et réparé les pertes de l'humanité par une prodigieuse fécondité.

VII.

Pourtant ce monde plein de nuit et d'amertume,
Est en fête parfois. Ainsi, quand noir de brume,
Aux jours des molles chaleurs,
L'air s'est épaissi des vapeurs
Des lacs, et que la nuit se fait encor plus sombre,
On voit sourdre, du fond de ces marais sans nombre,
De longs essaims de feux follets
Verts, rouges, bleus et violets.
La terre en un moment éclate illuminée !
De ces feux colorés la mouvante traînée
Bondit et se joue en dansant.
Les follets passant, repassant,
Entremêlent partout leurs couleurs enflammées
Et couvrent de clarté ces terres transformées.
On dit que pendant les instants
Si courts, où ces feux tremblotants

Dans ce monde brumeux promènent leur féerie,
On voit l'humanité, par la douleur meurtrie,
Oublier peines et combats
Pour se divertir aux ébats,
Aux lueurs des follets, et par troupes immenses
Courir avec fureur se mêler à leurs danses.
Oh ! c'est fête, joie et amour,
Car pendant ces heures de jour,
Interrompant le cours de leurs festins funèbres,
Les Morts pleines d'effroi vont chercher les ténèbres.

VIII.

C'est surtout au sein de ces tourbillons dansants et au milieu du délire de ces fêtes qu'on entendait chanter les louanges et les exploits d'Ourbatram, le héros des Rudariens. Oh ! celui-là fut un héros comme les autres races humaines n'en connaissent point. Ailleurs, ceux qu'on honore de ce titre l'ont ramassé dans des mares de sang humain. Ourbatram, lui, ne combattit toute sa vie que ces monstres aux ailes gluantes et multiples qui sont le tombeau des âmes pour les êtres de Rudar. On raconte que les Oiseaux de la mort, qui, chaque jour, voyaient quelques-uns des leurs tomber sous ses coups, se réunirent en troupe pour l'attaquer et chercher à dévorer ses forces ou à sucer sa vie. Ourbatram, seul, lutta contre eux cent jours et cent nuits ; mais au bout de ce temps, vaincu par le sommeil, il s'affaissa sur un monceau des cadavres des monstres de la mort, et ses forces vives furent aussitôt englouties et aspirées par les estomacs affamés des Morts qui survivaient à leurs compagnes.

La légende rudarienne affirme qu'à la suite des combats d'Ourbatram la mortalité diminua chez les Rudariens ; la mort était devenue plus rare, jusqu'à ce que, les monstres funèbres ayant multiplié de nouveau, l'espèce humaine fut de nouveau décimée comme elle l'est aujourd'hui.

Mais, hélas ! la terre de Rudar n'a plus de guerriers de la trempe d'Ourbatram !

IX.

Une fois la curiosité des voyageurs stariens satisfaite, ils s'empressèrent de regagner les globes de Lessur et de Tassul, abandonnant le dessein qu'ils avaient pu concevoir, avant leur voyage, de fonder des colonies dans Rudar. Cependant, les récits qu'ils firent à leurs compatriotes sur les singularités de cette terre décidèrent plusieurs de ces derniers à traverser l'espace pour aller explorer une nature aussi étrange ; et aujourd'hui encore Rudar reçoit tous les ans la visite d'un grand nombre d'étrangers des autres globes.

Du reste, la venue et le contact des Stariens dota les peuples ténébreux de Rudar d'un bienfait inappréciable, en leur enseignant l'art de construire des abares. Ils ne purent toutefois, comme la race starienne, fuir par ce moyen leur planète livide et malsaine ; car ils dépérissaient et mouraient presque tous, une fois sortis de leurs brouillards. Mais les machines éthéréennes leur permirent de s'élever quelquefois aux limites supérieures de l'atmosphère de Rudar, et il n'était pas un seul d'entre eux qui ne se permît cette ascension, afin de pouvoir, au moins une fois en sa vie, jouir de la vue des astres et du ciel constellé.

CHAPITRE IV.

ÉLIER.

I.

La découverte, ou plutôt le voyage d'Élier fut une tentative hardie devant laquelle recula longtemps l'audace des Stariens de Tassul et de Lessur. Cependant sa transparence et les effets de lumière qu'il renvoyait aux autres planètes sollicitaient puissamment la curiosité des voyageurs entreprenants qui avaient pénétré dans Rudar. Choisissant donc un moment où la conjonction des globes rendait le trajet plus facile, cinq abares de grande dimension partirent de Lessur, vinrent toucher et se réparer à Rudar, et de là s'élancèrent audacieusement vers les régions éloignées où gravite Élier.

Ils avaient dû renouveler l'air respirable des abares dans l'atmosphère de Rudar ; mais cet air, plus épais et moins oxygéné que celui des autres planètes, se corrompit assez promptement pour causer de grands ravages parmi les équipages qui avaient entrepris cette navigation de long cours. Un grand nombre de voyageurs en moururent ; et au moment où ils entrèrent dans l'air ambiant d'Élier, ceux qui restaient vivants étaient sur le point d'être asphyxiés. Heureusement pour ceux-ci, l'atmosphère réparatrice d'Élier vint promptement réchauffer leur poitrine et vivifier leur sang, et ils débarquèrent encore, au nombre de plusieurs centaines, sur la terre diaphane qu'ils avaient convoitée.

II.

Mais qu’ils furent affreux ces jours de traversée !
Nos hardis Stariens, naufragés dans l’éther,
Périssaient haletant après un filet d’air,
Comme le nautonier, au calme de la mer,
Voit sécher par la soif sa poitrine oppressée.
Les cadavres des morts sont par leurs compagnons
Abandonnés au vide ; et tel des moribonds
Qui mesure des yeux les abîmes sans fonds
Où chaque corps humain jusqu’à l’infini tombe,
Près de rouler lui-même en cette immensité,
Croit comprendre l’éternité
Par la profondeur de sa tombe.

III.

Ceux qui n’imaginent la transparence que semblable à celle de l’eau ou du cristal, voire même de notre air atmosphérique, se font une idée incomplète de la diaphanéité du globe d’Élier. La propriété qu’ont les corps de cette planète de se laisser traverser par la lumière est égale à celle même de l’espace ou de l’éther le plus fluide ; de sorte que, pour l’œil des Stariens, les astres actuellement situés au nadir étaient aperçus à travers le globe d’Elier comme si aucun corps n’eût été interposé entre l’observateur et ces astres.

L'arrivée des abares, de ces masses opaques, effraya hors de toute mesure la race animale d'Élier, qui de toutes les parties de ce globe les aperçut flottants sur un des points de sa surface.

En arrivant à Élier, les Stariens ne purent d'abord embrasser d'un seul coup l'ensemble des êtres et des accidents de cette terre. Le premier coup d'œil ne leur révéla que confusion et formes vaporeuses et indéfinies. Leurs regards, inaccoutumés à pareil spectacle, avaient besoin de s'habituer et d'apprendre à voir aux différents points du globe, car la réfraction de la lumière apportait, selon la densité, la position et la distance des objets, des effets dioptriques difficiles à saisir pour des yeux non exercés.

IV.

Plantes et minéraux, mers et vapeurs atmosphériques jouissent ici d'une transparence absolue. Les hommes et les animaux supérieurs seulement tranchent sur ce tout par la translucidité opaline de leur corps. Leurs yeux seuls, construits comme les nôtres, sont d'un blanc entièrement opaque. Les muscles de cette race humaine ont l'apparence des faisceaux fibreux de l'amiante. Le sang qui coule dans leurs artères est pareil à de la lymphe ; le sang veineux semble être du chyle ou du lait.

Malgré cette carnation offrant dans toutes ses parties l'aspect vitré d'une opale laiteuse, les hommes d'Élier sont grands, agiles et bien proportionnés. Les femmes, un peu plus petites, sont délicates et légèrement diaphanes. Ces mignonnes créatures, se jouant follement à la surface de la terre limpide d'Élier, paraissaient aux Stariens comme autant de sylphes gracieux balancés dans les airs.

V.

Sur ce monde plus de couleurs ;
La teinte des objets ne rend plus la limite
De leurs contours extérieurs :
Par des tons de lumière elle est ici décrite.
L'œil ne découvre incessamment
Que mille formes pénétrables,
Et poursuit successivement,
À travers chaque objet de ces lieux perméables
Aux regards exercés, ses explorations
Interminables,
Jusqu'aux profondes régions
Où la croûte du globe a ses fondations.
Pourtant, en regardant le plan géologique,
On voit que tout terrain n'est point achromatique
Et que des bans entiers dans ses couches compris
Reflètent en anneaux le charmant coloris,
Les teintes vives de l'iris.
Ce changeant phénomène aux Stariens explique
Ces éclairs colorés renvoyés dans l'éther
Et qui font à distance admirer Élier.

VI.

Mais, nous l'avons dit : les Stariens ne purent faire connaissance avec les mystères de ce monde transparent que par degrés et après y avoir été initiés par une longue étude et beaucoup d'attention. Les indigènes, accoutumés à sonder de leurs regards les profondeurs de l'espace et la masse solide du globe, distinguaient merveilleusement, soit à l'œil nu, soit avec des lunettes, tous les phénomènes intérieurs ou extérieurs qui s'accomplissent au sein de la terre ou à sa surface, dans le règne minéral ou au milieu de la nature organique.

Dans cet ensemble formé d'êtres et d'objets variés à l'infini et tous d'une transparence parfaite, c'est la différence de densité des corps qui pour l'œil habile des Éliériens dessine les surfaces. Avec une extrême habitude, ils savent saisir d'un coup d'œil les formes de chaque chose, et ces formes, elles-mêmes pénétrables, n'empêchent nullement leurs regards d'embrasser à travers les surfaces, à travers les formes les plus proches, celles des corps que les premiers viendraient masquer si ceux-ci étaient opaques. Ainsi, l'habitant d'Élier, qui du haut d'une montagne porte au-dessous de lui ses yeux explorateurs, aperçoit d'abord à la surface du sol des forêts étalant par touffes épaisses une couche de végétation diaphane, et, tout en disséquant de l'œil chaque arbre et chaque brin de mousse, il ne lui est pas moins facile d'étudier tout aussi distinctement les couches superficielles et profondes de ce point de la terre jusqu'au centre ; et ses regards même, traversant l'épaisseur totale d'Élier, peuvent, au moyen d'un télescope, examiner les édifices d'une ville située aux antipodes, si toutefois ils ne sont pas forcés de se baisser devant les rayons d'un soleil flamboyant au nadir.

VII.

Quand les Stariens voulurent s'héberger sur ce monde, ils se trouvèrent extrêmement mal à l'aise dans les demeures des Éliériens dont la diaphanéité, non-seulement contrariait leurs habitudes, mais encore froissait leur pudeur dans les circonstances honteuses de la vie commune. Ils se construirent donc avec les abares ; en guise de murailles, une vaste maison qu'ils recouvrirent de toiles et dont ils garnirent l'intérieur de tapis.

VIII.

Les Stariens, campés sous cette tente obscure,

Reçoivent chaque jour des hôtes bienveillants

Un pain limpide et clair comme l'eau la plus pure,

Des vins décolorés et des fruits transparents.

Le feu vint à manquer ; ils vont à la clairière

Détacher les rameaux d'un puissant végétal,

Et la flamme invisible, un rayon de lumière

Jaillit en pétillant de ce bois de cristal.

Ces hommes d'Élier à la pâleur d'opale,

Pleins de douce bonté, de franchise amicale,

Comblaient nos voyageurs de générosités.

Au camp des Stariens pleuvaient de tous côtés

De riches vêtements d'une étoffe de glace

Drapant son clair vernis avec éclat et grâce,

Des bijoux, des brillants, des meubles cristallins,

Des sculptures d’agate et des fleurs des jardins :

Fleurs plus qu’un diamant de lumière éclatantes,

Et comme un jet de flamme au grand jour scintillantes.

IX.

Évoquez maintenant les habitants ailés de l’air ténu et presque impondérable d’Élier, et toute une création invisible de grands insectes, d’Ornithosaures, d’animaux membraneux, d’êtres non consistants et monadaires, que sais-je ? de vapeurs, d’effluves qui s’agitent démesurément autour de vous, va vous répondre par des cris, des bourdonnements, des frôlements d’ailes et des attouchements incompris. Quand vous entendez remuer et gazouiller à vos côtés tous ces sylphes de l’air, vous cherchez du regard, et à peine percevez-vous quelquefois le sillon que laisse sur vos têtes comme une flèche de vapeur, moins qu’un trait d’ombre. Les êtres animés dont cet air est rempli, à cause du peu de matérialité de leur organisation, sont les seuls que les yeux des Éliériens n’aient pu soumettre encore à leur examen ; aussi, après quelque temps de séjour à Élier, les Stariens disaient-ils que l’air leur semblait peuplé de rêves.

Car vraiment, pour les habitants d’Élier, savoir ce fut voir. Armés de la loupe et de la lunette, ils avaient porté l’étude des sciences naturelles à ce point, qu’il était peu de mystères organiques dont l’évolution n’eût été surprise par eux. Heureux observateurs qui pouvaient assister *de visu* à la plupart des phénomènes naturels d’organisation et de décomposition !

L’état des mœurs des Éliériens dérive entièrement des conditions physiques dans lesquelles la nature les a placés. La vertu et l’austérité sont commandées et nécessaires à des hommes dont leurs semblables, d’un bout du monde à l’autre,

peuvent voir à chaque instant les faits et les gestes. La dissimulation serait trop rigoureuse ; aussi, le vice et la pudeur leur sont également inconnus. Hommes de la nature, ils sont aimants et affables. Leur caractère, animé de penchants doux et humains, souffre difficilement la vue de la douleur et du mal ; et comme tous ont les yeux sur chacun, il n'est nul malheur qui ne soit consolé et nul danger qui ne soit secouru à l'instant. Entre tous ces hommes, la loi naturelle a fait la solidarité complète. D'ailleurs, par une faculté singulière, mais qu'explique leur habitude de tout voir et de tout connaître en leur monde, ils sont doués d'une sorte d'entendement commun, d'une logique de sympathie qui peut passer chez eux pour une *conscience universelle.* C'est pourquoi l'opinion et la foi s'établirent toujours parmi ces peuples sans contradiction, sans discussion et pour ainsi dire unanimement et par intuition.

X.

Les voyageurs furent charmés de l'hospitalité des enfants d'Élier qui les aidèrent complaisamment à satisfaire leur curiosité. Les Stariens, à qui la monotonie de cette planète avait déplu d'abord, trouvèrent à la fin dans ce globe et dans l'examen des mystères de cette nature une source de plaisirs inépuisable, et la monotonie primitive fut changée pour eux en une variété sans bornes que l'habitude de l'observation augmentait à tout instant en prolongeant pour le regard plus assuré et mieux instruit l'immensité de la perspective.

Cependant, une rumeur vague dont ils avaient été bercés avant leur départ de Lessur reportait incessamment leurs pensées vers leurs frères des satellites inférieurs. L'idée du retour de toute l'espèce starienne sur la planète-mère germait depuis longtemps dans le peuple, et ils se hâtèrent de regagner Lessur et Tassul pour être compris eux-mêmes dans cette expédition, et prêter le secours de leurs bras à toute la nation starienne qui allait peut-être combattre pour ses anciennes possessions.

CHAPITRE V.

LES ABARES.

I.

Huit siècles s'étaient écoulés depuis la mort de Ramzuel. Les Stariens répandus dans Tassul et dans Lessur avait multiplié de manière à surpasser en nombre les races indigènes de ces planètes. Cependant, une espérance inquiète ou un instinct secret les avait empêchés de regarder comme définitif leur établissement sur ces deux terres. Au contraire, le souvenir de leur patrie primitive, entretenu et perpétué parmi eux par les ouvrages descriptifs de Cosmaël, les tableaux vivants de Mundaltor, et surtout les admirables poèmes de Séelevelt écrits depuis la fuite de Ramzuel, leur inspira à la fin un regret inextinguible.

Les Nemsèdes, qui ne s'étaient presque jamais quittés et qui étaient, selon l'expression des Stariens, les trois facultés d'une même âme, résumaient pour la race exilée toute science et tout souvenir. Pendant tout le temps que dura le séjour des Stariens dans les satellites, ils furent les patriarches et les directeurs arbitres du peuple. À travers mille dangers, ils avaient conduit d'âge en âge l'humanité starienne à une prospérité parfaite ; mais pensant n'avoir point terminé leur œuvre régénératrice tant que la nation entière n'aurait point repris possession du monde natal, ils s'efforçaient d'entretenir dans l'esprit du peuple le désir et l'espérance de reconquérir Star. Depuis un siècle déjà, les Stariens croyaient à chaque instant entendre sonner l'heure du départ. Un chant d'espérance, un hymne empreint d'un amour attristé pour la planète dont le disque les couvrait de ses vastes proportions, était depuis longtemps chanté sur toutes les plages de Tassul et de Lessur et dans l'espace

intermédiaire sillonné par les abares, et ce chant, attribué à Séelevelt, avait tenu en haleine la pensée du retour.

II.

HYMNE DE SÉELEVELT.

Dans les champs de Tassul couverts des moissons blanches
Du grave hermaphrodite, ô Starien, souvent,
Quand mille oiseaux brillants font chatoyer les branches,
Ton regard dans l'espace erre et cherche en rêvant.
Notre terre patrie est plus riche et plus vaste ;
Star sourit à de plus beaux cieux.
Là-haut, notre bonheur attend, fidèle et chaste,
Sur le berceau de nos aïeux.
Cours à ces bois fleuris, que Lessur t'abandonne,
Écouter les concerts d'un peuple d'inspirés.
Ces lieux sont parfumés ; un doux fluide y donne
Des jets de volupté pour tes sens enivrés.
Mais la terre patrie est plus riche et plus vaste ;
Star sourit à de plus beaux cieux.
Là-haut notre bonheur attend, fidèle et chaste,
Sur le berceau de nos aïeux.
Dans la nuit de Radar, qu'un voyageur explore
Ses morts, ses feux follets et ses hommes d'airain ;

Ou qu'emporté plus loin vers la Terre incolore
Il sonde les secrets d'un monde cristallin !
Va ! la terre patrie est plus riche et plus vaste ;
Star sourit à de plus beaux cieux.
Là-haut, notre bonheur attend, fidèle et chaste,
Sur le berceau de nos aïeux.

III.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que les trouva l'homme au génie immortel qui parut alors. Cet homme s'appelait Marulcar. Distingué dès son jeune âge par Cosmaël, il étudia d'abord avec lui la médecine et les sciences ; mais devenu bientôt également l'ami des deux autres Longévites, il fut l'élève préféré de tous trois, et, comme ils le disaient, leur fils par l'esprit et la science. D'après le conseil de ses pères spirituels, il résolut d'employer son active puissance morale et sa persévérante énergie à s'adonner exclusivement au projet qui occupait alors toutes les imaginations et tous les courages. Marulcar, désigné au choix du peuple par les Nemsèdes, qui abdiquèrent le pouvoir dans ses mains, fut élu directeur de sa nation dans les deux globes.

C'était un ordre du peuple qui lui commandait de travailler sans relâche à une descente générale des Stariens sur la planète mère. Les préparatifs durèrent dix années, pendant lesquelles Marulcar, vingt fois près de succomber sous l'immensité de sa tâche, l'impatience du peuple et les calomnies des factions, ne put continuer son œuvre que par l'actif appui des Nemsèdes. Enfin, la huit-centième année du séjour des Stariens dans les satellites, au jour anniversaire de l'arrivée de Ramzuel à Tassul, deux flottes, composées d'un innombrable essaim d'abares, partirent en même temps de Lessur et de Tassul, et vinrent se

joindre dans l'éther aux limites supérieures de l'atmosphère de Star.

IV.

Un million de nefs flottait dans l'étendue !...

Et leur traînée immense avançant, suspendue,

Semblait la Voie-lactée en marche et descendue !...

V.

Ils voguèrent deux jours dans un ordre parfait,

Mais leur course aussitôt fut troublée. En effet,

En plongeant plus avant au sein de l'atmosphère,

La flotte ramassée, un mouvement s'opère ;

Quelques nefs en tumulte accourent se heurter.

Ces abares brisés vont se précipiter

Sur les rangs du dessous. Alors de proche en proche

Chaque abare en tombant brise, écrase et décroche

La ligne des vaisseaux que sa chute décrit !...

Tout un monde de voix jettent le même cri ! !...

Chacun veut se garer et le désastre augmente !...

Ah ! C'était un spectacle à rugir d'épouvante !

La race humaine entière était là se broyant

Dans des cieux agités d'un désordre effrayant !

Marulcar, de l’avant, voit sombrer la colonne ;
Sa main commande : Halte ! et son drapeau l’ordonne.
De loin les Stariens ont compris ce signal :
C’est l’immobilité, dans cet instant fatal,
Qui doit sauver la flotte… Aussitôt tout s’arrête
Et le calme des cieux succède à la tempête.
Mais l’essaim migrateur, remis de son effroi,
A refait sa spirale, et l’immense convoi
Descend en tournoyant vers l’astre héréditaire.
Quand l’œil des Stariens put distinguer la terre
L’angoisse avait fait place à des transports touchants,
Des millions de voix répétaient ces vieux chants :
Oui, la terre patrie est plus riche et plus vaste ;
Star sourit à de plus beaux cieux.
Ici, notre bonheur attend, fidèle et chaste,
Sur le berceau de nos aïeux.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE IV.

EXODE ET DEUTÉRONOME.

§ I.

Soumission des Repleux.

Nous avons laissé la nation starienne entassée dans quelques cent mille nefs ovoïdes, suspendues aux régions moyennes de l'atmosphère de Star.

C'est à terre maintenant que nous allons la retrouver.

Le débarquement et la conquête s'étaient faits sans obstacles. Les Repleux avaient perdu le souvenir de l'homme, mais leur stupéfaction et le respect dont ils furent saisis pour une race qu'ils voyaient douée de facultés si nobles, paralysa leur défense et leur fit partout céder la terre et la domination.

Du reste, les Repleux, qui étaient devenus presque intelligents quand ils jouissaient du contact de l'homme, une fois livrés à eux-mêmes, avaient vu l'abrutissement de leur nature primitive reprendre le dessus, et quand les Stariens reconquirent leur patrie, un grand nombre d'entre eux étaient retournés à l'état sauvage ; de telle sorte que leurs anciens maîtres ne purent douter que si la terre eût continué à leur appartenir, la race entière ne fût revenue à la pure animalité.

Des quelques empires que formaient encore les sociétés repleuses, celui de Polymanie eut seul l'honneur d'être renversé par Marulcar en personne. Le chef starien ayant ouï par hasard la conduite dévergondée et turpide des Repleux de cette imbécile nation, fit placer les plus extravagants au plus haut d'un monument élevé jadis à la mémoire de quelques guerriers fa-

meux, ou en souvenir de quelque bataille bien meurtrière, et après les y avoir fait fouetter en présence de tout le peuple polymaniaque, il les renvoya au service de ses écuries.

Ce furent les seules représailles que les Stariens se permirent sur une race dont ils avaient eu tant à se plaindre. Quant aux autres royaumes, lorsque les lieutenants de Marulcar voulurent souffler dessus, ils n'étaient déjà plus.

§ II.

Premiers établissements. – Caractère général et instincts sociaux des Néo-Stariens. – Renaissance des lettres.

Après la conquête, dut recommencer le travail de la nation starienne sur le globe reconquis.

De l'héritage de leurs pères, il ne restait aux Stariens que la terre, mais la terre nue. L'œuvre de l'homme avait été si bien bouleversée, que l'emplacement des villes d'autrefois était devenu méconnaissable.

L'usage des abares permettant la prompte exploration des régions terrestres et les transports immédiats à toute distance, la masse des hommes s'éparpilla bientôt sur la plus grande partie des continents et des îles, se groupant dans tel endroit ou sous tel climat selon les goûts et les affinités familiales : les uns s'arrêtant au voisinage de quelques colonies de Bramiles ; d'autres plantant leurs tentes sur des rives émaillées de celsinores ; tous voyant leurs âmes s'ouvrir aux chauds rayons du ciel de Star.

Immédiatement la terre sentit la main de l'homme, et en quelques mois reparurent de l'Orient à l'Occident des villages avec des ceintures de moissons.

Avant tout, il s'agissait de vivre !...

Quand les soucis du premier aménagement furent passés, l'homme leva la tête vers son semblable, et la vie sociale commença pour lui. Elle commença dans le village ou dans le groupe par des rapports égaux et libres.

On se souvient des paroles testamentaires de Ramzuel, s'écriant orgueilleusement : *Respect à mon sang !* c'est-à-dire, vous êtes nobles, vous êtes précieux, vous êtes presque divins : respectez-vous ! Chaque goutte de votre sang est sacrée et chacune de vos pensées est intelligente ; or, *enorgueillissez-vous !*

Ces commentaires au testament de Ramzuel, répandus et développés par les Nemsèdes, avaient fait de l'orgueil humain le véritable esprit de race des générations nouvelles : véritables générations de monarques. La liberté d'une nature humaine orgueilleuse, telle avait été la loi unique des sociétés stariennes dans les satellites. Cette loi, elle n'était écrite dans aucun code, mais elle était vivante au fond de tous les cœurs. Quand vint Marulcar, chef élu de la nation, son génie tint à honneur, en prenant le commandement, de résumer la pensée commune en écrivant sur son drapeau : *Exaltation de l'homme.* Mais cette loi ainsi proclamée était bien pour l'homme starien la loi naturelle ; ce n'était que la synthèse des sentiments qui dominaient son esprit et ses rapports sociaux.

Et d'ailleurs, quand bien même Marulcar eût succombé comme chef de nation à des tentations de despotisme, eût-il enchaîné par des lois restrictives la liberté de cet être, dont le juste orgueil même s'accommodait déjà assez mal des entraves que la nature et ses infirmités avaient posées à l'expansion de ses facultés ? Eût-il consacré la domesticité chez des hommes trop fiers de leur sang pour le vouloir trouver obéissant et avili chez un semblable ? Eût-il regardé indifféremment la douleur et la misère, quand tout homme starien, se considérant, lui et sa race, comme un être précieux, trouvait la misère dégradante, et voyait dans la douleur un attentat contre la majesté de sa nature perfectible ? Et la guerre ! qui eût pensé à ruer les uns contre les autres ces hommes à qui Ramzuel, tout plein de l'horrible souvenir de l'humanité entière égorgée et pantelante, avait crié dans un dernier soupir : Respect à mon sang !

Oui, vraiment, l'orgueil humain est la première des vertus sociales d'un peuple libre.

Certes, les idées de despotisme et d'asservissement étaient loin de la pensée de Marulcar ; mais un sentiment d'ombrageuse fierté faisait difficilement souffrir aux Stariens le commandement d'un chef et la hiérarchie des fonctions. Aussi, quand les périls qui avaient fait donner la dictature à Marulcar n'existèrent plus, ce dernier se trouva par cela même et tout à coup sans sujets et sans autorité.

À peine les soucis du premier établissement se furent dissipés ; à peine quelques villes récemment fondées purent-elles servir de centres ou de foyers au mouvement intellectuel, que l'on vit chez ces peuples, doués de la sensibilité la plus vive, les arts et la littérature renaître et se montrer avec des formes nouvelles.

Lesmirée fut, à cette époque, la ville qui prit surtout l'initiative de cette renaissance littéraire. Parmi le brillant essaim qui y florissait alors, on cite le poète Nelech-Gamar, auteur de plusieurs comédies estimées. La forme concise de ce livre nous empêche de parler de lui aussi longuement que nous l'aurions désiré, et nous aimons mieux donner un échantillon de sa manière, en mettant sous les yeux du lecteur la traduction d'une de ses moindres œuvres. Et, il faut le dire, après avoir eu à raconter tant de misères et d'aventures, sommes-nous peut-être bien-aise, nous-même, de reposer notre pensée en montrant une des productions de cette époque aimable de l'histoire starienne, où la littérature ressemble au premier sourire d'un peuple qui *renaît*.

LES ABANDONNÉS DE LESSUR,

COMÉDIE EN UN ACTE,

DE NELECH-GAMAR DE LESMIRÉE,

Traduite en vers imités du starien.

Personnages :

MIRPAS, jeune Starien de Lessur ; – NIFRASSO, vieillard ; – ILA, jeune fille starienne.

La scène se passe à Lessur. Le théâtre représente un bocage orné de buissons couverts de fleurs riches. Dans le fond on aperçoit la maisonnette d'Ila.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIRPAS, NIFRASSO.

MIRPAS.

Je me réjouis, mon cher Nifrasso, qu'un sort malfaisant

T'ait fait délaisser ici comme moi. Du moins à présent

Je ne suis plus seul. Tu n'es pas beau, certe et pas amusant,

Mais j'aime encore mieux un laid compagnon que la solitude.

NIFRASSO.

Je t'avoue aussi que cuisante était mon inquiétude

Le jour où je vis s'éloigner sans moi cette multitude

D'abares marchant à travers les cieux pour conquérir Star.

Je maudis cent fois la brutalité de ce Marulcar

Qui ne songeait point à faire chercher les gens en retard.

Le convoi manqué, tout homme émigré vers une autre terre,

J'errai fort longtemps, espérant vraiment que semblable affaire

Serait arrivée à d'autres qu'à moi... Bref, même misère

Te tenait ici, quand pour ton bonheur je te trouve à point.

Ta rencontre, ami, dans ces champs déserts où tu m'as rejoint,

Me fit grand plaisir ; pourtant entre nous je ne cache point

Que tu n'étais pas ce que je cherchais en cette journée.

J'espérais toujours voir se découvrir, seule, abandonnée,

Une belle enfant que pour femme ainsi le sort m'eût donnée.

MIRPAS.

Vois-tu ce coquin qui, perdu pour tous, errant sans secours,

Va par les déserts, au coin des buissons, flairer des amours !

NIFRASSO.

Nulle femme ici ! Mirpas, malgré moi, j'y pense toujours.

Nécessairement, les Lessuriens de notre antipode,

Voyant pour jamais les hommes de Star déserter leur globe,

Enverront un jour peupler ce pays fertile et commode.

Je sais bien qu'alors l'heureux Nifrasso sensible entre tous,

De quelque beauté sympathique à lui deviendra l'époux.

Mais ces femmes-là ne font point, dit-on, l'amour comme nous.

C'est fâcheux pour moi, vraiment qu'à Lessur les femmes de race

N'aient pour leur mari qu'un cœur tout de feu, mais la chair de glace.

Bah ! peut-être, après, que des Stariens remontant l'espace

Viendront à Lessur. Je pars avec eux, et discrètement

Je fuis la beauté qui ne peut donner que du sentiment,

Pour aller à Star au sein des amours me perdre amplement.

MIRPAS.

J'en suis confondu ! Tu ne sais donc pas, magot, vieil infâme,

Qu'un seul Starien, depuis cinq cents ans, a pu toucher l'âme

D'une de ces fleurs, filles de Lessur ?

NIFRASSO, *à la cantonade.*

Et pas une femme

Ici ne viendra montrer son minois !

MIRPAS.

Il ne m'entend pas !

NIFRASSO, *toujours au fond de la scène.*

Quel beau pavillon gaiment ombragé j'aperçois là-bas !

Un ordre parfait règne à l'entour. On dirait, Mirpas,

Qu'il n'est point désert comme les maisons de cette contrée.

MIRPAS, *ironiquement.*

De femmes, bien sûr, cette maisonnette est tout encombrée !

NIFRASSO, *rentrant l'air égaré et les cheveux hérissés.*

Chut ! silence !... chut !

MIRPAS.

Plait-il ?

NIFRASSO, *avec inquiétude.*

Chut ! *(À part.)* Enfin je l'ai rencontrée

Cette femme unique ! ah ! je l'ai bien vue ; elle est là, qui dort

Sous ce gros buisson.

MIRPAS.

Que se passe-t-il ?

NIFRASSO, *sourdement.*

Parle donc moins fort !

(À part.)

Il faut l'éloigner, qu'il ne sache rien de mon heureux sort ;

Il le troublerait. *(À Mirpas)* Tiens, allons-nous-en !

MIRPAS, *à part.*

Le gaillard me trompe.

(À Nifrasso.)

Non, je veux rester.

NIFRASSO.

Parle moins haut !

MIRPAS, *plus fort.*

Quoi ?

NIFRASSO.

Comme une trompe

Tu beugles, vraiment ! *(À part.)* Il va l'éveiller.

MIRPAS, *criant.*

Ah ! que je te rompe

Cent fois le tympan ; mais je veux crier ! Tra la ! tra la la !

SCÈNE II.

LES MÊMES, ILA.

ILA, *accourant en se frottant les yeux.*

Dans ces lieux déserts, qui donc peut causer ce vacarme-là ?

NIFRASSO.

Bon ! tout est perdu !

MIRPAS.

Que vois-je ? une femme ! Ô ciel ! c'est Ila !

NIFRASSO.

Juste ! il la connaît.

ILA, *toujours se frottant les yeux.*

Comme je dormais !... m'avoir éveillée ;

Les sots importuns !

NIFRASSO.

Quoi ! vous n'êtes pas tout émerveillée

De nous rencontrer ? Avec notre sexe êtes-vous brouillée ?

ILA, *après une pause.*

Je vis fort bien seule, et c'est sans plaisir que dans ce moment

Je vous vois tous deux vouloir déranger mon isolement.

Mirpas sait d'ailleurs que, l'ayant choisi jadis pour amant,

Il m'a dédaignée. Or, je ne pourrais le voir.

NIFRASSO, *à part.*

Je respire.

ILA.

Quant à ce vieillard qui si drôlement grimace et soupire,

Des hommes hideux, que j'ai vus parfois, c'est certes, le pire.

Le sort eût mieux fait s'il m'eût épargné de tels compagnons.

MIRPAS.

Ila, je le jure, à vous respecter nous nous engageons.

NIFRASSO.

Même en gémissant de vos cruautés, nous vous aimerons.

ILA.

Mais par quel destin, lorsque notre race au danger s'expose,

Êtes-vous ici ?

MIRPAS, *balbutiant.*

Des malentendus, pour moi, furent cause...

NIFRASSO, *interrompant.*

Il faut, avant tout, convenablement expliquer la chose.

Le jour du départ, à ton rendez-vous la belle Oaï

S'était fait attendre. Or, la soupçonnant de t'avoir trahi,

Jusqu'à son logis tu voulus courir. Là, tout ébahi,

Mirpas s'aperçoit, au signal des chefs qui par les airs brille,

Qu'il a trop longtemps guetté les adieux de l'aimable fille.

L'heure était sonnée. En hâte il revient joindre sa famille,

Croyant s’embarquer avec elle. Oui ; mais la nécessité

Pressait le départ, et quand il arrive on avait quitté

Lessur pour toujours... et voilà comment Mirpas est resté.

ILA, *à Mirpas.*

C’est donc Oaï qu’aime en ce moment Monsieur le volage ?

NIFRASSO, *à part.*

Le voilà flambé. Sur lui maintenant j’ai tout l’avantage.

ILA, *à Nifrasso.*

Et vous, mon bon vieux, qui vous empêchait d’être du voyage ?

NIFRASSO.

Oh ! moi je ne sais.

MIRPAS.

Oh ! lui ; ce fut bien un autre motif.

Sa femme, il est sûr, qui ne l’aimait point d’amour excessif,

Vit l’occasion de dire un adieu tout définitif

À son vieux brutal ; elle en profita. Nifrasso s’enivre

Parfois ; et la veille encor du départ, pendant qu’il se livre

Au fond de sa cave à sa passion, elle, de le suivre

Se met en devoir : Puis, dans le caveau du second dessous,

En deux tours de clef, le voilà coffré complètement soûl.

L’ivresse du vin dans son vieux cerveau bientôt se dissout ;

Il appelle, il crie ; on ne l’entend point. Il tempête, il jure ;

Fureur inutile. Enfin, quand il put rompre la serrure

Et sortir de là, l'on était parti.

ILA.

Ma foi, l'aventure

Est plus drôle encore.

MIRPAS, *à Ila.*

Oui ; mais à ton tour, tu devrais aussi

Nous dire pourquoi nous te trouvons seule et perdue ici ?

ILA.

Oh ! moi, c'est bien simple, et n'ai point d'histoire à faire en ceci.

Dans ce bois fleuri, j'étais endormie à quelque distance

Quand on s'embarquait. Vaguement, j'entends héler ma présence ;

Mais l'accablement, le parfum des fleurs et... l'insouciance

Appesantissaient si bien mon sommeil, que le lendemain

Je dormais encor.

NIFRASSO.

Mais depuis que tous ont pris le chemin

Des cieux, de vous voir séparée ici de tout être humain

Vous avez gémi ?

ILA.

Moi ? – Non !

NIFRASSO.

Ni l'ennui, ni l'inquiétude

Ne sont donc jamais venus tourmenter votre solitude ?

Mais, que faites vous ?

ILA.

Très-souvent je dors. C'est une habitude

Qui fait mon délice !... Oh ! j'aime à rêver dans le clair-obscur

D'un demi-sommeil !... Je préfère à Star, pour cela, Lessur

Où la brise embaume, où des flots d'un air odorant et pur

Font si mollement durer ce sommeil.

MIRPAS, *à part.*

Plus je la regarde,

Plus elle me plaît. La belle a surtout un œil qui vous darde

Un feu langoureux !... Quand elle m'aimait, je n'y pris point garde,

C'est singulier.

(à Ila.)

Dis : autrefois, chez toi je ne vis jamais

Cette passion ?

ILA.

C'est vrai ; moins qu'une autre alors je dormais.

Je fus dans ce temps bien extravagante et sotte.

(Ironiquement.)

J'aimais !...

Que de jours perdus pour mon bon sommeil !

MIRPAS.

Oh ! que je déplore,

Moi, ce temps passé ! Je voudrais si bien le tenir encore !

Oh ! je t'aimerais ! Car toi seule es digne, Ila, qu'on t'adore.

Va ! pardonne-moi ma stupide erreur, mon aveuglement...

ILA.

Je suis la plus digne, en effet, qu'on l'aime ; et dans ce moment

N'en pouvant aimer une autre, Mirpas se fait mon amant.

NIFRASSO.

Oh ! vous faites bien de vous défier de cet infidèle,

(Montrant Mirpas).

Qui vous tromperait. Moi seul en ces lieux, chère demoiselle,

Saurai vous offrir une affection sincère et réelle.

Vous serez ma vie...

ILA.

Ah bah ! vous aussi ?

MIRPAS, *à Ila*.

Très-bien ! j'expierai

Trop légèrement ma faute passée, et j'entendrai

Sans me plaindre, Ila, railler follement un sentiment vrai.

Pourtant, si jamais tu crus à Mirpas quelque honneur dans l'âme,

Je veux te jurer que mon cœur loyal n'aime d'autre femme

Que toi !

ILA.

C'est fâcheux ; mais je ne saurais croire à cette flamme

Si nouvellement allumée en toi. D'ailleurs le souci

De ma dignité blessée autrefois me commande aussi

De n'écouter rien, tant que je serai sans rivale ici.

NIFRASSO, *à Mirpas.*

Ma foi, pour le coup, te voilà, Mirpas, en pleine déroute.

(À Ila).

Seul, vous le voyez, je suis, belle enfant, digne qu'on m'écoute.

Par vous, mon amour ne peut un instant être mis en doute.

ILA, *à part.*

Quels yeux il me fait !

(À Nifrasso).

Je crains votre approche,... et vous m'effrayez.

NIFRASSO.

Bah ! à la laideur vite on s'habitue. Eh bien ! essayez

De m'aimer un peu.

(Amoureusement).

Je baise vos pieds !...

ILA.

Ah ! vous m'ennuyez !

NIFRASSO.

Devant vos dédains, n'allez point penser que mon cœur recule ;

D'un feu dévorant, pour tous vos attraits, il flamboie, il brûle !

ILA.

Mon bon vieux Monsieur, un pareil discours est fort ridicule

À votre âge... Adieu !

MIRPAS, *se précipitant au-devant d'elle.*

Quoi ?

ILA.

Je vous défends de suivre mes pas !

MIRPAS.

Mais qu'allez-vous faire ?

ILA, *bâillant légèrement.*

Moi... je vais dormir.

MIRPAS.

Encore ?

ILA.

Mirpas,

L'amour seulement me tient éveillée ;... et... je n'aime pas !

(Elle s'enfuit dans sa demeure.)

SCÈNE III.

Pendant l'aparté suivant, on voit Nifrasso dans le fond rôdant autour de la demeure d'Ila.

MIRPAS, *tristement.*

Est-ce bien Ila ?... Que de gentillesse aimable et folâtre !

C'est qu'elle est charmante ; et je sens en moi que je l'idolâtre.

Mais, je l'ai blessée, et la jeune fille est opiniâtre.

(Il réfléchit.)

Comment faire, hélas !... j'ai bien un projet...

(Il continue de marcher en rêvant.)

SCÈNE IV.

MIRPAS, NIFRASSO.

MIRPAS, *brusquement, et comme avec dépit.*

J'ai pris mon parti ;

Je ne puis, mon cher, auprès d'une fille être assujetti,

C'est pourquoi je pars.

NIFRASSO.

Vite à ce dessein tu t'es converti !

MIRPAS.

Je vais essayer de gagner à pied le prochain rivage,

Et si j'y parviens, alors je pourrai guetter le passage

De quelque vaisseau des Lessuriens.

NIFRASSO.

Au fait, ce voyage

Peut être entrepris.

MIRPAS.

Il doit réussir. Je pars avec toi ?

NIFRASSO, *avec une hésitation feinte.*

Je marche fort mal ; le chemin est long et bien dur pour moi ;

Je craindrais, vraiment, de t'embarrasser dans ta course.

MIRPAS.

Eh quoi !

Tu me laisserais partir seul d'ici ?

NIFRASSO.

Cher Mirpas, sans doute,

Tu dois bien comprendre, en ces lieux d'exil, tout ce qu'il m'en coûte

De me séparer d'un si bon ami ; mais dans cette route

Je succomberais.

MIRPAS.

S'il en est ainsi, je pars à l'instant,

Car ce lieu me pèse, et je n'y saurais rester plus longtemps.

(Il l'embrasse.)

Adieu, Nifrasso ; surtout, bonne chance !

(Il l'embrasse encore et sort.)

SCÈNE V.

NIFRASSO, *le regardant s'éloigner, et avec un geste de joie.*

Allons donc ! va-t-en !

Et que, s'il se peut, jamais nulle part je ne te rejoigne !...

Ah ! l'heureux dépit et qu'il a bien fait.

(Regardant dans le lointain.)

Il court, il s'éloigne !

(Avec transport.)

La fille est à moi !... Certes, il faudra bien qu'elle me témoigne

Une humeur plus douce à présent.

(Regardant toujours.)

Très-bien ! je ne le vois plus.

Allons ! maintenant des ménagements seraient superflus.

Dénichons la belle, et que ses appas me soient dévolus

Sans plus de retard.

(Il va frapper à la porte d'Ila.)

Ouvrez ! *(Il frappe encore.)*

SCÈNE VI.

NIFRASSO, ILA.

ILA, *ouvrant.*

Quoi ! c'est vous ?... que je vous déteste !

Où donc est Mirpas ?

NIFRASSO.

Il est déjà loin, s'il court d'un pas leste.

ILA.

Mirpas est parti ? ! !

NIFRASSO, *minaudant.*

Depuis plus d'une heure. Oh ! mais je vous reste,

Vous n'y perdrez rien. Voyez ! l'amour vient : vous ne dormiez pas.

ILA, *avec impatience.*

Je n'ai pu dormir... Quel pressant motif engageait Mirpas

À fuir ?

NIFRASSO.

Je ne sais.

ILA.

Mais, de quel côté porte-t-il ses pas ?

NIFRASSO.

Vers la mer, je crois.

ILA, *à part.*

Je fus avec lui railleuse et cruelle

Tantôt, et j'eus tort.

NIFRASSO, *se rapprochant d'Ila.*

Son absence, enfin, doit être éternelle ;

Or, n'y pensons plus... pensons à nous deux. Tenez ! ma très-belle,

Une question bien simple à mon sens se pose entre nous.

Nous sommes ici dans un grand désert séparés de tous :

N'ayant pas le choix, tâchez de m'aimer, et soyons époux.

ILA.

Ne sentez-vous point que de tels discours la niaiserie

Vous rend méprisable... ? Or, pour mon repos, veuillez, je vous prie,

Partir de ces lieux.

NIFRASSO.

Ne voyez point là de plaisanterie :

La loi de nature en nous rapprochant seuls en cet endroit

Nous a mariés.

(Galamment.)

Ainsi, vous quitter serait maladroit...

Je vous aime tant que je suis pressé d'user de mon droit :

Ma petite femme !... *(Il veut l'embrasser)*

ILA.

Ô ciel ! au secours !

(À part.)

Cet homme m'effraie.

(À Nifrasso.)

Ne m'approchez pas, car j'ai peur de vous comme d'une orfraie ;

Et ma répugnance est à votre égard si forte et si vraie,

Que pour compagnon, entre un singe et vous, s'il fallait choisir,

Je prendrais le singe.

NIFRASSO, *avec colère.*

Eh ! tant pis ; malgré votre déplaisir,

De me refuser, ah ! vous n'avez point ici le loisir.

(Avec dépit.)

J'ai vraiment souci que par ma laideur je vous importune !...

Tout homme a besoin d'avoir une femme : or, il m'en faut une ;

Puisque, excepté vous, dans ce monde entier il n'en est aucune,

C'est vous qu'il me faut.

(Plus calme.)

Voyons, chère enfant, raisonnez donc bien :

Après quelque temps, chez un bon mari, la laideur n'est rien.

Dans ces bois déserts, vous aurez un jour besoin d'un soutien.

Est-ce sans motif, d'ailleurs, que le sort nous met face à face ?

Si les Stariens avaient par malheur péri dans l'espace,

C'est nous que le Ciel aurait réservés pour sauver la race

De toute ruine. Or, au nom du ciel, de l'humanité

Dont vous serez mère, Ila, consentez...

ILA.

Mais en vérité,

Que me font à moi vous, et race humaine, et postérité !...

NIFRASSO, *furieux.*

Ma foi, c'est trop fort ! le sort, avec vous, veut que j'établisse

L'espèce nouvelle, entendez-vous bien !

ILA.

Je suis au supplice !

NIFRASSO.

Je ne souffrirai certainement pas que l'homme périsse

Par entêtement de votre cervelle.

ILA.

Eh bien ! cher Monsieur,

Si vous y tenez, c'est alors Ila qui vous dit adieu !

Je saurai vous fuir et vivre cachée en quelque autre lieu.

(Elle veut s'en aller.)

NIFRASSO, *se précipitant pour la retenir.*

Fuir !... y pensez-vous ? fuir ! et me priver, pour toute la vie,

D'un bien tel que vous !

ILA.

Grâce !

NIFRASSO, *la retenant*

À mes transports vous seriez ravie !

ILA, *suppliante.*

Pitié ! laissez-moi !

NIFRASSO.

De rester sans femme, oh ! je n'ai l'envie.

ILA.

Je me meurs !

NIFRASSO, *cherchant à l'entraîner.*

Venez, dans votre maison je veux vous tenir.

ILA, *avec désespoir.*

Grâce !... À mon secours, et personne ici ne saurait venir !

NIFRASSO, *l'entraînant.*

Je vous tiens : venez !

ILA.

Il est le plus fort... Ciel ! que devenir ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MIRPAS.

MIRPAS.

Veux-tu bien lâcher, infâme coquin !

ILA, *se jetant dans les bras de Mirpas.*

Mirpas !

NIFRASSO, *avec épouvante.*

C'est lui-même !

MIRPAS, *à Ila.*

J'ai voulu partir, mais je n'ai pu.

ILA, *encore émue.*

Tant mieux, car je t'aime !

NIFRASSO, *à part.*

Il ment, le fripon ; son départ n'était qu'un vil stratagème

Pour me compromettre.

MIRPAS, *à Ila*

Ila ! mon Ila ! pour toi tout mon cœur !

Je te prends pour femme en face du ciel, et, sur mon honneur,

Mirpas à te plaire et te respecter mettra son bonheur.

ILA, *naïvement.*

Tiens, voici ma main : elle tremble encor.

NIFRASSO, *avec désespoir.*

Ça ne se peut faire !...

Ah ! mais, permettez ! pour nous deux, en tout il n'est sur la terre

Qu'une fille ; eh bien ! en bonne justice arrangeons l'affaire :

Il faut partager.

ILA.

J'en ris maintenant : vraiment, ce barbon

Est fou !

NIFRASSO.

Raisonnons... tout seul et sans femme, à quoi suis-je bon ?

(À Mirpas.)

Mais ton pauvre ami d'exister, dès lors, n'a plus de raison.

Irais-je en sauvage habiter ces bois ?

MIRPAS.

Va : calme ta peine.

Car je vais d'un mot finir ton angoisse imbécile et vaine :

Nous allons aussi, nous, voguer vers Star !... Tantôt, lorsque à peine

Je quittais ces lieux, je vis par les airs un abare errant

Au-dessus de moi. Je crie et fais signe, et l'on me comprend,

Car à l'instant même on fut descendu. Bientôt, l'on m'apprend

Qu'après l'arrivée aux terres de Star, l'active influence

De quelques amis avait fait partir avec diligence,

Pour nous secourir, l'abare par qui notre délivrance

Va s'effectuer... L'équipage est là, n'attendant que nous !...

ILA, *avec regret.*

Hélas ! vivre ici, tous seuls en s'aimant, c'eût été si doux !

MIRPAS.

Viens sans crainte, Ila, je serai partout ton fidèle époux.

NIFRASSO, *à Mirpas.*

Tiens, embrasse-moi ! car j'ai le cœur ivre et la joie en l'âme !

Je pars me plonger dans les voluptés.

(Après réflexion.)

Surtout je réclame

Qu’on me mène ailleurs qu’aux lieux où je puis retrouver ma femme.

ILA, *finement.*

Là bas, cher Mirpas, j’aurai l’œil sur toi. Sache que j’exclus

Tout volage amour. Ruses et détours seraient superflus,

D’ailleurs ; lorsque j’aime… oh ! je t’avertis que je ne dors plus.

FIN DES ABANDONNÉS DE LESSUR.

§ III.

Fondation d'un culte nouveau. Révélation des Nemsèdes.

Pendant tout le temps que dura l'organisation des communes récemment écloses, le triumvirat des Nemsèdes conserva seul quelque ascendant moral sur les tribus éparses de la société nouvelle. Cet état dura quelques années. Cependant, les masses de ce peuple intelligent livrées à leurs instincts, et sans principes qui puissent rallier leur raison, satisfaire la pensée et poser la loi morale de chaque homme, avaient commencé à fouiller les débris des anciennes religions afin de les accommoder à leurs besoins moraux. La sollicitude des Nemsèdes éveillée sur ces tendances y vit un danger immense pour la moralité et les vertus sociales de l'homme starien. Profondément convaincus de l'action avilissante de certaines formes religieuses sur l'homme intellectuel, ils résolurent courageusement d'arrêter le mouvement des esprits en se faisant les prophètes législateurs des tribus stariennes. À ces masses inquiètes, qui cherchaient une idole ou une croyance à leur fantaisie, le triumvirat des Nemsèdes répondit par ce dogme qui retentit d'un bout du monde à l'autre :

CROYEZ EN VOUS.

Croyez en vous, c'est-à-dire, n'ayez d'autre culte que la perfection de la nature humaine. Étendez sans relâche les facultés de cet être intelligent qui a déjà asservi la terre, et qui par les progrès de son industrie fera dans l'avenir de sa race une race de demi-dieux.

Ainsi fut fondé le culte de l'homme ; religion dont tous les Stariens portaient déjà le germe au fond du cœur. Ces dogmes, du reste, n'étaient que la consécration des idées que les Nem-

sèdes, depuis huit siècles, avaient cherché à faire dominer dans l'esprit des générations qu'ils avaient gouvernées.

À ce moment, donc, les peuples de Star formulèrent ainsi leur acte de foi :

RESPECT, PERFECTION, DÉIFICATION DE L'ÊTRE HUMAIN.

Les Stariens, devenus les sectateurs fervents de la religion toute naturelle et tout humaine dont ils puisaient les pratiques dans les instructions des trois Pontifes, instituèrent immédiatement, dans chaque commune et dans chaque groupe, des prêtres pour desservir le nouveau culte. Ces prêtres étaient de deux ordres : les uns étaient chargés de la direction physique de l'homme, c'étaient les Médecins ; les autres étaient chargés de son éducation, de son hygiène morale et de son perfectionnement, c'étaient les Magistrats. Et ce fut sous la protection de cette sorte de théocratie que grandirent et se développèrent les cités récemment fondées.

§ IV.

Dogmes philosophiques de Séelevelt.

Les idées métaphysiques et religieuses enseignées dans les temples, nous voulons dire, dans les écoles des Néo-Stariens par les prêtres de l'ordre moral, à la fois les juges, les conseillers et les instituteurs du peuple, furent dues en grande partie aux instructions de Séelevelt.

Les dogmes du révélateur de la foi nouvelle peuvent être esquissés en quelques mots :

Ce qui est, est un ; et cette unité Séelevelt l'appelle le *Panapérante increé,* qui comprend trois éléments ou manifestations : l'espace, la matière et Dieu ou la force active et intelligente. Aucun des trois éléments du Panapérante ne saurait exister séparé des deux autres : tous trois sont infinis, éternels et nécessaires.

Séelevelt rejette la création[5]. Quant à l'âme humaine, l'opinion communément acceptée par les descendants de Ram-

---

[5] Voici les principaux arguments sur lesquels il se fonde : On ne saurait comprendre le néant absolu ; c'est-à-dire rien au monde, ni temps, ni matière, ni espace. D'ailleurs imaginez, s'il est possible, cette énormité, ce néant. Eh bien ! ne dût-il durer qu'un instant ; qu'on réponde alors : à quoi bon Dieu ? cette puissance n'a plus de raison d'être, elle n'existe, ni ne peut exister.

Notre esprit qui, par la succession des jours et des années qui s'écoulent, peut concevoir l'éternité descendante, peut également, en prenant le moment actuel pour point de départ, compter, compter toujours une pareille succession de jours écoulés jusqu'ici, et se faire ainsi à l'idée de l'éternité ascendante.

zuel était celle qui avait été exprimée par la plupart des philosophes et des législateurs religieux de l'ancien monde starien, et qu'on peut traduire ainsi : Après la mort, l'âme des hommes vertueux devient plus sensible et plus intelligente, et s'envole dans une sphère enchantée pour y goûter mille voluptés ; tandis que l'âme des méchants, perdant la pensée et la sensibilité, se dissout et cesse d'exister comme âme[6].

Nos âmes, dit à son tour Séelevelt, ne sont qu'une émanation, un *gemme* détaché de la force intelligente ; et cette parcelle de force divine retourne presque toujours, après la mort, se mêler dans l'univers aux sources infinies dont elle s'est séparée.

Mais bientôt Séelevelt, enchérissant lui-même sur l'opinion des anciens, enseigne que l'âme, par le travail et le développement de ses facultés pendant cette vie, peut se grandir au point de constituer une force individuelle capable de survivre à la dissolution des éléments matériels. L'âme alors, devenue une large

---

L'idée de création vient de l'analogie que l'irréflexion nous fait faire entre les objets qui nous entourent, et le monde lui-même. Tout nous paraît commencer et finir. Or, l'univers lui-même a dû faire comme le reste. Mais rien ne commence ni ne finit en ce monde ; car pas un atome de matière, ni de force vitale ou physique ne s'anéantit ni se perd. Nous ne voyons que des transformations de la matière sous l'influence des forces physiques, ou sous le souffle de Dieu, la force intelligente. Et Séelevelt demande avec son impérieuse raison : Puisque rien ne commence au monde, pourquoi le monde lui-même aurait-il commencé ?

6 Selon les anciens Stariens, cette vie était un *essai*, une pierre de touche. Dieu jetait sur cette terre toutes les âmes sorties de ses mains, pour juger à l'essai celles qui méritaient la vie. Les âmes vertueuses, seules, étaient assez bien organisées pour vivre éternellement. Les âmes vicieuses, au contraire, étaient désagrégées, et devenaient, après cette vie, ce qu'elles étaient avant. Cette croyance salutaire, gardée par le peuple, sollicitait les hommes à la vertu, afin d'arriver par elle à la perpétuité de la vie.

intelligence, peut résister à l'absorption de la force active universelle qui tend à l'assimiler à elle-même, et à constituer une individualité immatérielle : l'homme, alors, *s'est fait Dieu !*…

Se faire Dieu, tel est le but de toute vie intellectuelle selon Séelevelt.

Ces idées dogmes, qui convenaient si bien à la nature orgueilleuse des Néo-Stariens, firent le tour du monde et imprimèrent un nouvel élan au culte du progrès moral et matériel de l'homme, à la tête duquel marchèrent longtemps encore les Nemsèdes, les pontifes de ce culte.

§ V.

Institutions politiques de Marulcar.

Quelques années s’étaient écoulées depuis la constitution définitive des communes, et presque toutes avaient largement prospéré, les unes en acquérant une certaine importance agricole, les autres en devenant de véritables cités industrielles.

Marulcar, quoique tombé du rang suprême, n’avait pas cessé d’être un des champions les plus ardents de la colonisation nouvelle. Aidé d’un grand nombre de ses amis dont les familles avaient planté leurs tentes autour de la sienne, il avait, dans une situation admirable, jeté les fondements d’une cité qui devint prospère parmi les plus prospères. Cette cité reçut le nom de *Tasbar*.

Les rapports de groupe à groupe ou de nation à nation commençant à devenir plus fréquents, le monde entier sentait le besoin d’un lien politique qui réglât les relations et centralisât les lumières et les arts, pour les répartir ensuite à toute la terre. Cependant la crainte de constituer une autorité menaçante pour la liberté, dont chacun sentait en soi l’impérieuse nécessité, fit hésiter quelque temps les communes dans l’accomplissement de ce projet.

Le récit des merveilles créées par Marulcar et les services rendus par le Moïse des Stariens le désignaient comme le seul législateur capable d’organiser l’autorité politique du monde starien. Enfin sur les conseils des Nemsèdes, dont Marulcar, lui aussi, avait embrassé en partie les doctrines, les communes lui envoyèrent demander une forme gouvernementale qui respectât la franchise et l’indépendance de chaque homme et de chaque commune.

Cédant à leurs sollicitations, Marulcar donna la constitution politique suivante, qui, mise aux voix dans chaque nation, fut unanimement approuvée et mise en œuvre immédiatement.

Marulcar confia le pouvoir fédéral, arbitre suprême des rapports internationaux et des destinées politiques des peuples stariens, à une assemblée nommée *Chambre des Axiarches.*

À l'origine, le choix des Axiarches, au nombre de quatre cents, fut fait de la manière suivante :

Une commission formée des délégués de chaque commune nomma, à la pluralité des voix, la moitié des premiers Axiarches. Ceux-ci, ainsi constitués, élurent par accession l'autre moitié de leurs collègues. Cette assemblée désormais au complet devait elle-même dans la suite, après le décès d'un membre, réparer par une nouvelle nomination la perte qu'elle aurait faite. Le choix des Axiarches ne pouvait avoir lieu que dans des catégories sagement et soigneusement déterminées par Marulcar.

Et il faut le dire, cette dignité échut constamment aux hommes les plus distingués et les plus illustres. Les Axiarches étaient puissamment intéressés à s'assimiler toutes les célébrités et toutes les gloires, puisque leur autorité presque entièrement morale, et puisant toute sa force dans le prestige des noms qui composaient leur assemblée, devait se trouver affaiblie et délaissée le jour où ils s'écarteraient de la pensée qui avait présidé à leur institution pour devenir une coterie.

Au surplus, l'histoire starienne est là pour nous montrer que la puissance de l'Axiarchie fut d'autant plus respectée et absolue, que les illustrations contenues dans son sein eurent plus d'éclat et plus de renommée.

§ VI.

Triple formule, fondement de la loi sociale.

Aussitôt après sa constitution définitive, l'assemblée des Axiarches qui comptait dans son sein Marulcar, quelques-uns de ses anciens lieutenants et les Nemsèdes, Cosmaël, Séelevelt et Mundaltor, ouvrit la série de ses délibérations par la discussion des principes, fondements de la société civile et du droit naturel.

Le premier de ces principes qui tout d'abord et unanimement sortit acclamé par toutes les bouches, parce qu'il consacrait l'individualisme libre et fier de tout homme starien, fut celui-ci :

Indépendance de chacun envers tous.

À l'époque où fut instituée la puissance Axiarchale, la terre était encore au premier occupant ; chaque homme en avait pris ce qu'il lui fallait pour l'abriter et le nourrir. Les Axiarches voyant combien la propriété était excellente, comme condition d'indépendance individuelle et d'ordre social, et combien elle était une source de satisfactions délicieuses et de doux repos pour l'homme, résolurent de la constituer sur des bases solides. Mais par une sage et prévoyante détermination, et afin que la première loi sociale, *indépendance de chacun envers tous,* pût être respectée et trouver sa sanction pratique même dans l'avenir ; afin, surtout, que l'égalité présente ne s'altérât pas trop et que, à défaut d'autre richesse, la terre au moins, source première de richesse, fût toujours accessible au besoin de jouir qui est souvent celui de posséder, il fut défendu à un individu de pouvoir acquérir plus d'une quantité déterminée de terrain. Jusqu'au partage du globe entier, les terres non occupées devaient être réservées pour les accroissements de population de

la race humaine[7]. Et les Axiarches inscrivirent comme titre deuxième de la loi sociale organique :

La possession du sol demeure limitée.

Enfin, sur la proposition de Marulcar dont les doctrines en morale commençaient à se faire jour, une troisième formule fut ajoutée aux deux premières ; ce fut celle-ci :

La douleur causée volontairement est une impiété et la guerre un sacrilége.

Et les trois propositions des Axiarches, soumises à la sanction du peuple et acceptées partout, devinrent pour toujours la loi constitutive :

Indépendance de chacun envers tous.

Limitation de la propriété.

La douleur causée volontairement est une impiété et la guerre un sacrilége.

---

[7] La possession d'un enclos ou d'un verger, disaient les Axiarches qui proposaient de limiter la propriété, procure autant de bonheur que de vastes domaines, et pour goûter les douceurs de la propriété il n'est pas nécessaire de posséder des plaines entières.

Du reste, d'après les dispositions de la loi starienne, il était permis à chaque propriétaire d'augmenter la valeur de l'immeuble qu'il avait reçu en partage ; c'était à sa mort seulement que cette plus-value rentrait dans le domaine commun pour être répartie ensuite plus équitablement. Ajoutons que la propriété mobilière devait être et était illimitée.

§ VII.

Principes de morale de Marulcar. Son tombeau.

L'influence de Marulcar détermina l'Axiarchie à fixer sa résidence à Tasbar. Du reste, ce grand homme, qui fut jusqu'au bout l'instrument de la prospérité matérielle des Tasbarites, eut une action bien autrement puissante encore sur les tendances morales de ce peuple.

Nous avons parlé tout à l'heure des idées de Marulcar en morale. Imbu, comme presque tous les Stariens, des dogmes métaphysiques des Nemsèdes, il crut, vers la fin de sa vie, devoir compléter leur œuvre en établissant la morale de l'homme sur ses véritables fondements. Ses idées furent plus particulièrement acceptées et mises en pratique par la nation qui le reconnaissait comme son fondateur ; et nous comprendrions difficilement les mœurs des Tasbarites, sur lesquelles nous allons être obligés de nous étendre, si nous n'avions d'abord un aperçu des doctrines morales de Marulcar.

Lorsqu'on cherche à deviner la loi et le motif des actions de l'homme et de l'animal, dit Marulcar, on trouve, en dernière analyse, qu'ils agissent et se déterminent comme ils sont affectés, en d'autres termes, comme ils sentent. Ainsi, l'homme est avant tout un être sensible. Il sent, et ses sensations agréables ou pénibles provoquent irrésistiblement ses pensées et ses actes.

La *sensibilité*, voilà incontestablement la source de toute la morale humaine. L'homme quoiqu'il dise ou qu'il fasse, évite la douleur, le malheur, le mal, et cherche le plaisir, le bonheur, le bien. Instinctivement, primitivement, naturellement pour l'animal, pour l'enfant et pour l'homme, la douleur c'est le mal, et le plaisir le bien. La perception de la douleur et du plaisir, au-

trement dit la faculté que possède l'individu de distinguer la douleur du plaisir, c'est la conscience du bien et du mal, c'est le *criterium,* c'est le fondement de la loi morale. Chez l'homme, le raisonnement lui fait étendre aux autres ce qui a été le résultat de ses propres sensations et gouverne ainsi ses rapports avec ses semblables[8]. Il s'émeut du mal d'autrui en pensant à ce qu'il éprouverait s'il souffrait de même. De là lui vient la pitié, la source sensible des vertus sociales : horreur instinctive de sa chair qui tressaille de crainte, et lui enseigne à ne pas faire à autrui ce qu'elle redoute et repousse de toute son énergie ; et comme corollaire enfin, à faire à autrui ce qui lui a paru bon et agréable[9].

L'existence de l'homme à l'état actif n'a que deux termes, deux manières d'être : la douleur et le plaisir. Quand la somme des jouissances, des sensations agréables est plus grande que celle des peines morales et des douleurs, l'homme se considère comme heureux ; il est malheureux si c'est le contraire qui arrive. Donc, éloigner la douleur et multiplier les jouissances, paraît être à Marulcar l'unique objet de toute philosophie et de toute morale.

Le moraliste starien se livre ensuite à l'examen de la nature et de la qualité des jouissances pendant la vie. En voici un aperçu :

---

[8] Chacun va répétant que la conscience est innée et a été mise en l'homme pour le guider dans la pratique du bien ; mais, d'un autre côté, chacun sent si bien que la conscience est le fruit de l'éducation qu'on prend le plus grand soin d'en faire une de toute pièce à ses enfants. La conscience, dans l'exagération de ce sentiment qu'on appelle le remords, est bien quelque chose comme la peur de l'inconnu, la plus terrible de toutes les peurs.

[9] Ce sont les âmes souffrantes qui ont la pitié la plus vive. L'enfant est cruel parce qu'il n'a pas encore suffisamment souffert.

La satisfaction des besoins physiques, exécutée avec délicatesse, savoir-vivre et modération, répand sur l'existence un charme indispensable à cette partie du bonheur qui constitue le bien-être, tandis que l'exagération et les excès où nous font tomber nos appétits sont seuls capables d'émousser et même d'empêcher toute émotion de véritable plaisir.

Les affections, l'amitié, l'amour et tous les sentiments qui suffiraient dans certaines conditions au bonheur de la vie, peuvent encore être développés et rendus plus aimables et plus doux par ce que Marulcar prétend être la source des plus hautes jouissances, c'est-à-dire par l'instruction et l'éducation de l'esprit.

Le développement des facultés intellectuelles, voilà le cri répété et l'enseignement de tout le livre de Marulcar. C'est l'intelligence, c'est la sensibilité qui font la grandeur morale des sentiments affectifs. Elles leur donnent des forces vives et de chastes délicatesses qui permettent aux âmes de se mêler et de s'unir en même temps que les corps. Pour la brute, l'amour c'est la chair ; pour l'homme intelligent, l'amour c'est surtout le sentiment. Répétons-le : l'éducation, en développant l'intelligence, augmente dans la même proportion *la sensibilité, fondement de la morale.*

Cette *sensibilité* qui peut combler l'homme des plus vives jouissances, lui apporte quelquefois son contingent de peines et d'angoisses. Ce sont surtout les passions affectives, l'amour et l'amitié, d'un charme presque divin quand elles s'exercent entre individus de noble esprit, qui deviennent la cause des plus grandes douleurs morales. Mais ces peines du cœur elles-mêmes retrempent et exaltent la sensibilité, et rendent l'homme apte à percevoir certains plaisirs plus vivement.

C'est donc à ces âmes affligées que Marulcar adresse ses avertissements et ses conseils.

Les plaisirs des sens, les bonheurs du sentiment, dit-il, exposent à des douleurs parfois équivalentes. Les joies pures, au contraire, se trouvent dans la pratique de l'étude et des arts. Ces joies sont exclusivement le don de l'éducation, et forment les plaisirs intellectuels proprement dits. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que l'intelligence et le plaisir grandissent ainsi et se développent l'un par l'autre. L'intelligence élargit la sphère des jouissances puisées dans l'art ou l'étude, et l'étude et l'art, à leur tour, grandissent l'intelligence, et cela *sempre crescendo*, jusqu'à la perfection intellectuelle et la suprême volupté.

Que ne pouvons-nous suivre Marulcar dans sa brillante apologie des voluptés artistiques et de la félicité profonde et calme de l'étude passionnée ! Nous essaierons peut-être un jour de rendre cette parole fiévreuse qui sollicite et entraîne vers le plaisir intellectuel. Nous décrirons avec lui les spasmes horripilateurs du dilettante, les secousses enivrantes du spectateur d'une danse aux mesures frémissantes, les extases du peintre en face d'un chef-d'œuvre, le délire intelligent du poète ému des splendeurs d'une noble pensée, le contentement froid mais soutenu d'un savant dont l'esprit découvre incessamment, et, surtout, les ravissements de tout homme sensible aux vibrations des harmonies qui découlent pour lui de la terre et des cieux, et qui l'inondent de leurs poésies. Dans ces pages, le moraliste abdique pour faire place à l'artiste, le seul, selon Marulcar, qui ait mission pour instruire et *moraliser*.

On le voit, les législateurs s'accordaient pour pousser les Stariens dans la voie des progrès de l'esprit : le prophète Séelevelt, en faisant espérer la survie, l'immortalité de l'âme ; le moraliste Marulcar, qui écrivait à un point de vue plus rapproché de la nature humaine, en faisant de la perfection intellectuelle et de la *sensibilité morale* la condition des jouissances et du bonheur terrestre.

En terminant son traité sur la morale, Marulcar laisse échapper la pensée de son livre, qui est celle-ci :

Quelle sera l'aspiration naturelle et inévitable de l'homme en ce monde ?

La recherche du bonheur et le culte du plaisir.

Et qui nous donnera le bonheur ?

L'homme, en général, arrive à un bonheur régulier par le travail. L'homme d'élite peut parvenir au bonheur le plus délectable et à des plaisirs divins par l'étude et par la pratique des arts.

Toute la loi morale naturelle est dans ces simples préceptes.

Tel est le résumé de la philosophie morale de Marulcar, qui passa tout entière dans les mœurs des Tasbarites.

À la mort de ce grand homme, qui arriva la quarantième année de l'ère nouvelle des Stariens, datée du jour de leur débarquement sur la terre, l'Axiarchie fit placer son tombeau dans le palais même de ses séances. Cet édifice immense, devenu à la fois le Panthéon des morts et le Panthéon des vivants, reçut, avec la statue de Marulcar, celle de toutes les gloires de l'humanité ; et chaque siècle apporta dans la suite, à ce temple, son contingent de statues et de génies vivants, magistrats illustres de cette terre de l'intelligence.

Et Mundaltor, qui avait donné les plans du palais de l'Axiarchie, y fit sceller en lettres de diamant, sur le fronton tourné vers l'Orient, ce *Credo* des Stariens :

Respect)

Perfection) *de l'homme*

Déification)

Et sur le fronton de l'Occident, ces trois formules contenant toute la loi des peuples :

Indépendance de chacun envers tous.

La possession du sol limitée.

La douleur est une impiété et la guerre un sacrilége.

FIN DU LIVRE IV.

AVERTISSEMENT

INTERCALAIRE.

Les livres et manuscrits, trouvés au sommet de l'Himalaya, avaient appartenu à un Starien, nommé Sesello, qui était venu abriter sa vieillesse solitaire et studieuse sur les versants du Pic de Rerriton. Ces livres se trouvaient mêlés à une correspondance intime que Sesello avait dû cacher dans quelque armoire secrète, dissimulée dans un coin du rocher où était creusée son habitation. Une éruption formidable du volcan, que l'on pensait éteint depuis de longues années, jeta dans l'infini ces documents encaissés dans le rocher...

C'est en compulsant les écrits divers tombés en ma possession, que j'ai pu donner un corps à cette relation, et tirer la substance des quatre premiers livres de cet ouvrage. Ce qui va suivre, au contraire, n'est que la traduction textuelle d'un opuscule que nous avons trouvé au milieu des livres et des manuscrits de Sesello. C'est *le Voyage d'un Tassulien à Tasbar* qui nous a paru être un aperçu assez exact et fort succinct de la civilisation starienne, à l'époque où s'arrêtent les données historiques qui ont servi de base à ce livre. Nous avons conservé dans le récit du Tassulien deux morceaux littéraires qui s'y trouvent insérés ; persuadé que le lecteur ne sera pas fâché de faire connaissance avec quelques productions de la littérature tasbarite.

LIVRE V.

VOYAGE D'UN TASSULIEN À TASBAR.

Quels torrents de lumière puissante et pure baignent en ces lieux la terre et les eaux ! Que de charme encore dans ces nuits tièdes, ou plutôt dans ces demi-jours successivement bleus, roses, verts ou violacés, variant à l'infini les aspects qui sont la poésie de la nature ! Vraiment, nous sommes à Tasbar, sous le plus beau climat du ciel brillant de Star.

Comme cette ville paraît toujours en fête ! Ne dirait-on pas que le bonheur, la fierté et l'esprit y circulent avec l'air et gonflent les poitrines :

Les monuments, les draperies, les décorations, tout l'extérieur des portiques et des rues, de même que le visage de l'homme, ont ici un air d'heureuse intelligence. C'est bien là la cité tasbarite ; c'est la merveille de la terre de Star.

Pourquoi ces foules de peuple se précipitent-elles avec le sourire d'un prochain plaisir, les unes vers les temples-écoles ou les salles de concerts, les autres vers les musées, les théâtres et les académies, toutes cherchant une noble joie ? Pourquoi l'art étincelle-t-il dans tout ce qui est œuvre d'homme ? Pourquoi cette profusion de sculptures et d'ornements, et ces mélodies qui résonnent et vous suivent jour et nuit ? C'est que nous vivons à Tasbar, la cité artiste de l'univers starien !

Je partis d'Avia, l'une des villes principales de Tassul, après avoir embrassé longtemps et tendrement le vieux Teusneuth,

mon adoré *parens*, la source unique de mon sang et de ma vie, et une traversée de quelques jours me rendit à la capitale du monde starien, où je débarquai le 35ème jour du mois d'Estrella de la 1862ème révolution de Ruliel, à dater de l'ère de Marulcar. Je me logeai, comme la plupart des Tassuliens venus avec moi, dans un hôtel tenu par un compatriote, et situé sur l'un des quais bordant le bras principal du Trira, le fleuve qui arrose la partie occidentale de Tasbar.

Comme toute la nouvelle génération tassulienne, j'avais des notions assez complètes sur la langue starienne, qui est pour ainsi dire devenue la nôtre, et sur l'histoire des peuples de Star. Cependant, après quelques jours passés à Tasbar, je m'aperçus que j'avais besoin d'étudier encore l'histoire de la civilisation starienne pour comprendre ses mœurs actuelles, sentir les beautés de sa langue, de sa littérature, et suivre le splendide développement de ses arts. Les écrits religieux des Nemsèdes, les livres de Marulcar avec les commentaires qu'en ont faits les moralistes de Tasbar, et surtout les chroniques qui ont raconté l'évolution des sociétés stariennes après la conquête du globe sur les repleux, furent les objets de mes premières études.

Lorsque les Stariens eurent quitté les terres de Tassul et de Lessur, montés sur des machines semblables à celle qui m'a enlevé moi-même de mon petit globe pour me conduire dans celui-ci, ils se répandirent par familles ou agrégations dans les différentes contrées, prenant de la terre ce qu'il leur en fallait pour leurs besoins. Les communes, organisées presque toutes sur le même modèle, se fédérèrent ensuite, comme on sait, sous le patronage de l'Axiarchie. Mais au bout de quelques années, la plupart, en se groupant selon leurs affinités, avaient formé plusieurs centaines de petites nations administrées par des magistrats d'une autorité très-limitée, et remplacés par tiers chaque année. La mission de ces magistrats était des plus simples, puisque la seule loi qu'ils eussent à interpréter consistait uniquement dans les formules sacramentelles inscrites sur le temple de Tasbar.

La commune au contraire resta toujours fidèle à ses croyances et à son organisation primitive avec ses prêtres des deux ordres, les Médecins et les Professeurs.

Après la mort de Marulcar, l'influence sociale des trois Nemsèdes, que nos pères ont vus à Tassul pasteurs souverains de la nation starienne, ne s'exerça plus que sur les choses de la religion dont ils sont regardés comme les prophètes. Ces trois hommes surnaturels, à qui les Stariens ont dû déjà les génies les plus remarquables de leur race, et entre autres Ramzuel et Marulcar, fixèrent leur demeure à Tasbar, et figurèrent perpétuellement dans les rangs de l'Axiarchie. On remarquait avec une certaine sollicitude que ces hommes, qui avaient vécu près de trois mille ans, commençaient enfin à vieillir, et l'on ne doutait plus que, si leur vie était indéfiniment prolongée, ils ne dussent pourtant en trouver naturellement le terme. Chacun d'eux dans la sphère d'études qu'il s'était attribuée continuait, comme par le passé, à répandre toute science, tout art et toute littérature ; en un mot, à rendre plus universel et plus fécond le culte de l'homme. Et à travers les siècles et les générations, ils poursuivaient inébranlablement et de toutes leurs forces ce but suprême : *l'homme fait Dieu*. Leur présence à Tasbar ne contribua pas peu à donner à la nation des Tasbarites la supériorité intellectuelle qu'elle possède réellement sur les autres nations. Ajoutons aussi que l'influence de l'Axiarchie, composée de tout ce que la terre avait de plus illustre, faisait de Tasbar la ville privilégiée de Star.

Marulcar en fondant cette belle cité avait d'ailleurs merveilleusement choisi son emplacement, centre géographique des immenses continents de Star, et le trait d'union de sa mappemonde. Sa situation est trois fois heureuse, car Tasbar se trouve au point de jonction de deux continents, au bord d'une mer immense et aux embouchures de trois des plus grands fleuves de ce monde : le Trira, le Saguir et le fleuve aimé des Tasbarites, le Lampédousiami aux rivages enchantés. Ces conditions de prospérité firent affluer les populations vers ce point de la terre, et

plusieurs villes furent successivement fondées dans le voisinage de Tasbar. Avec le temps, l'extension prise par Tasbar et les villes voisines devint telle que toutes ces cités se confondirent bientôt dans une seule agglomération[10] ; ainsi s'explique l'immensité actuelle de la capitale des nations qui reconnaissent l'autorité morale de l'Axiarchie.

D'autres peuples suivaient de près les Tasbarites dans leur ascension civilisatrice. Les *Pamisiens, les Lesmirs, les Risdoles* et les *Miréliens*[11], presque tous issus des colonies stariennes venues de Lessur, jetaient un vif éclat sur ce monde éminemment progressif.

On ne trouve point dans l'histoire de ces peuples traces de guerres ni de sang répandu ; la loi starienne a toujours été en cela scrupuleusement observée. Des dissensions passagères survenues à l'intérieur de quelques-uns des petits États éparpillés sur la terre occupent seules l'historien politique. Rarement les ambitieux tentèrent de changer le gouvernement de liberté et d'indépendance conseillé par Marulcar. Un seul y réussit dans une tribu éloignée de la nation des Térépans[12]. Cet homme, dont l'histoire n'a jamais prononcé le nom, perdu maintenant pour la postérité, ayant séduit quelques individus par l'appât de

---

[10] Dans l'impossibilité où nous sommes de placer sous les yeux du lecteur une mappemonde du globe starien, nous devons dire, pour l'intelligence de ce passage, que la plus grande partie des deux hémisphères de ce globe est occupée par deux continents qui communiquent entre eux par l'isthme de Tasbar. Cette ville est située au sud de cet isthme et aux embouchures de trois fleuves : le Trira qui coule de l'est à l'ouest, le Saguir qui vient du nord-est et le Lampédousiami qui roule ses eaux du nord au sud. *(Note du Traducteur.)*

[11] Les Pamisiens et les Lesmirs habitent le continent occidental ; les Risdoles et les Miréliens sont des peuples du continent oriental.

[12] Nation située au nord du continent oriental.

biens et de jouissances grossières, se les attacha et parvint avec eux à raccoler une troupe d'hommes débauchés et perdus, qui voulurent bien s'enrôler et former une sorte de milice. Cette force ainsi constituée servit à son chef à se faire déclarer maître absolu de l'État.

L'Axiarchie de Tasbar, incapable de vouloir la lutte et le sang, n'arma point les autres peuples pour renverser cet absurde gouvernement. Elle se contenta d'envoyer chez les Térépans des émissaires qui répandirent dans les masses un extrait du livre de Séelevelt, où celui-ci jette l'anathème contre tous ceux qui font profession de tuer par ordre d'un chef. Le prosélytisme fut bientôt si complet que les soldats, devenus l'objet d'horreur publique, se virent abandonnés de leurs femmes et de leurs familles, et repoussés de tous comme maudits. Le mépris général ouvrit les yeux à ces malheureux, qui désertèrent jusqu'au dernier leurs sanguinaires drapeaux. C'est ainsi que le despote fut renversé, et la liberté rétablie par la dissolution des forces qui avaient servi à l'enchaîner.

Les Tasbarites furent de tous les peuples de Star celui dont les mœurs saisirent le mieux l'esprit philosophique des instructions de Marulcar et qui sut s'y conformer avec le plus de vérité. Les Tasbarites, avides de plaisirs, et surtout des plaisirs de l'intelligence, s'adonnèrent avec emportement aux arts et aux belles-lettres. Les dépositaires de tout savoir, Séelevelt, Mundaltor et Cosmaël, chargés de la direction suprême du culte, enseignaient publiquement dans les temples-écoles de Tasbar. Le goût pour les œuvres de l'esprit devint tellement général que les Tasbarites tinrent bientôt le monde entier dans une attention perpétuelle en jetant tous les jours de nouveaux chefs-d'œuvre en pâture aux délectations de la pensée humaine. Les peuples voisins, attirés sans cesse à Tasbar, et jaloux de participer à tant de gloire, demandèrent à former corps avec les Tasbarites et s'unirent à eux par accession.

Cet exemple fut le signal d'une révolution qui s'opéra dans les autres contrées du globe. Les nations fractionnées se groupèrent autour des peuples les plus éclairés, et le monde starien se réduisit bientôt à quelques États, qui s'attachèrent à resserrer entre eux les liens de la confédération en définissant pour tous l'autorité protectrice de l'Axiarchie.

Mais ce qui rendit les Tasbarites si sympathiques aux Stariens, ce fut d'avoir montré au monde combien l'habitude des plaisirs de l'intelligence pouvait améliorer et ennoblir la race humaine : ce fut d'avoir fait sentir combien était vraie la foi nouvelle annoncée par les Nemsèdes et développée dans ses conséquences par leur compatriote Marulcar. Ils prouvaient aux peuples de Star, qui déjà suivaient de loin leur exemple, que plus l'intelligence se développe, plus le cercle des jouissances de l'homme s'agrandit, plus ses plaisirs deviennent purs, variés, infinis, gracieux.

Aussi, avec quel fanatisme enthousiaste étaient crus et acceptés par le monde ces quelques mots qui contenaient tout le catéchisme de leur foi morale :

D. Quelle doit être la religion de l'homme en ce monde ?

B. La perfection intellectuelle et la recherche du pur bonheur.

D. Et quels sont les moyens d'y arriver ?

R. On y arrive par l'étude et par l'art.

On voit, en dernière analyse, que l'histoire des Stariens n'est guère que la glorification des arts, des lettres et des sciences, et que leurs héros durent être les poètes, les artistes et les inventeurs.

Je ne parlerai point des découvertes scientifiques et industrielles qui ont retenti jusque dans notre petit monde lunaire ;

par exemple, de l'invention de ces voitures qui marchent seules c'est-à-dire mues par la force élastique d'un ressort ; ou bien du perfectionnement apporté à la construction des abares, dont la vitesse a été rendue presque indéfinie sans péril pour le navigateur. Mais je ne puis passer sous silence la découverte de cet essaim de petits globes qui gravitent dans les limites supérieures de l'attraction planétaire de Star, et dont les orbites se trouvent décrits entre ceux d'Élier et du Soleil rouge. Ces astéroïdes, découverts depuis un certain nombre d'années par des navigateurs éthéréens, n'ont pour la plupart qu'une circonférence de quelques lieues, et, à cause de leur petitesse, avaient échappé jusque-là aux observations astronomiques.

Si cette découverte témoigne de la hardiesse des navigateurs stariens du dernier quart-de-siècle, elle n'eut pas besoin toutefois, pour s'accomplir, de la suprême audace que décèlent les projets de nos navigateurs actuels. On se rappelle, qu'il y a peu d'années, des explorateurs avaient déjà tenté de s'élever jusqu'aux limites du tourbillon le plus voisin de notre grand soleil, mais qu'arrivés aux confins du système d'attraction de l'étoile de Téléphir, ils avaient rétrogradé, ne se sentant plus la puissance d'aller au-delà. Eh bien ! ce que ceux-ci ont vainement tenté, vient d'être accompli, dit-on, par une troupe de navigateurs montés sur deux abares de la plus grande dimension. D'autres voyageurs qui les ont suivis jusqu'à un extrême éloignement, et qui ensuite sont retournés en arrière, assurent qu'ils ont réussi à vaincre l'obstacle, et que, plus heureux que leurs devanciers, ils ont pénétré dans le tourbillon de l'étoile de Téléphir. Mais depuis longtemps déjà les savants et leurs amis de Tasbar, pleins de curiosité et d'angoisse, attendent en vain leur retour ; cependant, quelques-uns espèrent encore que la mort n'aura pas été le résultat de leur généreuse tentative.

J'arrive maintenant à parler de l'état présent de la civilisation tasbarite aux secrets de laquelle une étude assidue et un séjour de quelques mois à Tasbar commençaient à m'initier.

J'étais descendu à Tasbar chez un hôte, comme moi de race tassulienne, et qui entretenait avec sa terre natale des relations commerciales par la navigation éthéréenne. Il logeait, comme je l'ai dit, sur un quai où d'immenses vaisseaux entourés de Talersis déployaient le pavillon marque distinctive de leur nationalité. Chaque jour je voyais se jouer dans l'éloignement les flammes qui surmontaient la forêt des mâts de ses vaisseaux.

Le drapeau des Tasbarites, du peuple qui a fait pacifiquement la conquête morale du monde entier, pavoise ici les plus grands et les plus magnifiques vaisseaux. Cet étendard civilisateur est composé de sept couleurs qui unissent leurs teintes en se dégradant comme dans le Spectre solaire. Ce sont, pour mieux dire, les couleurs de l'arc-en-ciel nuancées et rangées dans le même ordre. La hampe du drapeau supporte l'image du Soleil blanc, et les armoiries particulières figurent un champ d'azur où se dessinent les principaux astres du ciel de Star.

Lorsqu'on lève les yeux vers ce ciel magnifique, on comprend que l'homme dut en faire dériver plus d'un symbole. Originairement, les astres avaient dans le langage écrit et scientifique des stariens des signes représentatifs qui servaient à les désigner. C'étaient des caractères d'abréviation qui s'ajoutaient à ceux qui composent l'alphabet. Peu à peu, les signes numératifs, qui n'étaient autre chose que les premières lettres de cet alphabet, firent place aux signes astronomiques au moyen desquels on désignait les quatre soleils, les quatre lunes, en commençant par Ruliel qui forma l'unité, jusqu'à Tassul qui donna son signe au chiffre 8 ; le 9 fut figuré par une étoile ; et Star, ou la terre, devint le zéro de ce système de numération.

La connaissance de l'origine des chiffres stariens me donna l'explication d'un fait qui m'avait frappé la première fois que je me trouvai au milieu de Tasbar : c'est que toutes les maisons de l'immense cité portent, avec les numéros qui les classent, l'image des astres représentés par les chiffres qui leur sont attribués. Ces maisons sont dites ainsi sous l'influence bienfai-

sante de ces planètes ; et c'est jour de fête dans la demeure chaque fois qu'un de ses astres protecteurs est, astronomiquement, à son Été ou à son périhélie.

Les mois stariens, chacun de trente-six jours, portent le nom de l'une des principales étoiles qui, pendant leur durée, brillent périodiquement dans la nuit du ciel.

Pour moi, habitué au calme et à la froideur des mœurs tassuliennes, l'activité commerciale qui règne dans les rues de Tasbar ressemblait presque à de la frénésie.

À mon arrivée, je me mis en devoir de faire vendre quelques productions de mon pays que j'avais apportées pour me défrayer de mon voyage. Dans l'échange que je dus faire ainsi, je fus d'abord surpris en reconnaissant que toute la monnaie starienne est toujours du même métal, et façonnée sur le même modèle. Toutes ces pièces sont de petites plaques métalliques, différant de valeur selon l'inscription qu'elles portent gravée. Les menues monnaies sont simplement frappées d'une estampille. Les valeurs plus considérables contiennent en toutes lettres le prix que l'État y a affecté, ou même portent gravée la signature d'un officier de la trésorerie.

La nature a refusé à cette terre, pour son bonheur peut-être, que certains métaux fussent plus rares que les autres. Tous se trouvent à peu près en égale quantité.

Les richesses minéralogiques de Star ne se bornent pas à une abondance générale de tous les métaux à sa surface ; elles se composent encore d'une infinité d'espèces de pierres fines, qui, sans valeur réelle à cause de leur peu de rareté, n'en sont pas moins recherchées des Stariens qui les emploient à des œuvres d'art, dans la décoration de leurs maisons, et surtout comme ornements de certaines parties de leur costume. Les autres globes satellites de Star sont devenus, en cela, les tribu-

taires de la terre métropole, et y fournissent les écrins de la brillante variété de leurs pierres précieuses. Parmi celles-ci, les Stariens recherchent surtout l'incomparable diamant d'Élier dont les belles cristallisations font scintiller à la lumière un jet continu d'anneaux d'une flamme irisée qui rayonne du centre de la pierre comme une source de feu fantastique.

Toutes ces pierreries, comme je viens de le dire, servent surtout à la parure et à l'ornementation de l'habillement des hommes et des femmes.

Le costume actuel des Stariens diffère peu de celui que les Tassuliens leur ont connu dans les derniers temps de l'exil de cette race aux terres de Tassul et de Lessur. Il se compose, pour les femmes, d'une tunique blanche, longue jusqu'à couvrir les pieds ; et, par dessus celle-ci, d'une robe plus courte et d'étoffe riche. Des rubans seuls s'enlacent sur leurs têtes, et s'agencent avec les tresses et les boucles de leur coiffure. La ceinture et les bracelets sont toujours composés d'un lacis de pierres précieuses et agrafés par une escarboucle ou un diamant d'Élier. Quand les femmes stariennes sortent de leur habitation, elles roulent autour de leur tête un voile de dentelle, dont les deux extrémités laissées libres et rejetées en arrière flottent sur leurs épaules, tandis qu'une écharpe d'un tissu transparent d'Élier se drape autour d'elles et les enveloppe de ses plis miroitants.

Le costume des hommes égale celui des femmes en richesse et en grâce. Leurs larges bottes montant jusqu'aux genoux sont généralement d'un cuir souple, de couleur violette aux revers dorés, ou de couleur orangée avec des revers d'argent. Un haut de chausses d'étoffe terne est presque entièrement couvert par une ample tunique serrée à la taille. Cette tunique est ordinairement fabriquée de deux étoffes superposées. La première, de couleur vive et de riche tissu, est recouverte d'une toile cristalline d'Élier, ou bien d'une de ces gazes aux fils d'argent sorties des manufactures Miréliennes ; vers le bas ou le rebord de la tunique, à la ceinture et à l'extrémité des

manches, apparaît seule l'étoffe colorée. Une cravate de guipure, aux gracieux dessins, laisse retomber ses nœuds frangés sur le haut de la poitrine. Enfin, leur habillement est complété pour la ville d'un vaste manteau, aux larges manches et aux longs plis, fait de velours ou de brocard, et d'un chapeau de même étoffe, mais orné d'aigrettes et de crins bouclés et flottants, aux ondulations desquels brillent, comme des paillettes, un semis de perles ou des grappes de petits diamants d'un vif éclat.

La loi de Marulcar, qui a posé une limite à la possession des immeubles, empêche ici une trop grande accumulation des fruits du travail, et dirige les capitaux vers les objets d'art et de luxe ; la propriété mobilière étant illimitée. Je ne crois pas me tromper en disant que c'est là un des secrets de l'activité intellectuelle des Stariens.

Le territoire occupé par la ville de Tasbar comprend, comme nous l'avons dit, toute une vaste contrée. Au sud se trouve le port où arrivent à chaque instant d'innombrables vaisseaux qui remontent par les embouchures des trois fleuves jusqu'aux parties profondes de la ville. Des canaux gigantesques relient ensemble les différents bras de ces fleuves à travers les assises et les immenses développements de la cité.

Au centre de Tasbar, se trouve l'emplacement qui sert de débarcadère aux abares faisant un service régulier avec les quatre satellites, mais surtout entre Star, Tassul et Lessur. Plus au nord enfin, vers les faubourgs, aboutissent ces larges chemins dallés en plaques d'un métal dur et poli et qui amènent les voyageurs et les denrées de tous les coins de la terre.

Quels torrents de lumière puissante et pure baigne en ces lieux la terre et les eaux ! Que de charme encore dans ces nuits tièdes, ou plutôt dans ces demi-jours successivement bleus,

roses, verts ou violacés, variant à l'infini les aspects qui sont la poésie de la nature ! Vraiment, nous sommes à Tasbar, sous le plus beau climat du ciel brillant de Star.

Comme cette ville paraît toujours en fête ! Ne dirait-on pas que le bonheur, la fierté et l'esprit y circulent avec l'air et gonflent les poitrines ?

Les monuments, les draperies, les décorations, tout l'intérieur des portiques et des rues, de même que le visage de l'homme ont ici un air d'heureuse intelligence. C'est bien là la cité Tasbarite ; c'est la merveille de la terre de Star ?

Pourquoi ces foules de peuples se précipitent-elles avec le sourire d'un prochain plaisir, les unes vers les temples-écoles ou les salles de concerts, les autres vers les musées, les théâtres, les académies, toutes cherchant une noble joie ? Pourquoi l'art étincelle-t-il dans tout ce qui est œuvre d'homme ? Pourquoi cette profusion de sculptures et d'ornements, et ces mélodies qui résonnent et vous suivent jour et nuit ? C'est que nous vivons à Tasbar, la cité artiste de l'univers starien.

Les peuples tasbarites laissent à la disposition des artistes de leur nation les trésors dont ils ont besoin pour la création de leurs œuvres. On pourrait à peine calculer les sommes que l'architecture tasbarite a puisées dans les caisses publiques. Mais il faut ajouter que Tasbar est couvert de monuments immortels, et des édifices les plus merveilleux.

En général, l'architecture des Stariens est très-variée comme mode et comme style. Aussi je ne parlerai ici que de deux ordres architecturaux que les Tasbarites ont heureusement employés dans la construction des édifices les plus célèbres.

L’élément du premier de ces deux modes d’architecture est la ligne plusieurs fois brisée, ou le zigzag. L’un des principaux théâtres de Tasbar, dont j’ai, en ce moment même, un dessin sous les yeux, est tout entier de ce style brisé, toujours plein d’originalité et de fantaisie. Ce théâtre, sur des proportions gigantesques, s’élève au milieu d’une des places publiques les plus vastes et les mieux décorées de Tasbar. Le plan sur lequel il repose forme un ovale allongé, circonscrit par une double rangée de colonnes s’élevant en ligne régulièrement brisée, et qui paraissent monter vers les corniches en serpentant. Les murs sont percés de fenêtres façonnées en étoiles, qui laissent scintiller au dehors les lumières dont la salle resplendit tous les soirs. Au dessus du fronton et de la toiture, où les angles sont partout harmonieusement combinés, s’élève la coupole formée par une colonnade circulaire, dont les colonnes emboîtant leurs angles parallèles semblent, d’en bas, des torsades retombées du dôme ; et l’édifice est couronné par un long faisceau de paratonnerres, dont toutes les flèches, courbées en zigzag, imitent les traits de la foudre en les défiant.

Il est un autre style d’architecture qui n’a encore été employé qu’une seule fois, mais avec le plus grand bonheur ; c’est le style tordu, dont l’élément est l’hélice ou la ligne spirale. Le tombeau de Marulcar, devenu tout à la fois le Panthéon des peuples stariens et le palais de la chambre des Axiarches, est construit entièrement dans ce style, le plus joli, le plus gracieux, je dirai presque le plus voluptueux à l’œil, que j’aie vu à Tasbar ou ailleurs. Tous les peuples de la terre voulurent contribuer à la construction de ce temple, et ils résolurent de le faire tout de bronze. Sa construction dura trois cents ans, et Mundaltor le Longévite, qui en avait donné les plans en surveilla l’exécution jusqu’au bout.

Les colonnes de ce monument de métal figurent des spirales montant alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, et soutiennent un vaste entablement où reposent trois tours énormes. Ces tours, dessinées par une hélice qui les en-

serre de la base au sommet, vont en tournoyant s'amoindrir et se perdre dans le ciel. La spirale extérieure des tours, cette rampe aux replis de plus en plus serrés, est elle-même bordée d'une rangée de colonnes torses. De la base au sommet de l'édifice, les murs de bronze sont percés de rosaces et de volutes qui laissent pénétrer la lumière dans toutes ses parties. Enfin, des ornements qui ondulent et s'entrelacent au-dessus des chapiteaux, tordus en sens inverse des colonnes qui les soutiennent, promènent agréablement les regards dans les mailles harmonieuses d'un réseau de lignes spirales, serpentines ou flexueuses.

Puisque nous sommes entrés dans le domaine des arts, disons quelques mots de la musique et de la peinture chez les Tasbarites.

L'instrument favori des dames de Tasbar est une sorte d'harmonica à clavier. Cet instrument est mis en œuvre par des marteaux d'un bois spongieux, qui frappent sur des lamelles d'un alliage, dense, élastique et agréablement sonore.

Pour leurs fêtes et solennités publiques, les Tasbarites ont inventé un instrument gigantesque pour lequel ils ont édifié, dans un des quartiers du centre de la ville, une énorme tour surmontée d'une plate-forme. C'est sur cette plate-forme que se dressent les immenses batteries d'un instrument colossal, moitié orgue, moitié carillon, et dont les accords peuvent être entendus distinctement dans un rayon circonscrivant la moitié de la ville de Tasbar. La seule fois où il me fut donné de l'entendre, cet instrument était touché par Mundaltor, qui est regardé comme le père des beaux-arts dans l'univers starien.

Les musées de Tasbar sont de beaucoup les plus beaux et les plus riches de cet univers. Et cependant je vous assure que la peinture est par excellence l'art vénéré et chéri des peuples stariens sans exception. Demandez à un Tasbarite, comme à un in-

digène de Risdolie, ce qu'il admire le plus au monde ; il vous répondra : « Un grand peintre. »

Combien cet art doit être magnifique, mais difficile sous des cieux qui dispensent à la terre une lumière si limpide, si pénétrante et surtout si variée de tons et d'effets ? Quels sont ces peintres qui rendent sur la toile avec la poésie du vrai, au milieu d'une nature d'une richesse fantastique, les vastes paysages où se jouent les feux de plusieurs soleils ; quand, dans un cadre étroit, il leur faut unir et concilier les effets plus ou moins clairs, plus ou moins chauds de ces soleils qui souvent des divers points du ciel jettent leur lumière colorée sur les objets, qui réfléchissent leurs teintes de flamme, comme s'ils n'étaient éclairés qu'à travers les vitraux de couleur de l'un de nos temples tassuliens. Dans la langue starienne, le mot peinture signifie, étymologiquement, la science distributive de la lumière. Lorsque j'allai visiter les nouveaux chefs-d'œuvre de l'école tasbarite, la foule se pressait autour du tableau d'un jeune peintre, élève de Mundaltor le Nemsède. C'était un lever de Ruliel que, pour ma part, je trouvai rendu avec la plus exquise poésie.

Dans cette toile, les feux des trois soleils colorés n'ont encore rien perdu de la force que va leur enlever l'éclat du soleil blanc. De larges gouttes de rosée s'attachent aux tiges des herbes ou pendent aux feuilles des arbres, et, selon la lumière qu'elles reçoivent, se colorent étincelantes, et font de la nature un parterre semé de saphirs, d'émeraudes et de rubis. À l'orient, une suprême clarté se dégage des nuages de l'aurore. En face et sur le second plan, la mer chatoyant dans le golfe bat la poupe des vaisseaux autour desquels les Talersis secouent leurs nageoires, et enfin réfléchit, non loin de là, le disque d'Altéther qui y trace un sillon vert feu.

La collection des œuvres des peintres tasbarites, dans ce musée où se trouvent les plus magnifiques tableaux de Mundaltor, est considérée par tous les Stariens comme la merveille la plus précieuse du monde entier.

Je fréquentai assidûment les théâtres de Tasbar quand je me fus familiarisé avec les mœurs stariennes. En faisant quelques études sur le théâtre des Stariens, je tombai sur une brochure qui traitait du développement du théâtre chez les anciens, c'est-à-dire avant Farnozas. Dans ces temps primitifs, disait l'auteur de la brochure, la fable était très-populaire, mais les fabulistes n'imaginèrent point de lui donner la forme de petits poèmes. Ils avaient coutume d'arranger leurs fables en vaudevilles ou petits drames, où ils faisaient jouer et parler, devant les spectateurs, des animaux à la manière des marionnettes ; il leur arrivait même, pour augmenter l'effet scénique, de déguiser des hommes en animaux et d'adjoindre à ces animaux postiches de véritables bêtes dressées à cet effet.

Les fabulistes furent donc les premiers dramaturges dans l'enfance de l'art. Peu à peu, le drame revêtit d'autres formes ; mais jusqu'ici la tradition lui a conservé sa destination moralisatrice : Le drame chez les Stariens, au moins sur les scènes supérieures, est resté un apologue.

Cette dissertation sur l'origine du théâtre chez les Stariens me donna l'explication de quelques habitudes scéniques des Tasbarites. Ainsi, sur certains théâtres secondaires, je vis des repleux qui jouaient des rôles appropriés à leur condition. Ces individus étaient dressés à faire des acteurs et savaient s'acquitter de leur rôle de repleu comme les hommes savaient fournir le leur.

Il ne faut pas oublier que les repleux, en tant que domestiques, sont le plus souvent mêlés aux événements qui se passent dans l'intérieur des familles, et le drame, qui par essence est un tableau de mœurs, ne pouvait se dispenser de les faire entrer dans ses combinaisons scéniques.

Qu'on me permette d'intercaler ici l'un de ces drames intimes que j'ai vu jouer sur un théâtre secondaire de Tasbar. Je

l'ai choisi entre tous, non à cause du mérite que je lui ai reconnu, mais parce qu'il donne une idée assez exacte des habitudes et de la vie domestique des Stariens, et des Tasbarites en particulier. Il tiendra, d'ailleurs, parfaitement la place de ce que j'aurais eu à dire touchant ces mœurs et ces habitudes, en même temps qu'il pourra révéler quelques traits du caractère des espèces infra-humaines, les repleux et les cétracites.

LA CELSINORE,

DRAME STARIEN EN UN ACTE.

Personnages[13]

BASSAÏL, tuteur et oncle de Naé ;

FIANOR, fiancé de Naé ;

NAÉ, pupille de Bassaïl ;

GOUSTOF, cétracite ;

MURFIF, repleu ;

TOUROU, repleuse ;

UN CITOS ou oiseau bleu domestique.

La scène se passe à Tashar. – Au lever du rideau le théâtre représente une sorte de péristyle. À gauche et à droite, on voit les portes de plusieurs appartements. Le fond, complètement à jour, est coupé de deux rangées de colonnes spirales, et laisse apercevoir un jardin aux fleurs riches. Dans le lointain, les rives du Lampédousiami, où sont jetés des arbres au feuillage orangé. De distance en distance on aperçoit quelques plantes de celsinores.

SCÈNE Ire.

BASSAÏL, FIANOR.

---

[13] Voir pour les costumes, [plus haut dans le chapitre].

BASSAÏL.

D'où viens-tu, Fianor ? Le Soleil blanc est aux deux tiers de sa course. Tous nos amis rassemblés ont préludé au concert où tes noces doivent être célébrées. Ils n'attendent plus que toi pour prendre leur part du festin qui doit rafraîchir leur voix et allumer leur verve, afin de chanter dignement ton bonheur et les grâces de Naé, ma pupille et ta belle fiancée.

FIANOR.

Le concert a commencé sans moi, dis-tu ? Oh ! tant pis ! car les vers improvisés en l'honneur de Naé n'auront pas été dignes d'elle : il n'y a que mon cœur et mon amour capables de lui chanter les mots qui font la joie de son âme.

BASSAÏL.

Vraisemblablement, c'est la recherche de nouveaux présents de noces qui a pu te faire tarder si longtemps ?

FIANOR.

Naé m'a parlé ce matin avec admiration d'un camée aperçu par elle dans la rue de Lesmirée. Après m'être rendu acquéreur de ce bijou, j'ai voulu, en passant sur la place des Axiarches, y joindre quelques étoffes, des figurines en opale d'Elier et un paysage en miniature représentant une ville de Lessur.

BASSAÏL.

Et qu'as-tu fait de ces curiosités ?

FIANOR.

Un cétracite, d'assez vigoureuse apparence, qui m'avait suivi presque malgré moi, m'a demandé la faveur de m'apporter, moyennant une légère rétribution, les objets qu'il m'avait vu acheter. Je les ai confiés à ses soins pour avoir

l'occasion de faire l'aumône à ce pauvre diable. Il doit arriver incessamment.

BASSAÏL.

Allons, allons ! tout n'est aujourd'hui que bonheur et amour, car j'ai à l'annoncer que j'ai découvert là-bas, sous ces arbres au feuillage orangé, la plus belle celsinore qui ait ouvert sa corolle rose, et montré ses coussins de rouges étamines sur les rives du Lampédousiami. Les premiers rayons du grand soleil ont fait épanouir ses rideaux de pétales embaumés.

FIANOR.

Cher oncle, que je vais être heureux ce soir ! Ah ! voici mon porteur.

(Goustof entre et dépose son fardeau. Après lui avoir donné une pièce de monnaie, Fianor sort avec Bassaïl)

SCÈNE II.

GOUSTOF.

Enfin, mon stratagème a réussi. Me voilà introduit dans cette maison, autour de laquelle j'ai rôdé bien des fois lorsque le ciel n'était éclairé que par des lunes pâles, épiant l'occasion d'y pénétrer, ou cherchant à découvrir si la beauté des fous rêves de ma vie n'allait point montrer aux embrasures son visage que je voudrais tenir dans mes mains, et dévorer de baisers. C'est le fiancé lui-même, qui, prenant le cétracite Goustof pour un mendiant lazarone des rues, m'amène dans ces lieux où, si je peux voir Naé, je vais rassasier mes yeux de beauté humaine et de désirs ! Ah ! si jamais quelque coup hardi pouvait livrer en ma possession cette femme, objet de ces désirs de feu ! car il n'y a que la ruse ou la force qui puisse m'en rendre maître. Naé, femme et divinement belle, a, comme toutes les femmes de Tasbar de noble nature, un profond dédain pour le fils d'une re-

pleuse et d’un homme dégradé, pour un être sans nom, presque un animal que personne n’a jamais aimé... Vraiment, je me trompe : Goustof le cétracite a été aimé. Mais il rougirait de l’avouer. C’est par Tourou la repleuse. Oui, cette femelle a osé m’aimer, moi qui ai du sang humain dans mes veines... Après tout, eh ! pourquoi pas ? puisque moi, j’ose aimer une femme belle comme Naé... C’est une loi apparemment dans la chaîne des êtres vivants, d’aspirer à plus noble que soi... Mais, oui... la voilà ! c’est Tourou la repleuse !...

SCÈNE III.

GOUSTOF, TOUROU[14]

TOUROU, *se jetant dans les bras de Goustof.*

Goustof ! bon ami !

GOUSTOF, *la repoussant.*

Allons, allons ! la femelle du repleu saute vers moi comme un chien qui a retrouvé son maître... *(À Tourou)* Eh ! que fais-tu ici ?

TOUROU.

Mon frère Murfif et moi, nous sommes les serviteurs de la maison.

GOUSTOF, *à part.*

J’ai envie de cajoler la petite repleuse, car je vais peut-être avoir besoin de l’intéresser à mes desseins. *(À Tourou)* Comme tu me parais avoir embelli, depuis que je ne t’ai vue ! Que la soie

---

[14] La voix du repleu est petite et aigrelette. Le torse seul de la repleuse est recouvert d’une tunique.

de ta fourrure est douce et luisante ; et comme tes longues oreilles sont soigneusement peignées.

TOUROU.

C'est aujourd'hui les noces de ma maîtresse.

GOUSTOF.

Et Tourou aime Naé, sa maîtresse ?

TOUROU.

Oh ! oui : bonne est Naé.

GOUSTOF.

Et moi, Tourou, m'aimes-tu autant que Naé ?

TOUROU.

Oh ! je brûlerais Naé, pour pouvoir te lécher !

GOUSTOF.

Eh bien, si tu veux que je t'embrasse ce soir, tu m'obéiras aujourd'hui tout le jour.

TOUROU.

Va, tu m'embrasseras, car je serai obéissante.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MURFIF.

Murfif entre portant un citos sur son poing. Il est vêtu d'une tunique plus courte que celle de sa sœur. Ses oreilles sont moins longues, et son poil plus rude et plus ras.

MURFIF, *mettant l'oiseau bleu sur son épaule et sa coiffe sur l'oreille.*

Eh ! bonjour, cher cétracite... Ah ! je vois que tu fais la cour à ma sœur Tourou. Tu n'as pas mal choisi, ami Goustof : Tourou est lubrique et emportée plus que son frère Murfif.

TOUROU, *à Goustof.*

Frère dit vrai, va : si tu voulais Tourou pour toi !

GOUSTOF, *à Murfif.*

Ah ! vraiment, noble repleu ; tu as bien aussi le goût et l'appétit de ceux de ta race. *(À part)* Hélas ! souvent, moi-même, je ne sens que trop que j'ai de ce sang-là dans les veines.

MURFIF.

Par ma foi ! je suis connu auprès des plus pimpantes repleuses de ce quartier de Tasbar ; et quand je peux m'échapper loin de mon maître pour courir butiner dans le faubourg !... pas un vil repleu qui ose me disputer la femelle que j'ai rencontrée !

GOUSTOF.

Allons donc ! vous êtes tous aussi vantards que poltrons.

MURFIF, *insolemment.*

Quand un homme ne me voit pas, je n'ai peur de rien ! entends-tu ?

GOUSTOF.

Ah ! çà, repleu, il me semble que je suis ici, moi, et que je te regarde.

MURFIF, *reculant dans un coin.*

Pardon, grâce ! grand cétracite. Ta voix a effrayé le citos de ma maîtresse.

GOUSTOF, s'*approchant de l'oiseau pour le caresser.*

C'est donc là l'oiseau sympathique aux pensées de Naé. Heureux citos ! tu reçois tous les jours des baisers de sa bouche.

(Au moment où il va toucher le citos, celui-ci le repousse avec son aile.)

MURFIF.

Cétracite ! bon cétracite, ne faites pas de chagrin à mon doux citos !

GOUSTOF.

Va ! va ! je te laisse ton imbécile oiseau.

MURFIF.

Le citos de Naé me connaît, il est habitué à se faire servir par moi. Va ; c'est un maître exigeant, bien souvent ; mais je prends plaisir à faire sa volonté. Lui, le citos, n'aime que Naé, il ne chante jamais que pour elle. Eh bien ! moi, malgré ça, j'aime le citos.

(Pendant toute cette scène Tourou a fait des mines et des agaceries à Goustof.)

SCÈNE V.

GOUSTOF, NAÉ.

En apercevant Naé, le citos vole à sa rencontre ; et pendant cette scène, l'oiseau perché près d'elle fait entendre, d'une voix mélodieuse mais faible, des chants imités par la musique de l'orchestre jouant en sourdine.

NAÉ, *à part.*

Les dernières libations du festin font entendre le cliquetis des coupes que l'on vide. Mon bien-aimé Fianor est sorti vainqueur du concert. Son ardente imagination et son âme musicale et poétique ont eu des jaillissements qui laissaient loin derrière eux les élans de l'esprit de ses amis, si bien inspirés d'ailleurs. Il m'a semblé que mes regards ravis échauffaient la verve de mon époux. Pour moi et à cause de moi, Fianor s'est montré plus qu'un homme : et à Tasbar être plus qu'un homme, c'est être un grand artiste. Combien de bonheur m'est donc réservé, à moi qui, pour les plaisirs de ma vie, vais pouvoir puiser à chaque instant dans les trésors de poésie, d'esprit et de science que Fianor a amassés en lui pour toucher dans l'âme de sa bien-aimée la corde sensible des voluptés de l'esprit ! Quelle âme complète que la sienne ! *(Apercevant les présents de noces)* et tenez ; quel cœur, aussi, et quels goûts charmants ! combien de galeries et de bazars a-t-il dû parcourir pour trouver dans Tasbar des objets de ce choix !

GOUSTOF, *interrompant.*

Ceci, divine dame, vient d'une exposition de la rue de Lesmirée.

NAÉ, *se retournant.*

Qui donc est ici ? J'avais cru en entrant apercevoir Murfif.

GOUSTOF.

Je suis le porteur que Fianor a chargé de rendre chez vous ces objets qui tant vous flattent. Si vos yeux, autrefois, avaient pu s'abaisser par mégarde sur un ancien serviteur, peut-être que Naé la belle dame eût aujourd'hui reconnu un cétracite, qui sur le vaisseau de son père était le conducteur et le palefrenier des talersis.

NAÉ.

C’était toi qui, chez mon vénéré et regrettable père, étais chargé de guider par la mer les cétacés du vaisseau ?

GOUSTOF.

Oui. Oh ! je m’en souviens, moi. Je me souviens surtout d’un voyage que vous fîtes avec votre père aux îles au-delà du golfe de Tasbar, et qu’on appelle les Cilléades. Je laissai presque le vaisseau s’égarer en vous regardant. Comme aujourd’hui, vous étiez là près de moi sur le tillac ; et je me rassasiais de vous voir. Mais vous, déesse de la mer qui laissiez vos voiles aux vents flotter, vous ne m’avez pas vu.

NAÉ.

Mon pauvre garçon, je n’ai certes pu t’empêcher de me voir. Mais, moi, comment aurais-je pu songer à te regarder ?

GOUSTOF.

Hélas ! il eût fallu m’empêcher de vous contempler : vous m’eussiez ainsi épargné un sacrilége envers une femme. Car après vous avoir tant regardée, je vous ai aimée, moi !

NAÉ, *simplement.*

Mais, palefrenier des talersis, pour te défaire de cette passion contre nature, tu t’es rappelé sans doute que ta mère était une repleuse ?

GOUSTOF.

Je me disais semblable à un insecte amoureux du Soleil bleu. Mais, que faire, quand cette nature de fange a des désirs qui la brûlent de tous les feux du Soleil blanc ?

NAÉ, *doucement.*

Toute femme, tu le sais, traite avec pitié et bienveillance l’espèce des repleux et des métis, mais ne souffre pas qu’on

traîne sa pensée sur des choses qui soulèvent son dégoût. *(Elle sort.)*

(Pendant toute cette scène, le citos a chanté aux oreilles de sa maîtresse une musique en harmonie avec les pensées qu'elle exprimait.)

SCÈNE VI.

GOUSTOF, *puis* TOUROU.

GOUSTOF, *seul.*

(Il reste quelques instants à rêver accroupi.)

J'ai découvert hier sur le bord de la mer un nid de scorpions venimeux ; leur piqûre suffirait même pour tuer un talersis. J'allais purger le rivage de ces animaux redoutables ; mais j'ai trouvé en cet instant dans mon cœur tant de poisons et tant de haine que j'ai fait réflexion que, si l'on écrasait du pied toutes les bêtes venimeuses, Goustof serait broyé avant le scorpion. J'ai donc laissé le père et la mère élever leur famille de scorpions ; et pour n'être pas généreux à demi, je leur ai fait cadeau de la part de viande fraîche qui m'était échue pour mon dîner. *(À Tourou qui entre.)* Dis, ma petite repleuse, ta maîtresse sera bien heureuse ce soir dans les bras de son époux, lorsque tous deux seront enveloppés de la corolle de la celsinore. Eh bien, si tu veux, ce même soir, m'ouvrir la porte qui donne sur le fleuve, quand le grand soleil sera couché, je te rendrai heureuse comme Naé.

TOUROU.

Oh ! oui ; viens, viens ! Tourou dans tes bras sera plus heureuse que Naé. *(Ils sortent.)*

SCÈNE VII.

FIANOR, NAÉ.

(Ils sortent de la salle du festin ; le cilos qui les accompagne, chante pendant toute cette scène.)

FIANOR.

Nos convives, si gais au festin et si enthousiastes au concert, nous ont maintenant laissés seuls. À nous deux la vie d'amour, à moi ton cœur, trésor de sentiment !

NAÉ.

À moi ta pensée, trésor de poésie, où je puiserai longtemps les plus doux enchantements.

FIANOR.

Tu auras tout, ma pensée et mon cœur.

NAÉ.

Ami, nous voilà unis, tous deux jeunes et pleins d'amour. Dis : comme la vie se présente à nous longue et limpide, semblable au fleuve qui baigne ces jardins ; ne dirait-on pas qu'elle doit couler sans fin ?

FIANOR.

Cela est étrange ! Ta pensée est pleine de quiétude et d'espérance, et cependant le chant de ton oiseau ne suit plus sympathiquement l'expression de tes sentiments, car il a pris un ton lugubre.

NAÉ, *écoutant le citos avec attention.*

Tu dis vrai, et je crains quelque malheur.

FIANOR

Allons, j'ai tort de l'effrayer. Ton citos est jaloux de la part d'affection que je viens lui prendre. Naé, regarde le ciel ! le Soleil blanc va disparaître à l'horizon ; et déjà la terre, éclairée par les rayons colorés d'un autre soleil, revêt des reflets verdâtres. Va, douce amie, quitter ces habits de fête. L'air est tiède, et la celsinore nuptiale laisse entrevoir, là-bas, son duvet d'étamines. Je vais t'attendre non loin d'elle sur les rives humides du Lampédousiami.

(Naé lui tend la main et sort. Fianor sort également d'un autre côté.)

SCÈNE VIII.

Depuis quelques instants Ruliel s'est couché. Le jour, de blanc qu'il était, est devenu verdâtre, et la lumière qui éclaire les objets est un peu moins vive.

GOUSTOF.

Grâce à Tourou la repleuse, qui m'a introduit dans ces jardins, mon dessein a été mis à exécution. Les deux scorpions du rivage, nourris depuis hier par la chair que je leur avais jetée en pâture, n'avaient pas quitté la place. Malgré le danger, j'ai pu m'en saisir et les apporter ici ; et maintenant ils dorment au milieu des coussins d'étamines rouges dans la celsinore qui doit recevoir Naé et Fianor. Allez, brillants papillons, prendre vos ébats dans le calice des fleurs ! je serai là, moi, caché sous les larges feuilles qui rampent autour de la fleur de la celsinore. J'écouterai vos doux embrassements ; je prendrai plaisir à deviner vos étreintes, et mon cœur bondira de joie, quand, au milieu des soupirs de volupté, j'entendrai les cris de douleur et de mort qui vous seront arrachés par les morsures de mes scorpions. On vient ! je vais me terrer sous le feuillage des celsinores.

SCÈNE IX.

BASSAÏL, NAÉ.

BASSAÏL.

Tu trembles, enfant !

NAÉ.

Eh bien ! oui, un sentiment d'inquiétude vient serrer mon cœur. Mon pauvre citos était triste et alarmé ; et tu sais, toi, mon cher oncle, combien ses instincts se sont identifiés avec les pensées intimes de mon cœur. C'est la première fois que je l'ai vu effrayé quand mon âme s'ouvrait à la joie.

BASSAÏL.

Ton gentil oiseau est souffrant ou jaloux. Va sans crainte à la celsinore où ton époux doit te rejoindre ; va, ma chère pupille, ton second père bénit vos amours.

(*En ce moment, le citos accourt se percher sur l'épaule de Naé, et fait entendre des cris d'alarme et d'épouvante.)*

NAÉ.

Hélas ! que signifient les cris de ce pauvre oiseau ? *(Naé caresse le citos et cherche à le calmer.)* Doux ami, est-ce le baiser du soir que tu viens chercher ? Oh ! Naé te le donne de bon cœur.

(Elle l'embrasse. Aussitôt l'oiseau, comme s'il n'eût attendu que cette caresse, s'envole du côté du jardin en jetant quelques notes de désespoir.)

BASSAÏL.

Ma fille, rassure-toi. Et, une seconde fois, va en paix ! *(Il l'embrasse.)*

NAÉ.

Allons ! à demain, donc. *(Elle sort. Le jour vert commence à baisser.)*

SCÈNE X.

BASSAÏL.

Tout est pur et calme dans le ciel. Les étoiles brillent silencieuses. La brise qui s'élève du fleuve m'apporte jusqu'ici les parfums des celsinores. Cet air embaumé me pénètre des plus beaux souvenirs de ma jeunesse, et me reporte aux jours de mon plus grand bonheur. Comme à cette heure, les cieux rayonnaient d'espérance. C'est là *(indiquant du doigt)* que j'ai goûté le premier charme de la possession ; à cette même place où Fianor, en ce moment peut-être, presse Naé sur son cœur ! La fleur nuptiale était fraîche et rose, et ses riches pétales et ses brillantes étamines agitées par nos haleines et nos caresses laissaient exhaler leurs senteurs comme un fumet de nos amours... Mais il me semble que j'entends des cris du côté du fleuve ? Que serait-ce ? Oh ! je tremble à mon tour pour ces enfants, et je pressens quelque affreux malheur !...

SCÈNE XI.

BASSAÏL, MURFIF, TOUROU.

MURFIF, *accourant.*

Maître ! notre grand maître ! je viens d'apercevoir Goustof le cétracite fuyant de ces jardins en se plongeant dans le fleuve, qu'il traverse à la nage.

TOUROU, *à genoux.*

Ah ! pardon ! pardon ! ce vilain cétracite, je l'aimais, je l'avais fait venir pour moi. Mais je le haïrai maintenant. Je le hais !

BASSAÏL.

Allez, maudits ! courez ! cherchez Naé et Fianor ! Oh ! ciel, ciel ! que sont-ils devenus ? je ne leur survivrai pas !...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FIANOR, NAÉ.

FIANOR, *paraissant avec Naé.*

Non, mon oncle, ce n'est pas nous qu'il faut pleurer. *(Montrant le citos, sans vie, que Naé arrose de larmes)* Voilà la pauvre victime !... Le citos de Naé s'est dévoué pour sauver sa maîtresse. Attiré par des cris plaintifs, je m'approchai de la celsinore désignée pour être le berceau de nos amours. J'entr'ouvris sa corolle, et je vis dans la fleur le courageux oiseau expirant dans des convulsions auprès de deux énormes scorpions tués à coups de bec.

NAÉ, *baisant le citos.*

Aimable oiseau qui vivais de ma pensée, et qui es mort pour moi, ton souvenir vivra en moi autant que ma pensée !...

MURFIF, *pleurant.*

Murfif a perdu son seul ami ! Murfif mourra bientôt aussi !

FIANOR.

Non, mon bon repleu. Fianor possède depuis son enfance un citos qui deviendra l'oiseau sympathique de Naé et l'ami de Murfif. *(À Naé)* Sèche tes larmes, ma noble épouse, et que la nuit se termine pour nous selon la coutume des Tasbarites. J'ai

découvert tout à l'heure, à l'orient des jardins, une nouvelle celsinore qui, ce soir même, vient d'ouvrir son calice virginal aux purs rayons du soleil émeraude.

FIN DE LA CELSINORE.

Quels torrents de lumière puissante et pure baignent en ces lieux la terre et les eaux ! Que de charme encore dans ces nuits tièdes, ou plutôt dans ces demi-jours successivement bleus, roses, verts ou violacés, variant à l'infini les aspects qui sont la poésie de la nature. Vraiment, nous sommes à Tasbar, sous le plus beau climat du ciel brillant de Star.

Comme cette ville paraît toujours en fête ? Ne dirait-on pas que le bonheur, la fierté et l'esprit y circulent avec l'air et gonflent les poitrines ? Les monuments, les draperies et les décorations, tout l'extérieur des portiques et des rues, de même que le visage de l'homme, ont ici un air d'heureuse intelligence. C'est bien là la cité tasbarite, c'est la merveille de la terre de Star.

Pourquoi ces foules de peuple se précipitent-elles avec le sourire d'un prochain plaisir, les unes vers les temples-écoles ou les salles de concerts, les autres vers les musées, les théâtres ou les académies, toutes cherchant une noble joie ? Pourquoi l'art étincelle-t-il dans tout ce qui est œuvre d'homme ? Pourquoi cette profusion de sculptures et d'ornements, et ces mélodies qui résonnent et vous suivent jour et nuit ? C'est que nous vivons à Tasbar, la cité artiste de l'univers starien.

Toute cette vie passée ainsi au milieu des arts et des spectacles m'enchantait fort. Les mœurs tasbarites, l'air qu'on respire à Tasbar invitent vraiment à savourer les plaisirs divins que cette ville vous offre de toutes parts. Et puis, faut-il le dire ? on

s'y plaît surtout parce que les opinions sont sans contrôle, parce que *la pensée s'y sent libre*. Les Tassuliens que je rencontrais ici avaient perdu cette froideur habituelle qui leur est donnée par l'amour exclusif de soi ou de son sang inhérent à notre nature hermaphrodite ; et presque tous se laissaient aller aux charmes de la pratique des beaux-arts.

De tous les voyageurs de race extra-starienne, c'est-à-dire des globes satellites de Star, les Tassuliens étaient, sans contredit, les plus nombreux à Tasbar. Je dirai même qu'on y rencontrait très-peu de Lessuriens, presque point d'Éliériens et pas du tout de Rudariens. Mon hôte, le Tassulien, qui connaissait ces différentes races pour avoir voyagé autrefois dans leurs planètes, m'expliqua pourquoi ces peuples n'avaient jamais envoyé de colonies sur la terre et ne s'étaient point mêlés à la race starienne après qu'elle eût reconquis le monde qui avait été son berceau. L'Éliérien translucide se fût-il acclimaté loin de son globe diaphane ? Cela lui semblait douteux ; et ceux qui étaient venus à Tasbar s'étaient empressés de regagner leur pays. Les Rudariens, perpétuellement en lutte avec une nature ingrate et un fléau dévorant, avaient voulu déserter leur sombre patrie ; mais ceux qui avaient abordé dans Tassul ou dans Star, et en avaient respiré l'air, étaient morts peu de temps après. On prétendit que l'organisation bizarre de cette race avait besoin pour subsister de ses brouillards et de son air épais. Les Lessuriens trouvaient sous leur magnifique climat une terre qui n'avait rien à envier à la patrie des Stariens. Quant aux Tassuliens, qui pourtant venaient visiter Star en grand nombre, leur nature hermaphrodite et leur caractère concentré paraissait mieux s'accommoder de la monotonie de leur ciel et du deuil perpétuel de leur terre.

Il faut bien le dire, malgré les voluptés intellectuelles dont je m'abreuvais ici, je sentais intérieurement, à une sorte de nostalgie naissante, que mon hôte avait deviné juste. Au reste,

l'époque fixée pour mon retour à Tassul ne devait plus maintenant se faire longtemps attendre ; et je voulus mettre à profit les jours dont je pouvais encore disposer, tout en hâtant de mes désirs le moment où je pourrais revoir Avia et y embrasser le bon Teusneuth mon *parens*.

Je ne voulus point quitter le globe starien sans avoir accompli le pèlerinage que tout étranger se croit obligé de faire à la *terre du Rêvour*.

Rêvour est une île encore inconnue, située au sud-est du continent oriental. Au premier abord, il paraît étrange que les Stariens, qui ont escaladé tous les globes de l'espace, n'aient pu encore, aux portes de leurs cités, pénétrer dans une île de leur monde. Ce que j'en dirai plus loin donnera l'explication de ce fait.

Cette terre de Rêvour, la seule qui s'est dérobée aux recherches des voyageurs stariens, a par cela même excité au possible les suppositions et exercé l'imagination du monde entier. Chaque conteur, chaque romancier ou poète, s'est emparé des récits fabuleux concernant les abîmes mystérieux de cette île, et aujourd'hui tout le merveilleux et le féerique de la littérature starienne repose sur des fables débitées à l'occasion de l'île de Rêvour.

Je partis dans un abare avec plusieurs Tasbarites de distinction, et malgré un vent assez considérable qui retarda la marche de notre bâtiment (et l'on sait que la vitesse des abares diminue déjà sensiblement quand ils progressent au sein d'une atmosphère), deux ou trois heures suffirent pour nous transporter au-dessus du Rêvour.

À peu près à mi-chemin, nous avions touché le sommet du Pic de Rerriton. Ce volcan colossal, célèbre dans l'histoire starienne, ne lance plus de flammes depuis de longues années. Il est habité dans ses régions inférieures par quelques anachorètes

philosophes qui ont creusé leurs demeures dans ses flancs d'un dur métal.

En arrivant au-dessus de l'île de Rêvour, on est frappé tout d'abord de l'étrangeté de cette langue de terre. Une ceinture de hauts rochers, semblables à d'énormes cristallisations, dont les pyramides saillantes auraient tous leurs angles tranchants, est la première enceinte qui entoure l'île de toutes parts. Cette ceinture, en forme de bande circulaire, est circonscrite intérieurement par une autre bande un peu plus large formée par un lac ou gouffre sans fond, où l'eau de la mer se précipite en tournoyant comme dans un immense torrent. La mer pénètre dans le lit de ce torrent par plusieurs bouches creusées sous les rochers de la première ceinture, et après avoir circulé avec rapidité autour de la partie centrale de l'île, elle en ressort par d'autres bouches souterraines. Le centre de l'île même est la partie véritablement inconnue. Une atmosphère opaque et phosphorescente recouvre toute cette partie du Rêvour, et ne permet point aux voyageurs qui passent de pénétrer les mystères qu'elle recouvre. Bien que les récits des faiseurs de contes et de ballades affirment le contraire, tous ceux qui ont tenté de s'y introduire par eau ou par les airs n'en sont jamais revenus. Quoi qu'il en soit, ce petit coin de la terre a plus fait parler de lui que tous les continents et les îles des différents globes du système starien. Rêvour est la terre des prodiges imaginaires. Elle ne renferme peut-être qu'un morne désert, mais l'imagination l'a peuplée de toutes sortes de monstres.

Revenu à Tasbar, l'époque arrêtée pour mon départ arrivant incessamment, je dis adieu encore une fois à toutes les magnificences, à toutes les joies de l'incomparable ville, et, au jour dit, le paquebot éthéréen vint de nouveau m'enlever de terre, mais cette fois pour remonter à Tassul.

Peu d'heures suffisent maintenant pour la traversée ; cependant, pour en charmer les loisirs, j'avais acheté avant mon départ le nouvel ouvrage du poète Isrich. Après l'avoir lu, je me

suis décidé à le donner à mes compatriotes à la suite du récit de mon voyage trans-éthéréen, persuadé qu'ils me sauraient gré de leur avoir fait part de cette nouveauté.

Avia, le 33 *du mois d'Ertaër, année* 1863 *de l'ère de Marulcar.*

ÉLIA,

POÈME HISTORIQUE,

PAR ISRICH DE TASBAR

CHANT Ier.

Que veut cette foule émue ? Qu'attend-elle sur cette place ? Les abords du principal théâtre lyrique de Tasbar sont obstrués de groupes animés. Les uns se pressent sous le péristyle et circulent entre les deux rangs anguleux des colonnes vingt fois brisées. Les autres sont adossés aux murs ornés capricieusement par les replis du zigzag, qui y dessinent des ouvertures étoilées ou des arabesques fantastiques. Les portes du théâtre, festonnées de lignes anguleuses et d'étoiles à jour comme les écailles d'une broderie, sont assiégées des flots de la multitude. Chacun demandait à tous les plus fraîches nouvelles de l'intérieur de la salle ; car celle-ci en ce moment, remplie des masses de spectateurs, avait laissé au dehors dix fois plus de curieux qu'elle ne pouvait en contenir ; et à cette heure de curiosité déçue, la foule, qui stationnait sur la place du théâtre toute pleine d'envie et de regrets, était restée pour suivre de loin les péripéties de la représentation.

Si au dehors du théâtre l'attente était avidement curieuse, au-dedans les spectateurs comptaient avec un frémissement d'impatience les minutes qui les séparaient du lever du rideau.

C'est que tous avaient le pressentiment que derrière cette toile allait se dérouler une grande œuvre. Ils étaient venus assister à la représentation d'un drame lyrique. Le nom de l'auteur était resté un mystère ; mais le rôle principal devait être rempli

par une femme célèbre et considérée pour son esprit, sa décence et son talent immense dans toutes les branches des arts libéraux. On se racontait à tous les étages de la vaste salle l'histoire de la naissance, de la vie et des travaux d'Élia qui, encore à sa première jeunesse, avait déjà émerveillé la société tasbarite par ses talents couronnés par une féerique beauté. Les uns citaient ses tableaux recueillis par les musées ; les autres rappelaient ses débuts, comme compositeur, sur les scènes lyriques inférieures ; mais tous applaudissaient d'avance à son immense talent de cantatrice, qui s'était révélé sur la grande scène dont elle soutenait actuellement le magnifique répertoire.

Élia, disait-on plus loin, était née à Lessur d'un père et d'une mère stariens. Elle avait pour aïeule maternelle une femme d'Élier qui, ayant épousé un Starien, avait quitté sa terre diaphane, et était venue habiter Tasbar avec son mari. La mère d'Élia mourut dans un voyage qu'elle fit à Lessur, peu de temps après lui avoir donné le jour. Avant de mourir, elle confia sa fille à une Lessurienne de ses amies qui allaita l'enfant et lui servit de mère. Celle-ci était une des femmes les plus distinguées de Lessur. Elle donna à Élia l'éducation des femmes de son pays : c'est-à-dire, qu'elle en fit un grand poète et une musicienne inspirée. Élia brillait dans les réunions où, comme on sait, l'improvisation poétique et musicale doit rhythmer la pensée de tout Lessurien. À Lessur, disait-on, on la vit même recherchée par ses compagnes à cause des charmes de sa danse, cet amusement favori des Lessuriennes. Et son père d'adoption, peintre distingué, enorgueilli des succès d'Élia, voulut en elle compléter l'artiste en lui donnant les leçons de son art.

Outre le don des arts, Élia avait encore puisé dans cet heureux pays la grâce et la tenue esthétique des femmes de Lessur. Aussi, lorsqu'à sa nubilité elle vint à Tasbar pour y recueillir le modeste héritage de ses parents, on l'eût prise pour une sylphide habitante des espaces célestes.

À l'époque où nous la trouvons au théâtre, elle habitait Tasbar depuis trois révolutions de Ruliel. Sa grande beauté, sa physionomie étrangère, presque éthéréenne, l'élégance de ses formes qu'on eût dit toutes spiritualisées, avaient d'abord excité une vive admiration. Mais sa puissante faculté de résonner sympathiquement sur la scène en faisant vibrer dans les âmes les passions qu'elle traduisait, avait fait retentir la terre classique de l'intelligence des échos enthousiastes de sa gloire d'artiste.

Ce fut escortée de ces souvenirs et de sa juste renommée qu'Élia, la jeune et pure Elia, parut aux yeux de quelques mille spectateurs. Et à la vue de tant de beauté, de jeunesse et d'esprit, tous ces spectateurs, le cœur tendu vers elle, la saluèrent unanimement d'un sourire : chacun lui jetant son âme pour qu'elle pût y faire passer les transports qu'on voyait déjà gonfler son sein.

L'exécution de la pièce commença dans un profond recueillement. Le sujet du drame était emprunté à l'histoire de Starilla, la belle déesse des Tréliors ; et Élia était chargée de figurer le mythe antique de la beauté civilisatrice.

C'est le moment d'esquisser l'habitude extérieure de cette femme qui concentrait sur elle les regards de plusieurs milliers de personnes.

En voyant Élia, on devinait en elle la race croisée de Star et d'Élier. Elle avait le teint blanc transparent des femmes d'Élier nuancé de rose par un sang starien. Ses cheveux châtains au reflet doré flottaient en mille boucles grapillantes autour de son visage d'une opale teintée de rose. Ses yeux étaient d'un bleu profond ; et ses traits, d'une immatérielle pureté, dessinaient en lignes douces et ondoyantes des contours pleins d'une grâce céleste. En entendant parler ou chanter Élia, on écoutait avec ravissement son timbre de vierge ; et en la voyant, on ne pouvait se lasser de la regarder, car dans ses paroles ou ses gestes ruis-

selait le sentiment poétique et l'élégante facilité des femmes de Lessur.

Élia résumait en elle l'art dans la beauté. Ah ! c'était bien la Starilla du monde nouveau : Starilla vivante, passionnant les foules ; non plus seulement cette fois par les grâces exquises de ses formes, mais aussi par les cris de son âme d'artiste recueillis et sentis par des milliers de cœurs palpitants avec elle.

Le premier acte s'acheva au milieu des transports de toute la salle : transports dont les furieuses acclamations entendues au dehors faisaient naître dans les groupes de plus en plus nombreux des murmures de regret.

À ce moment de repos où les chants des artistes et l'harmonie des instruments se taisaient dans la salle, alors que les spectateurs encore frémissants se communiquaient leurs impressions, on vit de proche en proche les regards de toute la salle se porter vers une loge, sur le devant de laquelle se tenait un jeune homme d'une grande distinction. Le nom d'Abassur vola aussitôt de bouche en bouche ; et trois hurrahs ou clameurs d'admiration saluèrent le jeune homme objet de l'attention générale. Mais celui-ci, dont la présence avait pu distraire la pensée publique des profondes émotions qui venaient de l'agiter, se retira modestement sur le derrière de la loge occupée par ses amis.

Le petit nombre de spectateurs étrangers, interrogeant leurs voisins pour savoir ce qui méritait à ce jeune homme les acclamations de la foule, apprenaient d'eux qu'Abassur, dont le nom avait déjà marqué dans les sciences, venait de s'illustrer à tout jamais en apportant un perfectionnement décisif à la navigation des abares. La vitesse de ces machines, par le procédé d'Abassur, pouvait être décuplée sans dommage pour la sûreté des voyageurs éthéréens.

Cette découverte, qui avait ému la nation tasbarite en même temps que les débuts d'Élia sur la première scène lyrique

de Tasbar, défrayait en ce moment l'enthousiasme des Stariens si prodigue envers toutes les gloires.

Au lever du rideau pour le second acte, la beauté du décor arracha les applaudissements spontanés de tous les assistants. Pour la première fois Élia parut et figura dans un ballet.

Élia, qui avait mis déjà tous les charmes de sa merveilleuse individualité au service du personnage de Starilla, sut encore ici par les développements de sa danse dérouler sous toutes ses faces l'idéal pur de la grâce et de la beauté humaine. Devant ces formes, où la matière ne semblait être que le vêtement sensible et pénétrable de l'esprit, et qui se balançaient dans une divine harmonie, la salle entière se fût prosternée et eût adoré !

Oh ! c'était bien vraiment une déesse de beauté ! C'était à faire douter si Starilla, divinité véritable mais oubliée des humains, n'avait pas voulu se montrer elle-même au peuple de Tasbar dans toute sa splendeur pour reconquérir ses autels.

On n'applaudissait plus : le ravissement rendait immobile !...

Les chants se firent entendre de nouveau, interrompus par les hurlements frénétiques des spectateurs, suivis bientôt eux-mêmes d'un silence qui retenait le murmure des haleines...

Enfin, le drame s'acheva. Tous les cœurs étaient brisés des émotions du plaisir et de la passion.

Après la chute du rideau et l'expiration des dernières notes de l'orchestre, chacun resta à sa place immobile et silencieux : le nom des auteurs allait être révélé au public.

En effet, l'un des directeurs du théâtre, qui avait suivi la représentation dans une loge d'avant-scène, se leva lentement et déclara d'une voix émue que le drame tout entier, les décors, le ballet, la poésie et la musique étaient l'œuvre d'Elia.

Quand l'artiste reparut sur la scène, les femmes la saluèrent de la main avec des cris de joie. Les hommes, sans exception, mirent un genou en terre en lui envoyant une triple salve de bravos !

CHANT II.

Au milieu de ces foules mouvantes, qui se répandent dans les rues de Tasbar, et vont s'enchevêtrant à l'infini, deux hommes seulement nous intéressent, et quand nous les avons aperçus, nos yeux ne les ont plus quittés.

Où vont-ils ces deux jeunes hommes qui marchent côte à côte par les vastes détours de la cité tasbarite, le long des palais où s'étalent les merveilles de l'industrie, et si occupés de leur conversation intime qu'ils ne voient ni n'entendent ce qui se fait sur leur chemin ? L'un d'eux nous est déjà connu pour l'avoir remarqué hier à la première représentation de *Starilla* : c'est Abassur, le savant, l'intrépide voyageur pour qui l'espace, l'infini des cieux n'existe plus. Son ami s'appelle Glaïmir. Il est un de ces parents éloignés qu'Élia possède en petit nombre ; et cette qualité lui permet d'approcher quelquefois de celle qui fait en ce moment l'admiration de la capitale de la terre.

Ils marchent, ils cheminent toujours en causant. Où vont-ils donc ?

Il est d'usage, comme on sait, dans le monde littéraire et artiste, que le lendemain d'un succès les amis des auteurs et des interprètes de la pièce nouvelle se transportent au foyer du théâtre pour y complimenter ceux qui ont bien mérité du public. C'est à cette cérémonie que se rend Abassur entraîné par Glaïmir, désireux de le présenter à sa parente.

Ils vont, ils cheminent encore par le dédale des rues, et Glaïmir en marchant ne peut s'empêcher de faire abandon de toutes ses pensées dans le sein de son ami. Glaïmir raconte

l’impression que son cœur a toujours gardée de la première apparition que fit au milieu de sa famille Élia, belle, pauvre et touchante, arrivant de Lessur pour demander à ses parents l’héritage de son père. – « J’étais jeune, dit-il, aucune femme n’avait encore arrêté mon regard. Mes yeux gravèrent dans mon âme l’image d’Élia ; et depuis, je n’ai jamais regardé une autre femme. – Élia est une grande artiste, reprend Abassur, car hier, en l’écoutant, je me suis senti, pour la première fois de mes jours, pénétré d’une douce émotion. Continue, ô Glaïmir, d’aimer Élia, puisque c’est la jeune fille qui a dilaté ton cœur par le premier sentiment de tendresse. Je suis peu versé dans l’étude des passions humaines, mais je crois à la durée, à la perpétuité du premier amour, du sentiment nouveau et pur qu’a fait naître en vous une femme jeune, simple et sensible. Moi-même, au milieu des études pénibles et des travaux arides de toute ma vie, j’ai toujours senti ma pensée distraite se reporter avec bonheur sur celle à qui mon cœur enfant s’était donné, et qui, de son côté, m’avait aussi voué un amour presque impubère, et tout de naïve expansion. Tu as vu Nérillis chez mon père. Elle y fut recueillie et élevée avec mes sœurs lorsqu’elle eut perdu son père, l’oncle de ma mère. La grâce, à son insu, est dans toute sa personne ; la franchise de son cœur brille dans son regard. Eh bien, c’est à elle que j’ai dû le calme et la sérénité de mon âme au milieu de mes travaux. C’est à son amour, aimable satisfaction donnée aux besoins de mon cœur, que j’ai dû peut-être d’écarter la dissipation, qui m’eût éloigné des rudes études qui m’ont fait connaître.

– Sais-tu bien, Abassur, interrompit Glaïmir, que je t’envie ardemment la célébrité que tu as su conquérir. Je suis honteux de ne pouvoir offrir à Élia, disputée à mes hommages par vingt rivaux des plus brillants, qu’un nom appartenant à une famille glorieuse sans doute, mais que je n’ai pas su rajeunir par un nouvel éclat.

– Que t'importe ? si Élia t'aime, elle sera heureuse de t'élever jusqu'à elle, comme je serai heureux de donner mon nom à Nérillis. »

Ils avaient marché longtemps en coudoyant la foule ; mais, à cet instant, Glaïmir s'arrêta : ils se trouvaient à la porte de l'un des musées qui contenait quelques tableaux d'Élia. Glaïmir y fit entrer Abassur. Celui-ci, qui jusqu'alors avait peu examiné les différentes œuvres d'Élia, fut frappé de la vigueur et de la poétique facture des tableaux de la jeune artiste. Son extatique admiration l'eut fait rester longtemps à dévorer des yeux ces suaves peintures, si Glaïmir, se rappelant qu'Élia peut-être ne le trouverait pas le premier à la féliciter, ne l'eût entraîné avec lui.

Ils sortirent donc, et se dirigèrent en courant vers le théâtre, malgré les embarras d'une circulation où se croisaient une multitude d'hommes, de cavaliers, de repleux et de voitures.

Quand ils entrèrent dans la salle où devait avoir lieu la fête donnée en l'honneur d'Élia, celle-ci n'avait pas encore paru. Abassur en entrant se vit entouré de l'élite des illustrations stariennes, qui s'étaient ici donné rendez-vous. Mais l'artiste, objet de la cérémonie, fit son entrée, et l'empressement qui avait accueilli Abassur fit cercle autour d'elle.

La figure de la jeune fille, prototype de la plus exquise beauté, réfléchissait alors l'enivrement et la joie. Élia, en ce moment, pouvait vraiment figurer pour l'œil des assistants le mythe, la divinité du bonheur. Quiconque eût pu en détacher ses regards pour les reporter à l'entour sur les plus jolies Stariennes, dont l'essaim remplissait la salle, eût été tenté de croire, aux formes effilées, moelleuses et pures et aux grâces vaporeusement célestes d'Élia, que cette femme était d'une essence plus qu'humaine.

Bientôt les témoignages d'un enthousiasme respectueux éclatèrent de toutes parts. Les jeunes hommes, surtout ceux qui avaient acquis déjà quelque illustration, portaient à l'envi aux

pieds d'Élia des hommages où l'on entrevoyait clairement les élans d'une passion plus vive que leur admiration pour la femme ou pour l'artiste. Autour d'elle se pressaient Teuzesful, Noraïl, Vallaës et Daëllim, tous noms connus et vénérés des Tasbarites.

Glaïmir, le plus empressé des amants d'Élia, avait, comme son plus proche parent, le privilége de l'entretenir en particulier, et de l'accompagner lorsqu'elle parcourait les rangs des jeunes femmes, qu'elle remerciait avec effusion d'être venues assister à la fête donnée en réponse au succès de Starilla.

En entrant dans les salons, Élia avait vu l'accueil fait par la foule au jeune et modeste Abassur. Elle ne put s'empêcher de féliciter Glaïmir d'être compté au nombre des amis de cet homme de haut génie. Glaïmir, encouragé par les paroles d'Élia, sollicita d'elle la permission de lui présenter Abassur, et allant aussitôt prendre son ami, il l'amena vers Élia et lui céda, pour un moment, l'honneur d'être son cavalier.

Lorsque la foule qui remplissait les salons vit Abassur prendre le bras d'Élia, elle s'écarta respectueusement des deux jeunes gens. Un murmure de satisfaction se fit entendre, comme si chacun eût senti que l'âme d'élite d'Élia pouvait seule aller à la taille de la puissante intelligence d'Abassur. Les exigences et le cérémonial de la fête empêchèrent l'entretien d'Abassur et d'Élia de se prolonger longtemps ; mais ils en reçurent tous deux une vive atteinte, une impression profonde, quoique différente.

Le cœur d'Élia, possédé tout entier jusqu'alors par la passion des arts, sentit remuer en lui des spasmes confus de tristesse et d'inquiétude précurseurs des passions tendres. Quant à Abassur, les danses et les chants de la veille, la contemplation des peintures d'Élia au Musée, et, tout à l'heure encore, cette conversation toute scintillante de l'esprit poétique de la jeune fille, dont les paroles harmonieusement timbrées vibraient encore à son oreille, avaient ouvert son âme à des jouissances que

jusqu'alors il n'avait pas soupçonnées. Élia avait fait jaillir en lui la source où son esprit allait s'abreuver et boire délectablement les ondes vives des plaisirs et d'un limpide bonheur.

La fête se termina par un concert où Élia se fit entendre...

Et ses chants avaient cessé depuis un instant, et la foule s'écoulait pleine de joie et d'effusion, qu'Abassur immobile à sa place sentait encore toutes ses facultés enchaînées, suspendues aux mélodies qu'avait modulées la douce voix d'Élia.

Abassur rentra au toit de son père encore ému et surpris des sensations nouvelles qui depuis la veille avaient fait tressaillir en lui un divin plaisir. Il ne fallut rien moins que la naïve inquiétude et les soins touchants de l'aimable Nérillis pour le tirer de la rêverie où ces émotions l'avaient jeté.

CHANT III.

Quand Élia eut regagné sa modeste demeure, elle se mit à rêver, puis jeta les yeux autour d'elle, et sentit cette fois comme le froid sombre du vide. Pour cette fois, elle n'eut pas une parole, pas un sourire caressant à donner à ses deux fidèles repleuses, l'intelligente Vanoumi et la vigoureuse Flaousta. Dans un regard de suprême investigation qu'elle fit plonger au fond de son cœur, elle vit qu'une passion y était éclose et qu'Abassur en était l'objet. Et quoiqu'elle prévît tout ce que cet amour pouvait avoir pour elle de douleurs et d'angoisses dans l'avenir, cependant elle ne chercha point à le refouler loin d'elle. Bien qu'Abassur fût peut-être l'homme le plus recherché du Tasbar, Élia, faut-il le dire, s'avouait tout haut qu'elle était digne d'Abassur.

Quelques jours se passèrent pendant lesquels la jeune artiste se laissa glisser mollement sur la pente des rêves dorés de l'amour. À la fin, sa passion naissante lui fit oublier l'art ; elle ne peignait ni ne composait plus. Starilla même, après avoir excité trois fois l'enthousiasme effréné du public de Tasbar, avait cessé ses chants. Hélas ! si elle eût pu savoir que, pendant qu'elle oubliait ses arts chéris pour laisser courir son esprit dans un Éden imaginaire tout rempli de l'amour d'Abassur, celui-ci passait tous ses instants auprès de Nérillis, dont le pur amour suffisait à l'activité de ses sentiments et emplissait son cœur.

Et cependant, même aux pieds de Nérillis, Abassur pensait souvent à Élia. Mais cette pensée n'était rien autre chose que le souvenir d'une jouissance vive, d'un état de l'âme tout délectable qu'on aimerait à voir reparaître, et dont on a soif intellectuellement. Il lisait à Nérillis les plus belles poésies d'Élia. Il l'entraînait dans tous les musées pour lui faire admirer les peintures de la suprême artiste. Plus que personne Abassur souffrait du silence d'Élia. Il interrogeait Glaïmir sur les motifs de sa retraite. Il eût voulu, comme lui, pouvoir approcher de la jeune fille pour lui redemander ses danses, ses chants et le travail de ses pinceaux ; en un mot, les plaisirs, les suaves voluptés de l'intelligence, dont un jour elle l'avait enivré.

Dans ces conditions morales, tourmenté de désirs inassouvis, il aimait à voyager seul dans les montagnes ou au fond des forêts qui bordent les rives du Saguir. Là, il se plaisait à regarder les Bramiles agitant leurs bras, comme de hautes sensitives ; ou bien, à faire fuir par les airs ces animaux-plantes qui, pour voler, se servent de leurs feuilles en guise d'ailes. D'autres fois, adossé au mur colossal du tronc d'un Syphus, il écoutait, à travers le fracas et les grondements du vent dans les rameaux de l'immense végétal qui s'ébattaient sur sa tête, les sons lointains et métalliques des fruits secs du Lartimor. Il lui semblait que les notes cadencées et harmonieuses que le vent en tirait, lui rappelaient les mélodies émouvantes qu'il avait entendues de la bouche d'Élia.

Cependant, toute la ville lettrée et artiste de Tasbar murmurait aussi contre la réclusion volontaire d'Élia. Enfin, celle-ci, vaincue par les importunités de la foule, consentit à se faire entendre dans un concert donné par un nouvel Axiarche pour fêter son élévation à la magistrature suprême des Stariens. L'annonce de la réapparition d'Élia en public fit tressaillir Abassur d'espérance. Dans son avide inquiétude il avait usé de son nom et de son crédit pour se faire placer au premier rang, de sorte qu'en entrant à son tour dans le cercle réservé aux exécutants, Élia put apercevoir près d'elle l'objet actuel de toutes ses pensées.

Chaque fois qu'Élia se montrait, et avant même qu'elle eût laissé tomber une seule note, tout le monde, hors Abassur peut-être, restait sous le coup de l'impression que produisait toujours son angélique beauté. Mais quand elle eut commencé à se faire entendre, Élia, qui s'était aperçue de l'indifférence d'Abassur, remarqua avec une satisfaction visible les trépignements de plaisir que ses mélodies, relevées par une poésie vigoureuse, arrachaient à l'homme de son choix. Dès lors, l'inspiration prit chez elle un nouvel essor ; la verve s'était allumée au foyer brûlant de son cœur. Abassur aimait ses chants et ses vers ; Élia sur l'heure eut donc formé le projet de subjuguer l'esprit du savant, de le conquérir, de le soumettre à elle en l'enivrant voluptueusement des effluves de poésies qui gonflaient ses facultés et débordaient de son âme d'artiste. Elle se dit qu'Abassur lui appartiendrait quand elle aurait pu verser en lui l'habitude des jouissances de l'esprit que son génie avait le pouvoir de dispenser à la foule.

Aussi, dès ce moment, Élia dirigea sur Abassur le jet magnétique de son âme créatrice. L'amour d'ailleurs lui donna des facultés nouvelles. Chaque jour un morceau de poésie, un tableau, un chant, une statue sortaient de ses mains. Au théâtre ses créations, qui se multipliaient, ne laissaient point au public, ardent à ces plaisirs divins, le temps de désirer sa pâture intellectuelle. De tous ces esprits voluptueux, Abassur se montrait le

plus avide et le plus emporté. Élia le devinait chaque jour de plus en plus pénétré par le charme dont elle l'enserrait. En effet, les facultés d'Abassur, agrandies et identifiées avec celles d'Élia, recevaient, des inspirations de la femme artiste, des vibrations, des secousses d'immatérielle volupté. À cette école sublime, Abassur avait fini par sentir autant que personne ; il était vraiment, lui-même, devenu dans l'art un de ces esprits qui ont puissance pour créer, et avait fait hommage à Élia de quelques aimables productions ; en un mot, au souffle de l'âme d'Élia, Abassur était devenu un grand artiste.

Oh ! ce fut une époque d'entraînement et de délectations enthousiastes, que celle où la foule émerveillée courait recevoir de ces deux inspirés les plus douces émotions, et assister au tournoi de ces éclairs de génie, dont Abassur étincelait autour d'Élia, mais qui jaillissaient de celle-ci de manière à brûler l'âme de son amant. Les foules y donnaient toutes leurs facultés, et en recueillaient les transports, les béatitudes de l'esprit. Abassur était devenu poète, mais Élia avait des manifestations pour toutes les formes de sa poésie. La peinture, la musique et la danse étaient d'autres langages qu'elle savait manier avec bonheur.

Glaïmir, emporté comme le reste dans ce torrent de voluptés artistiques, avait gardé cependant assez de raison réfléchie pour s'apercevoir qu'Abassur était l'homme aimé d'Élia, et l'objet de ce débordement de poésie. Quand ses doutes se furent changés en certitude, son âme épanouie aux douceurs des arts se retira en lui, et la jalousie l'eut bientôt enlacée tout entière. Admis dans l'intimité de la famille d'Abassur, il courut au gynécée où Nérillis, délaissée pour l'art et la poésie, épanchait ses regrets dans le sein de ses cousines, les sœurs aimées d'Abassur. Glaïmir eut peu de chose à faire pour jeter dans l'âme de Nérillis les amers soupçons de son cœur. Aussi, le soir même, au moment où Abassur, sortant du théâtre, rentrait chez lui plus enivré que jamais de musique, de chants et de danses, la mère et les sœurs d'Abassur l'entourèrent pour lui reprocher de déserter

la vie intime et familiale, et le pressèrent de renoncer à ces plaisirs du dehors, en lui montrant Nérillis en pleurs qui réclamait un regard de son futur époux.

En présence des sanglots de Nérillis, pâle et amaigrie, tout le passé d'Abassur lui revint à la pensée. Il se rappela son commerce d'amours naïves, les serments qu'il avait faits à sa bienaimée. Il eut regret de l'emportement de ses facultés vers les délices de l'art. Il chercha au fond de son cœur et crut y trouver encore le même amour pour Nérillis.

Les instances de sa mère et de ses sœurs le retinrent à la maison le lendemain. Ce jour-là, Élia chanta pour le public seulement ; et le public resta plus froid que de coutume en remarquant l'inquiétude qui semblait briser la voix de l'artiste tant aimée.

Le jour suivant, même absence d'Abassur. Cette fois, les femmes qui exécutaient avec Elia furent obligées de l'emporter de la scène. Elle s'était trouvée évanouie avant la fin du premier acte.

CHANT IV.

La famille d'Abassur avait exigé de lui qu'il ne paraîtrait plus au théâtre ni au musée jusqu'au jour de son mariage, dont les apprêts furent avancés. Et lui même, vaincu par les obsessions de ses sœurs, la tendre sollicitude de sa mère, et les regards désespérés de Nérillis, se prépara tristement pour la cérémonie des fiançailles.

Ce fut par une matinée d'été que s'accomplirent ces préliminaires d'une union plus intime. Le repas de famille terminé, et les deux jeunes gens accordés selon le rite des peuples de Tasbar, Abassur sortit de la maison paternelle et se dirigea vers le port. Là, il sauta dans une barque que lui livra un de ces marins palefreniers qui font métier de louer des talersis pour une

course en mer ; et, prenant lui-même les rênes du cétacé, il l'aiguillonna de telle façon que le talersis fit bientôt voler la barque sur les flots de toute la vitesse de ses nageoires.

Trois soleils rassemblés au zénith dardaient sur les flots tièdes les rayons brûlants de cieux enflammés. Abassur se dirigea le long du rivage, du côté de l'extrême faubourg maritime, à l'ouest de la ville, et, fuyant la chaleur du jour, il alla chercher de l'ombrage et de la solitude au milieu de la forêt de tarrios, si connue des rêveurs, des âmes tristes et des misanthropes. Il fit halte un moment sous la ramée d'un de ces arbres géants, dont le tronc énorme plonge et prend racine au fond rocheux de la mer, et vient élever au-dessus des eaux une cime aux bras vigoureux empennés de larges feuilles de couleur verte ou grenat.

Abassur regardait contemplativement les ondulations de l'eau refoulée par le souffle puissant qui s'exhalait des narines du talersis, quand en relevant la tête il lui sembla, dans le lointain de la forêt marine dont la perspective dressait au-dessus des flots les troncs échelonnés des Tarrios, voir passer et disparaître entre les arbres la forme céleste et spiritualisée d'Élia. Une repleuse conduisait son talersis qui marchait capricieusement en décrivant des circuits entre le dôme de verdure et les flots mouvants.

À peine le temps d'un éclair avait passé, que le talersis d'Abassur percé par l'aiguillon bondissait dans la direction où l'apparition s'était montrée. Mais avant que son embarcation eût contourné en les rasant quelques troncs piliers de la voûte sus-marine, l'image d'Élia s'était perdue derrière les massifs d'un arbre renversé par les flots. Abassur navigua un certain temps dans les profondeurs des bois, cherchant de tous côtés l'ombre d'Élia. Dans son avidité furieuse, il frappait le cétacé à coups redoublés. L'animal exaspéré et furieux méconnaît bientôt la main de son guide ; et enroulant son attelage autour du bras d'un tarrios, il rompit ses traits, s'échappa en toute liberté

dans la mer, et laissa Abassur immobile dans sa barque retenue aux branchages de l'arbre marin.

Abassur, muet d'une décevante fureur, débarrassa sa nacelle des liens qui la tenaient accrochée, et, prenant ses avirons, il se disposait douloureusement à regagner le rivage.

À ce moment l'esquif qui portait Elia passa à quelque distance de lui ; et cette fois, Abassur put distinguer les traits de la femme qui l'avait initié aux voluptés de l'esprit.

La repleuse Flaousta guidait le talersis d'une main ferme ; et la prudente Vanoumi était couchée à l'arrière.

Élia, debout, les yeux fixés sur les flots qui miroitaient par places aux rayons tamisés par le feuillage des tarrios, paraissait être le sylphe-roi de ces sombres et mystérieux parages. La barque de la jeune fille voguait lentement. Pour la première fois, Abassur fut frappé de ces formes divines et aimables que toute la ville de Tasbar admirait depuis si longtemps, mais qu'Abassur, détaché des sentiments charnels, n'avait entrevues que comme une expression vivante et nécessaire aux manifestations de l'art.

Dans ces lieux magiques, et à cette heure, après la cérémonie qui venait d'engager son avenir, Abassur ne pouvait songer à l'artiste : ce fut la femme qui se montra à lui dans tout l'appareil de sa beauté douce, triste et bonne. Pour la première fois, il distingua la stature effilée et aérienne d'Élia ; cette chair diaphane et blanche animée d'un rose infiniment frais ; ces traits du modelé le plus angélique ; et surtout l'expression de cette physionomie où la bonté et la tendresse le disputaient à la noblesse d'esprit et à l'apparence de la puissance intellectuelle.

Il ne fut donné à Abassur de contempler Élia qu'un instant, car sans que celle-ci eût levé la tête ou pu l'apercevoir, la repleuse avait dirigé la nacelle d'un autre côté.

Quand l'embarcation eut complètement disparu à ses yeux, Abassur, soulevant le voile qui celait l'état de son cœur, s'aperçut que, sans s'en douter, il avait aimé Élia. L'âme tourmentée de regrets et d'inquiétudes, il fouetta ses rames dans les eaux et regagna péniblement la grève de la forêt. Peu d'instants après il revenait seul, tête baissée et face sombre, par les rues du faubourg de l'Ouest.

Environ au même moment, Élia en rentrant dans sa demeure trouva Glaïmir qui attendait son retour le visage épanoui par un contentement visible. Et cependant, il venait, disait-il, se plaindre à Élia de ses rigueurs, et des obstacles qu'elle mettait à l'accomplissement de son bonheur et des projets depuis si longtemps formés par lui. Il enviait, hélas ! le sort de ses amis, dont quelques-uns touchaient à la réalisation d'espérances doucement rêvées ; et, pour exemple, il citait les fiançailles d'Abassur auxquelles il avait assisté dans la matinée.

À cette nouvelle, Élia pâlit, mais resta forte. Elle souhaita un adieu affectueux à Glaïmir, en lui demandant de la laisser seule ; puis, accompagnée de Flaousta, elle alla visiter l'abare qui, six années auparavant, l'avait apportée de Lessur. Élia l'avait dirigé bien souvent et en connaissait à fond le mécanisme. Elle y fit porter en toute diligence ses vêtements et les instruments nécessaires à la pratique des arts ; et, avant que Ruliel eût reparu sur l'horizon, Élia s'était élancée dans le ciel, accompagnée de ses deux servantes, Vanoumi et Flaoüsta.

Ce ne fut que trois jours après qu'Abassur apprit la fuite d'Élia. Mais Abassur se dit qu'un navigateur éthéréen de sa force aurait vite rejoint la fugitive ; et sans avertir aucun de ses parents ou amis, il appareilla lui-même son abare puissant, que le peuple de Tasbar avait surnommé l'Aigle, et monta dans l'espace avec la rapidité de la foudre.

CHANT V.

Abassur connaissait trop les relations d'Élia avec Lessur pour croire que la jeune fille eût pu se diriger sur un autre globe : aussi, il alla droit à ce satellite.

Après une course d'une vitesse galvanique, il aborda cette terre où les brises de l'air, chargées d'aromes nuancés et de parfums changeants, caressent la nature en l'enivrant.

Les recherches de notre voyageur lui avaient fait croire un moment qu'il était sur la trace d'Élia. Cependant il parcourut en vain les diverses contrées de ce pays de doux enchantements. Il visita ces villes dont chaque vue, prise d'alentour, est un tableau plein de grâce et d'harmonie. Vainement aussi, ses pas foulèrent ces campagnes où les fleurs sont si abondantes que nulle part l'œil ne peut distinguer la terre qu'elles recouvrent.

Désespéré de l'inutilité de ses recherches, Abassur prit le parti de s'élever jusqu'à Élier, où Élia conservait encore des parents de la famille de son aïeule maternelle. Ici, encore, Élia avait été vue ; son abare opaque avait fait tache un moment sur la terre de cristal ; ses parents l'avaient embrassée un demi-jour ; puis elle était repartie.

Abassur voyagea ainsi quelque temps de Lessur à Élier et d'Élier à Lessur, ne pouvant jamais rejoindre Élia. La colombe, quelquefois, posait un instant sur l'un de ces îlots de l'espace éthéré, et reprenait son vol.

Puis, il arriva, enfin, qu'après diverses pérégrinations, Abassur n'entendit plus aucunement parler d'Élia. La sylphide s'était faite, sans doute, habitante de l'éther ; l'ange errait maintenant dans les demeures célestes.

Abassur, privé de la moitié de son âme envolée avec Élia dans les cieux ; Abassur, mort à la vie morale, résolut de se déli-

vrer des liens matériels qui l'attachaient aux choses terrestres. Élia perdue, il n'avait plus en lui qu'un seul besoin : mourir !...

Mais il eût été indigne du grand cœur d'Abassur de songer à quitter la vie sans faire servir sa mort à la science et à l'humanité. Il eut d'abord la pensée de retourner à Star, et de chercher comme tant d'autres à pénétrer au centre de l'île de Rêvour, à travers l'atmosphère phosphorescente qui la recouvre et en voile les mystérieux vallons. Mais, un jour qu'il rafraîchissait sa poitrine fatiguée de l'air factice et peu renouvelé de son abare, en humant la fraîche haleine du zéphyr d'Élier, il lui sembla reconnaître dans un point du ciel, au-dessus d'Erragror, un astre lumineux que l'observation lui apprit être une comète, dont les fréquents retours et les formes changeantes avaient déjà exercé les télescopes des astronomes de tous les globes du tourbillon starien.

Abassur fit réparer les avaries de son abare, et aida lui-même à le ravitailler complètement. Cette opération achevée, il prit la courageuse résolution de s'élancer dans le ciel à la poursuite de la comète, afin d'inspecter de près les transformations de sa substance, et d'observer, à vue d'œil, les phénomènes qui se passaient dans son atmosphère enflammée, dût-il périr embrasé de la projection de ses feux.

Et l'Aigle d'un vol puissant s'aventurant dans les régions encore inexplorées qui avoisinent l'orbite d'Urrias, plongea deux jours dans les rayons cramoisis de cet astre. Enfin, il se dégagea avec bonheur de ce cercle de brûlante attraction, et s'éleva au-dessus des lignes parcourues par le Soleil rouge.

La comète n'était plus distante de lui que de quelques milliers de lieues !... L'Aigle, vivement électrisé par Abassur, franchit, dévora le ciel, et, quelques jours après, la comète s'offrait à lui comme une terre immense embrasée de toutes parts.

Il fallut toute l'habileté et toute l'expérience qu'Abassur avait acquise dans la conduite des abares, pour suivre d'un vol

égal la rapidité de la projection de la comète emportée dans les cieux. Abassur s'en rapprocha même assez pour distinguer au moyen d'une lunette les phénomènes physiques qui se succédaient dans l'atmosphère lumineuse et à la surface de la masse solide. Dix fois la curiosité du savant, poussée au-delà des bornes de la prudence par le peu de souci qu'il avait de sa vie, faillit attirer sur lui quelques traits de foudre, ou, tout au moins, aveugler cet aigle qui ne craignait pas de regarder un soleil de trop près.

Ses observations terminées, Abassur s'arrêta brusquement, les yeux encore tournés vers la comète qu'il voyait fuir devant lui. Il la vit se faire de plus en plus petite, jusqu'à ce que l'éloignement ne la lui montrât plus que comme un point lumineux.

La mort n'avait pas voulu de celui qui l'avait tentée ; et Abassur, se sentant désormais destiné à vivre pour les succès et la plus grande gloire de sa nation, reprit tristement la route des globes satellites de Star.

Déjà l'orbite d'Urrias avait été franchi dans un point opposé à celui que l'Aigle avait traversé dans sa course ascensionnelle vers la comète. L'abare marchait plus lentement ; et Abassur, les regards errants dans l'espace sans fond, reportait successivement sa pensée vers ces cinq globes qu'il connaissait si bien, dont il avait visité maintes fois les diverses contrées, et où toute plage avait porté l'empreinte de ses pas.

En ce moment, un point opaque et légèrement lumineux lui apparut, formant avec les globes du système de Star comme un cinquième satellite. Ce point, placé au-dessous et à peu de distance de lui, autant qu'il pouvait en juger, perdit peu à peu de sa phosphorescence à mesure qu'il s'en approcha, et devint enfin, après quelques minutes d'une marche rapide, un petit globe d'environ trois lieues de diamètre.

En approchant encore plus, Abassur remarqua que cet astéroïde possédait une atmosphère d'une grande pureté, et qu'à la surface de cette petite terre la végétation s'élevait du sol puissante et variée.

L'Aigle descendant de l'espace vint s'abattre et respirer dans cet air vivifiant, et salua avec joie la rencontre de cette oasis des déserts des cieux.

Abassur ayant fixé son abare s'enfonça avec curiosité et discrétion dans les bocages de ces lieux divins ; il rafraîchit son palais aux sources vives de purs ruisseaux, et savoura toutes sortes de fruits et d'aliments que cette terre paraissait produire dans une inculte abondance.

La nuit venue, Abassur observa, à peu de distance du globule hospitalier qu'il venait de rencontrer sur sa route, un autre astéroïde de même apparence qui gravitait en ce moment non loin de lui ; et il ne put douter que l'espace des cieux compris entre Élier et Urrias ne contînt quelques-uns de ces corps célestes, que leur petitesse avait empêchés jusque là d'être aperçus des astronomes.

Abassur erra deux jours à la surface de l'astéroïde.

Le matin du troisième jour il se mit à gravir une petite montagne dont les flancs étaient semés de bouquets d'arbres en fleurs. Les rayons d'Erragror qui se levait derrière cette colline nuançaient son sommet d'une aurore azurée.

En ce moment, un tressaillement qui secoua tout son être fit bondir Abassur...... Il avait entendu des sons divins que rendait un luth vibrant à peu de distance sous une main exercée.

Il ne sait rien encore de l'origine de ces harmonies ; cependant il se précipite en courant avec fureur, et s'arrête bientôt palpitant d'étonnement et d'une joie inquiète en voyant Élia debout au plus haut de cette montagne d'enchantements.

Mais était-ce bien Élia ? Sa tête était encadrée dans le disque bleu d'Erragror comme par une auréole céleste. Les boucles spirales de ses cheveux agitées par le vent s'irradiaient entremêlées des rayons de l'astre. Élia faisait résonner son luth d'accords divins, et paraissait commander en déesse et présider aux destins de cette planète enchantée, peut-être un Éden des cieux inférieurs.

Hélas ! ce n'était que l'âme ou l'image d'Élia transfigurée.

Abassur, qui dans le premier éclair de sa joie avait cru retrouver son Élia, l'artiste de Tasbar, tomba à genoux confus et anéanti...... Celle qu'il avait aimée était de la nature des dieux ou des anges !

CHANT VI.

L'apparition inattendue et fantastique d'Élia, rayonnante de lumière, de beauté esthétique et de poésie au plus haut point de ce monde enchanté, qui ne semblait avoir été placé là que pour lui servir de trône dans les cieux, avait laissé Abassur à genoux, et pénétré de la divinité de l'être qui avait allumé en lui toutes les passions de l'esprit et de la chair. Il était resté en contemplation devant cette image divine. Il souffrait sans doute de la voir d'une essence incompatible avec sa nature d'homme, mais il se consolait en sentant en lui le pouvoir, que dis-je, l'irrésistible besoin de l'aimer. Seulement, il voulait l'aimer désormais comme un homme peut chérir son idole ou son Dieu.

Pourtant, le Soleil bleu, sans cesser de verser des flots de lumière sur Élia transfigurée au sommet de la montagne, s'était élevé déjà d'un degré à l'horizon. Pour Abassur, la figure d'Élia se trouva ainsi dégagée de l'auréole que le disque du Soleil bleu formait autour de sa tête. Elle cessa ses accords et promena ses yeux divins dans l'espace où Star roulait sa lune immense.

Dès cet instant, l'illusion d'Abassur commença à se dissiper. Ce qu'il voyait maintenant d'Élia lui rappelait davantage la femme. C'étaient bien encore ces formes spiritualisées qui faisaient douter les Tasbarites si Élia appartenait à l'humanité ; mais le fantastique s'était dissipé pour lui.

L'impétuosité de ses émotions allait l'entraîner aux pieds de sa bien-aimée, quand il vit à peu de distance, et se dirigeant de son côté, Vanoumi, la fidèle repleuse d'Élia.

Comprimant l'élan de son cœur, il chargea l'adroite Vanoumi de préparer Élia à sa présence.

Et, quelques instants après, Élia, suffoquant de bonheur et de tendresse, accourait se précipiter dans ses bras !

Ici commence pour nos deux amants une vie délicieuse, où les besoins de l'esprit et du cœur, la poésie et l'amour, trouvaient une béate et délectable satisfaction. L'astéroïde avec ses bocages enchanteurs semblait être le paradis des cieux assigné par le Dieu des récompenses célestes pour y dévorer éternellement le bonheur qui les y avait saisis.

À Élia maintenant la grande âme et le puissant génie d'Abassur !

Abassur, amoureux de l'artiste, amoureux de la femme, s'enivrait aux poétiques inspirations d'Élia, tout en couvrant de baisers ces formes pures et ces teintes d'opale, qui étaient devenues sa possession.

De pareilles voluptés sont inénarrables...

Un jour, cependant, Élia, dont les yeux suivaient dans l'espace la révolution de la terre starienne, rappela Abassur au souvenir de sa mère et de ses sœurs, qui versaient des larmes sur son absence ou peut-être déploraient sa perte. Cette pensée put seule déterminer les deux amants à s'arracher aux délices de leur oasis du ciel ; et, quelque temps après, l'Aigle les ramenait à Tasbar.

Une certaine inquiétude les avait poursuivis pendant tout le temps que l'abare, dans sa robuste projection, mit à franchir la distance. Abassur principalement redoutait le regard de Nérillis. Mais il était dit que leur bonheur n'aurait point d'ombre. À leur arrivée à Tasbar, ils trouvèrent Glaïmir aux pieds de Nérillis. Leur douleur mutuelle les avait rapprochés ; et, aujourd'hui, ces deux jeunes gens, fiancés eux-mêmes, étaient sur le point de s'épouser.

Le retour d'Abassur à Tasbar ne fut pas sans gloire pour lui. Le récit de ses observations astronomiques et de ses découvertes hardies se répandit par toute la terre, et, quoiqu'il fût jeune encore, la chambre des Axiarches tint à honneur de l'appeler dans son sein.

Il vécut longtemps à Tasbar avec Élia, sa belle épouse, admirés tous deux et chéris des Tasbarites.

Cependant, ils aimaient parfois à remonter l'espace et à aller s'isoler du monde dans le délicieux astéroïde devenu leur propriété, et qui porte le nom d'Élia. Car, seuls, avec la poésie et l'amour, dans cet Éden de l'éther, ils retrouvaient toujours leurs enivrements d'autrefois, et comme un avant-goût du pur bonheur promis aux justes dans les étoiles supérieures des cieux.

FIN D'ÉLIA ET DU LIVRE V.

ÉPILOGIE.

LE MONDE DES RÊVES.

Espaces merveilleux,
Sphères, où ma pensée en liberté ravie,
Trouvait de vastes cieux
Pour pétrir à son gré la nature asservie,
Par jets capricieux
Semant le mouvement, la lumière et la vie ;
Vous fûtes le berceau
De mes rêves. Pour moi, Star est ce monde étrange,
Éden, Eldorado,
Que chacun sous le ciel s’accommode et s’arrange ;
Champs fantasques du beau
Que chaque esprit invente, embellit, peuple et change.
C’est le monde meilleur ;
C’est la richesse au pauvre, une fée à l’enfance,
Au musulman rêveur
Son charmant paradis. C’est mieux que l’espérance,
Car on y vit de cœur,
Là, dans ce monde à soi ; l’on *y* est, l’on y pense.
À bâtir des châteaux

En rêvant, j'ai passé mon extrême jeunesse :
Jours d'indolent repos
Écoulés dans un songe, au milieu de l'ivresse
Des destins les plus beaux,
Où l'orgueil enfantin se plaît et vous caresse.
Star fut-il donc jadis
L'un de ces doux châteaux d'encens et d'ambroisie ?
Rien de clair, de précis
N'éveille à ce sujet ma mémoire obscurcie.
J'en fis de plus jolis,
Mais nul n'était paré d'autant de fantaisie.
Qu'importe !... À mon esprit agile, aventureux,
Quand il l'eut entrevu, ce sujet devait plaire.
Nil novi sub sole. Tous du Prophète hébreux
Vont répétant ce mot... Créons-nous une terre !
Inventons des soleils ! ces astres plus heureux
Pour trouver du nouveau prêteront leur lumière.
Or, bientôt, comme au temps
De ma songeuse enfance,
Ma pensée habitant
Sans cesse un rêve immense,
Star parut, revêtant

Sa forme et l'existence.

ESPÉRANCES PALINGÉNÉSIQUES.

Mondes de fantaisie, où toute âme qui souffre
S’échappe avec amour, seriez-vous donc le gouffre
Où se perd le trop-plein, l’excessif aliment
Des rêves de l’esprit ? Quoi ! ce ravissement
Hors de nous, malgré nous des âmes aspirées
Par des cieux de rubis, par des sphères dorées,
Ne serait que démence, imagination ?
Oh ! j’y vois bien plutôt, moi, l’intuition,
Chez l’homme, des destins qui, dans le cours des âges,
Pousseront ses essors vers de célestes plages ;
Le conduiront, enfin, dans ses migrations
De planète en planète : autant de stations
Vers le ciel pressenti par notre âme inspirée,
Où notre humanité belle et transfigurée
Trouvera volupté, perfection, bonheur.
Ce globe délétère, obscur, où la douleur
Marche à côté de nous, aux régions profondes
Et froides relégué, dans l’échelle des mondes

Sans doute est le plus bas, le plus inférieur.
De ses sucs nourriciers le plus pur ; le meilleur
Est déjà dévoré. Chaque peuple qui passe
Sur son sol sans vigueur y laisse, avec sa trace,
Un terrain plus aride et des champs appauvris.
Ses forces, ses ferments se sont déjà taris
Presque dans le plus vieux de ses deux hémisphères.
Aussi les peuples forts vont-ils chercher des terres
Et s'implanter plus loin. Là, l'homme peut encor
Trouver un aliment à son puissant essor.
Mais quand par l'homme, ainsi, chaque partie usée
De sucs reproducteurs se trouvant épuisée,
La terre deviendra rebelle à le nourrir ?...
Oh !... l'homme est éternel, et ne peut pas périr !...
Son génie inventif, avant ce grand désastre,
Pour nouvelle patrie aura choisi son astre ;
Sur un monde meilleur des hautes régions
L'homme aura terminé ses transmigrations.
Et quand bien même, encor, notre faible puissance
Jusque là, vainement, chercherait la science
De marcher par les cieux... il est, n'en doutons pas,
Dans les globes voisins, de ces êtres moins bas

Que nous par le génie ; il est dans quelque monde
Des races de géants ; l'espace, enfin, abonde
D'humains qui, plus parfaits et d'esprit et de corps,
Doués de longue vie, audacieux et forts,
Auront, eux, résolu l'impossible problème.
Nous les verrions venir, avant le jour suprême,
Nous donner les moyens de traverser les cieux,
D'y trouver les objets de nos songes heureux,
Et nous mener, peut-être, aux régions vermeilles,
Voir Star plus magnifique et plus riche en merveilles.

ADIEUX AU LECTEUR.

À ce titre, lecteur,
Il me semble te voir lâchant une grimace !...
Est-ce que notre auteur
Voudrait en terminant nous donner sa préface ?
Elle serait ici bel et bien à sa place.
C'est à la fin du livre, alors qu'il est connu
Et compris, qu'un auteur est vraiment bien venu
À nous parler de lui. Mais je n'ai nulle envie
De m'écarter ici de la route suivie.
Aux traits de censeurs irrités,
Assez d'autres témérités
Me tiendront exposé. Je puis faire connaître
En deux mots, cependant, ma pensée en ce point :
Cher lecteur, je n'espère point,
– Ni ne voudrais peut-être –
Voir approuver par tous Star, et ce qu'il aura
D'étrange, de nouveau, d'incréé jusque là.
Or, je veux qu'on le sache,

Le blâme ne saurait abaisser ma fierté.

Oh ! certe, au-dessous de ma tâche

Dans mes projets je suis resté ;

Mais je dis qu'il est bien de fléchir de la sorte !

Sous un vaste sujet que je ploie écrasé,

Qu'importe !

Si j'ai mal réussi, j'aurai beaucoup osé.

Puissent ces récits d'un autre monde

vous avoir fait oublier un instant

les misères de celui-ci.

DEFONTENAY.

FIN DE L'ÉPILOGIE ET DE STAR.